



FACE A LA
SOUFFRANCE

VENEZ AU CHRIST VOUS TOUS QUI PEINEZ...

PAR
DOM MARMION

LES EDITIONS DE MAREDSOUS

La Victoire par la croix

La croix représente les humiliations du Christ.

La souffrance n'a pas le dernier mot dans la vie chrétienne.

67⁰⁰

nous devions être content, heureux dans
la souffrance car c'est la voie de la justice
de Dieu pour nos fautes... Qui il y a une
justice... en ce monde ou en l'autre...

VENEZ AU CHRIST

Ovant - Comme un o.

Sainte Messe
Un Marié de la
Vie éternelle.



LA MONTÉE AU CALVAIRE

PORTAIL DE REIMS

FACE A LA SOUFFRANCE

**VENEZ AU CHRIST
vous tous qui peinez...**

PAR

DOM COLUMBA MARMION

ABBÉ DE MAREDSOUS

**PARIS (VI^e)
ÉDITIONS CASTERMAN
66, rue Bonaparte.**

**LES ÉDITIONS DE MAREDSOUS
1941**

24 francs français.

NIHIL OBSTAT

Censores deputati

IMPRIMI POTEST

† Caelestinus, *Abbas*
Maretiolo, 11 jul. 1941.

IMPRIMATUR

J. CAWET,
Episc. Himerien. Coadj. Namurcen.
Namurci, 16 jul. 1941.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

*A CELLE
QUI
DEVENUE NOTRE MÈRE
AU PIED DE LA CROIX
COMPREND TOUTES LES SOUFFRANCES
SE CHARGE
DE TOUTES LES DOULEURS*

1970-1971

1970-1971

1970-1971

1970-1971

AVANT-PROPOS

La souffrance constitue un phénomène universel. Nul n'échappe à son emprise. Elle attend tout homme dès son entrée en ce monde et l'accompagne jusqu'à son dernier soupir.

Elle atteint tout homme ; elle saisit tout de l'homme : corps, âme, cœur, esprit. Son domaine s'étend aussi loin que les multiples puissances que l'homme porte en soi.

Comme la croix, son symbole le plus élevé et le plus expressif, la souffrance est pour les uns « scandale » ; pour d'autres, « folie » ; pour d'autres encore, suprême épreuve de fidélité, précieux moyen de perfection, germe fécond de gloire.

La foi et l'amour vivants départagent les âmes devant la souffrance : d'instinct, le grand nombre la repousse avec véhémence comme une ennemie, ce qu'elle est, en effet, considérée du seul point de vue naturel ; d'autres l'accueillent avec un sourire comme une messagère de grâces. Pour les uns, elle demeure stérile ; pour d'autres, elle devient dangereuse ; pour d'autres encore, elle a valeur de rédemption et de sanctification.

Il est dès lors d'une souveraine importance de savoir l'accueillir, et c'est faire œuvre suprême de miséricorde que d'aider les âmes — science ardue, art délicat — à bien porter la croix.

Il n'est pas octroyé à tout le monde de pouvoir enseigner avec efficace une science aussi élevée, d'exceller dans cet art. Il y faut à la fois un grand cœur et l'expérience surnaturelle de la douleur.

C'était là une des caractéristiques de la physionomie morale de dom Marmion.

Grand cœur, il le fut. — A sa claire et pénétrante intelligence, à sa belle simplicité, à sa franche bonhomie, à sa droiture de caractère, il faut ajouter, suprême attrait, une extrême bonté, compréhensive et active. Il a le sens, la volonté, le goût de la bonté. Un des familiers du cardinal Mercier disait de dom Marmion : « Il a un cœur grand comme une cathédrale ». Il faut ajouter que cette cathédrale était toujours ouverte à tout venant et que la flamme qui brillait dans son sanctuaire ne s'éteignait jamais.

Livré totalement à l'amour du Christ, il n'a cherché qu'à donner le Christ aux âmes et les âmes au Christ. Son ardente charité, son absolu désintéressement, son oubli et son don de soi, sa vie d'union à Dieu lui ouvriraient les cœurs.

Dom Marmion était de ceux dont il est dit que, chez eux, « l'amour a un visage », et qu' « ils sont les témoins de la présence amicale de Dieu dans l'humanité ». Pour ceux qui le connaissent, son nom évoque l'image dilatante d'une atmosphère de lumière, de confiance et d'allégresse spirituelle. Partout où il passe, il éclaire, il relève, il apaise, il réconforte ; il laisse les cœurs plus ardents, les volontés plus fortes, les âmes plus saintes.

Cette charité débordante, cette bienfaisante ardeur de

zèle, autant que la conviction de la foi et l'autorité de l'expérience des âmes, donnaient à sa parole une force singulièrement persuasive.

Ceux qui l'ont entretenu, même incidemment, des choses spirituelles, ont perçu cet accent particulier que seule donne la sainteté et qui touche plus que toute éloquence. Écho direct du Verbe divin, la parole des saints pénètre jusqu'aux moelles.

L'influence qu'avait sur les âmes la parole de dom Marmion est demeurée, peut-on dire, attachée à ses écrits ascétiques. Ceux-ci connaissent une extraordinaire diffusion. Pour un grand nombre d'âmes, ils sont devenus livres de chevet¹.

Le caractère bienfaisant, dilatant, de la doctrine de dom Marmion apparaît surtout aux heures d'épreuve, de souffrance ; c'est précisément à ces heures que son emprise, même sur des âmes qui ne le connaissent qu'à travers ses livres, se révèle particulièrement efficace². Comment expliquer ce rayonnement dans le cas où l'épreuve atteint jusqu'aux profondeurs de l'être, — un des effets fréquents de la souffrance étant de replier l'âme sur elle-même et d'en fermer les avenues ?

1. Voir sur tous ces points *Un maître de la vie spirituelle*, Dom Columba Marmion, ch. XIV, *L'apôtre du Christ*, pp. 356-394, et ch. X, *L'œuvre écrite*, pp. 395-430.

2. De cette attestation, le lecteur attend que nous lui apportions, en guise de preuves, des témoignages. Pour ne pas allonger cet Avant-propos, nous les remettons à la fin du volume.

C'est que, outre la bonté compréhensive qui l'anime, toute l'œuvre de dom Marmion est humaine, au sens noble et plénier du mot. Et c'est par quoi d'abord elle nous touche. L'expérience de la douleur humaine est chez lui étendue. Il peut parler de la souffrance parce qu'il l'a éprouvée sous toutes ses formes. Mais il a pu dire en toute vérité : « Je tâche d'aller avec un sourire au devant de tout ce qui me contrarie ». Il y a de l'héroïsme dans ce sourire constamment renouvelé. Le cardinal Mercier, qui avait choisi D. Marmion comme confesseur et l'honorait de son amitié, a dit de lui : « Il a toujours accepté avec une filiale et surnaturelle soumission au Père toutes ses épreuves ». Aussi, dans les lettres qu'écrivait dom Marmion à ceux qui s'ouvriraient à lui, tandis que sa plume traçait les traits, en sa pensée s'évoquaient, en sa sensibilité trouvaient écho les besoins, les peines, les difficultés, les angoisses de ses correspondants : c'est vraiment de toute son âme qu'il compatisait et voulait trouver la parole utile à chacun.

Comme l'a si bien dit son grand ami, Mgr Goodier, S. J., archevêque d'Hierapolis (Préface de L'union à Dieu dans le Christ d'après les lettres de direction de dom Marmion), « ceux qui lisent ses livres savent qu'ils lisent l'enseignement, non d'un maître, mais d'un homme qui a lui-même peiné et travaillé, et ne songe pas à les dominer, mais reste côté à côté avec eux ».

Puis, ajoute justement Mgr Goodier, « il voyait le côté lumineux de chacun et de chaque chose, et ne pouvait souffrir qu'il fût obscurci. Une âme pouvait être en détresse, mais il n'acceptait pas qu'elle y restât ; des peines

pouvaient survenir de l'extérieur, mais il y voyait toujours la main de Dieu ».

La parole de dom Marmion est efficace, en effet, parce qu'elle s'origine — et fait remonter — au « Père des lumières », au « Père des miséricordes », au « Dieu de toute consolation ». Sur ses lèvres, sous sa plume, contrariétés, peines, épreuves, retournent à leur point de départ transformées en énergies puissantes. Ce ne sont pas les « choses » comme telles qui intéressent dom Marmion : c'est leur valeur spirituelle. Tout s'élève à son contact ; du monde étroit de la matière, tout passe au niveau de la grandeur surnaturelle ; ses conseils sont comme le reflux d'une âme qui ne se nourrit que de l'air vivifiant des sommets.

Ses écrits sont donc bienfaisants pour les âmes qui souffrent parce qu'ils plongent dans la lumière divine, qu'ils font naître ou raniment la confiance, insinuent la paix et fixent l'âme dans la sécurité suprême de l'abandon à Dieu.

* * *

C'est de toutes les pages de l'œuvre spirituelle de dom Marmion que s'exhale ce pénétrant parfum de bonté dilatante, que coule la douce onction de ce baume apaisant.

Néanmoins il a paru utile d'extraire des grands ouvrages de ce maître d'ascétisme, un choix de pages spécialement destinées aux âmes qu'étreint la souffrance.

Mais la matière est si riche que même, dans ce choix devenu difficile, il a fallu se borner. Nous nous sommes

surtout arrêté à quelques points plus caractéristiques de la spiritualité columbanienne.

Fidèle à sa pensée, nous avons placé avant tout, sous les yeux de l'âme, la divine figure du Christ. C'est toute la 1^{re} Partie. Elle est essentielle. Le Christ-Jésus qui fut la passion de toute la vie de dom Marmion est également au centre de toute son œuvre ascétique. Dans celle-ci, la figure du Verbe incarné apparaît en pleine lumière et dans tout son puissant relief. « Nous devons contempler Jésus, écrivait-il. Il est Dieu se révélant à nous. Par une humble foi en Lui, nous avons la solution de toutes nos difficultés. Quand nous voulons pénétrer dans le sanctuaire des secrets divins, Dieu nous dit : « Voici mon Fils bien-aimé : ÉCOUTEZ-LE »... En le contemplant, nous n'avons pas de difficulté à comprendre que Dieu est amour ».

Dom Marmion s'est surtout plu à regarder dans le Christ « l'Homme des douleurs ». On connaît sa dévotion envers la Passion de Jésus¹. Il savait, par expérience, que rien n'est efficace pour toucher l'âme, l'attirer et la retenir au pied de la croix comme la contemplation de l'Homme Dieu entrant dans nos vies, notre pauvreté, notre indigence, nos misères, nos souffrances, se substituant librement à nous par amour et acceptant, afin de racheter l'humanité pécheresse, de mourir abîmé dans un océan de douleurs. La force d'attraction comme la vertu d'apaisement du divin Crucifié est infinie. Jésus ne l'a-t-il pas annoncé lui-même : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi » ? Ne s'est-il

1. Voir *Un maître de la vie spirituelle*, pp. 494-499.

pas comparé en personne au serpent d'airain élevé sur un poteau par Moïse dans le désert, et que les Israélites blessés par de venimeuses morsures n'avaient qu'à regarder pour être guéris et conserver la vie ? Ainsi en sera-t-il de tous ceux qui croiront en Jésus Fils de Dieu élevé sur la croix. C'est pourquoi dom Marmion redisait si souvent, comme l'auteur de l'Epître aux Hébreux : « Tenez les yeux fixés sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi, Lui qui, au lieu de la joie qu'il avait devant Lui, méprisant l'ignominie, a souffert la croix, et depuis lors a mérité d'être assis à la droite du trône de Dieu. Considérez Celui qui a supporté contre sa personne une si grande contradiction de la part des pécheurs afin que le découragement n'abatte pas vos âmes défaillantes ».

Dom Marmion savait aussi que rien n'est fécond comme l'union à la Source d'eau vive jaillissant du rocher du Calvaire pour donner à toute épreuve, à toute souffrance, une souveraine vertu et leur assurer une puissance indéfinie de rédemption à travers le monde.

Tout comme dom Marmion met avant tout sous nos regards, aux heures douloureuses, l'image du Christ en croix, — ainsi les dispositions qu'il demande de l'âme aux prises avec la souffrance (II^e Partie) sont celles-là mêmes qui remplissaient le cœur du Christ durant sa Passion : patience silencieuse, amour ardent, abandon filial au bon plaisir du Père. Cette dernière disposition, qui porte l'amour à son sommet, est, comme on le verra, réclamée avec une particulière insistance par dom Marmion.

Qu'il s'agisse ensuite des moyens de faire naître et de cultiver ces dispositions, — d'en montrer l'application à diverses formes d'épreuve ou de souffrance (III^e Partie) — de soutenir l'âme devant la mort, suprême épreuve (V^e Partie) — c'est encore au Christ que ce maître nous conduit comme à la source unique de toute lumière et de toute force.

Enfin, la fécondité de la souffrance ne lui apparaît si merveilleuse dès ici-bas (IV^e Partie), — la gloire qu'elle conquiert là-haut si éblouissante (VI^e Partie), — que parce que cette fécondité et cette gloire sont le prolongement obligé de celles du Christ chef de son corps mystique.

Ainsi l'unité si puissante et si bienfaisante qui caractérise la grande œuvre ascétique de ce maître — unité qui est due au rôle central qu'y joue la personne du Christ — se retrouve dans ces pages choisies.

* * *

La plupart des extraits qui composent ce recueil sont naturellement empruntés à la trilogie fondamentale de l'œuvre marmionienne¹.

Nous y avons ajouté, surtout à partir de la II^e partie, de nombreux extraits de ses lettres spirituelles². De celles-ci la doctrine est la même, non moins profonde, ni moins

1. *Le Christ vie de l'âme, Le Christ dans ses mystères, Le Christ idéal du moine.*

2. Publiées sous le titre : *L'union à Dieu dans le Christ d'après les lettres de direction de D. Marmion*. Pour faire court, nous indiquons les références à cet ouvrage par ce titre : *Lettres de direction*.

pénétrante, mais la forme en est plus directe, plus spontanée, plus vive, plus familière aussi. Le cœur profondément humain de dom Marmion s'y révèle davantage : on le voit s'émouvoir de la détresse des âmes, s'exhorter aussi lui-même en les encourageant.

Enfin nous n'avons pas hésité à recourir à une troisième source : les notes personnelles de ce maître d'ascétisme sur sa propre vie intérieure, notes si abondantes qu'elles forment pour ainsi dire la trame de sa biographie¹. Nous étions d'autant plus autorisé à faire ces emprunts que rarement — on en a fait la remarque — vie et doctrine se sont à ce point compénétées dans une âme : une unité profonde relie l'œuvre à l'homme. Du voisinage de ces notes d'un caractère tout intime, les pages d'allure didactique, dont elles sont la vivante illustration, acquièrent plus de séduction et plus de force.

Mais sous cette variété de sources², on rencontrera, dans tous ces emprunts, une doctrine toujours identique à elle-

1. *Un maître de la vie spirituelle.*

2. Aux sources indiquées il faut ajouter *Sponsa Verbi* et *Mélanges Marmion* auxquelles nous avons fait quelques emprunts. — Nous avons pris garde de trop morceler les extraits ; plus d'une fois nous avons préféré conserver intégralement le texte, malgré la diversité des idées, à cause de leur enchaînement logique ; un fractionnement excessif eût fait perdre de la vigueur à la pensée ; il en résulte que les extraits sont forcément de longueur inégale. De plus, dans des emprunts ainsi assemblés, quelques redites sont inévitables. Nous les avons laissées : outre qu'elles révèlent les pensées prédominantes de dom Marmion, les enlever eût été souvent détruire l'harmonie du développement et affaiblir la force persuasive du raisonnement. — Nous n'avons pas mis les références aux citations scripturaires ; on trouvera celles-ci dans les ouvrages d'où les extraits sont tirés.

même, parce qu'elle se puise, toujours aussi, à l'unique principe de toute lumière : l'éternelle Sagesse du Verbe incarné. Puis, si différents de ton qu'apparaîtront parfois ces extraits, ils rendent tous le même son profond, à la fois grave et humain : celui d'une âme qui a vécu dans un incessant commerce avec l'Esprit consolateur, et qui demeure en même temps tout proche de nous dans une bonté toute rayonnante.

* * *

Il faudrait peut-être ici résumer la doctrine de ce grand spirituel sur la souffrance. Mais ce résumé risquerait de n'être qu'un froid exposé dépouillé de cette vivacité de foi, de cette chaleur de charité, de cette onction incomparable et pénétrante dont ses écrits, ses lettres surtout, sont remplis. Puis, tout au long de ces pages, le lecteur trouvera cette doctrine en plénitude, lumineuse et profonde.

D'ailleurs, est-il besoin de le dire ? la pensée de dom Marmion sur la souffrance est celle de la pure foi chrétienne basée sur les saintes Écritures. D'emblée, selon son habitude, il se plonge, et nous plonge avec lui, en pleine lumière surnaturelle. A la suite de saint Paul, son auteur favori dont il s'est assimilé la pensée intime et jusqu'aux sentiments, il voit dans la mort, dont toute souffrance n'est que le prélude et l'anticipation, le fruit du péché.

Mais du péché, de la mort, de la souffrance, nous sommes vainqueurs par la grâce du Christ. Force de Dieu, le Christ s'est fait par amour l'artisan de notre rédemption en assumant nos douleurs et nos faiblesses, en prenant sur lui la

peine du péché pour le détruire par sa mort ignominieuse sur la croix.

Désormais divinisées en sa Personne, nos misères, nos souffrances, la mort elle-même deviennent pour nous, par le mérite et la vertu de la grâce de notre Chef, des titres merveilleux à la miséricorde de son Père, d'incomparables moyens de sainteté personnelle, le secret d'un fécond rayonnement de rédemption dans l'Église, le germe d'une éternelle gloire.

Dans le plan divin, dont la courbe se dessine de l'éternité à l'éternité, la souffrance apparaît avec son caractère passager et sa valeur relative. Elle ne s'intègre dans ce plan de divine sagesse que comme une étape nécessaire mais provisoire pour que l'âme puisse atteindre, à l'exemple et à la suite du Christ, le royaume de la splendeur immortelle et de paix immuable. Seule cette vue de la souffrance dans la perspective éternelle peut donner un sens à la douleur et la rendre acceptable.

Aussi bien dom Marmion n'admet pas que, dans la vie spirituelle, la primauté soit accordée à la souffrance. Pour lui, comme pour saint Paul encore, la primauté ne revient qu'à la charité. La charité seule a valeur suprême. Bien que la souffrance donne à l'amour l'occasion de se manifester avec plus de force et d'éclat, l'amour seul peut s'attacher à la douleur pour l'auréoler de grâce et de gloire, lui donner tout son prix et transformer son amertume native en joie spirituelle. Et quand la souffrance a cessé de remplir ici-bas son austère mission divine, l'amour, qui l'a accueillie pour assurer sa fécondité et recueillir ses fruits, en perpétue éternellement le mérite.

C'est pourquoi dom Marmion ramène toujours l'âme à l'esprit d'abandon, forme suprême de l'amour, en union avec le Christ devenu notre frère aîné et notre compagnon de route vers l'éternité. Tout le long du chemin, le Christ nous redit ce qu'il disait aux disciples s'en allant à Emmaüs le soir de la Résurrection : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrit pour entrer dans sa gloire ? »... Paroles de lumière et de vie qui rendaient ardents les cœurs des disciples.

Nous avons confiance que ces pages, toutes pleines du Christ, de son esprit, de sa charité, seront pour les âmes qu'atteint la souffrance pages de lumière, de réconfort et de paix.

D. R. THIBAUT.

*Abbaye de Maredsous,
29 mai 1941, en l'octave de l'Ascension du Seigneur.*

DOM COLUMBA MARMION († 1923)

Né à Dublin en 1858 d'un père irlandais et d'une mère française, Joseph Marmion, ses études secondaires terminées, fut reçu au séminaire de Clonliffe. Il acheva sa formation sacerdotale à Rome. Ordonné prêtre dans la Ville éternelle en 1881, il fut nommé vicaire à Dundrum, puis professeur de philosophie au séminaire de Clonliffe. Une visite à Maredsous lors de son retour d'Italie fut l'occasion de l'appel à la vie monastique. En 1886, il vint frapper à l'abbaye belge pour y être reçu en qualité de novice. Admis à la profession, il débuta dans différentes charges. Bientôt nommé professeur de philosophie, puis en 1899 envoyé comme prieur et professeur de théologie au Mont-César à Louvain, il y resta dix ans. Il fut nommé en 1909 abbé de Maredsous où il mourut le 30 janvier 1923, laissant le souvenir d'un grand moine à la vie intérieure intense, d'un théologien consommé, d'un contemplatif et d'un apôtre au zèle infatigable.

Les conférences spirituelles de dom Columba Marmion sont réunies en trois volumes : *Le Christ vie de l'âme*, paru fin 1917 ; *Le Christ dans ses mystères*, publié en 1919 et *Le Christ idéal du moine*, sorti des presses en 1922. Ces livres ont été rangés parmi « les classiques de la spiritualité chrétienne¹ » et ils ont valu à leur auteur, de la part de théologiens et d'écrivains spirituels appartenant à des écoles

1. R. P. DE GUIBERT, S. J. *Revue d'ascétique et de mystique*, avril 1930, p. 204.

diverses, le titre de « maître » et même de « docteur » de la vie spirituelle. Des évêques et des princes de l'Église ratifièrent ces jugements ; Benoît XV (pour employer les paroles mêmes du pape) « s'en servait pour sa vie spirituelle » ; et s'adressant à Mgr Szeptycky, archevêque de Lemberg, le Vicaire du Christ lui disait : « Lisez cela : c'est la pure doctrine de l'Église ». Aussi bien la diffusion de ses ouvrages a-t-elle été extrêmement rapide.

« Cet accueil unanime de la catholicité » (R. P. Doncœur, S. J.), se justifie par un ensemble de qualités que l'on rencontre rarement réunies à ce point : l'œuvre de dom Marmion est basée tout entière sur le dogme et la théologie catholique ; elle en est une synthèse organique et vivante. Et comme la doctrine et la piété chrétiennes s'organisent autour de la personne et de l'œuvre du Christ, l'auteur n'a d'autre ambition que de faire rayonner en pleine lumière et dans tout son relief la divine figure du Verbe incarné.

Dans ce but, il recourt constamment aux Écritures, ou plutôt c'est le Livre saint lui-même qui est la source d'où jaillit le développement harmonieux et la fructueuse application de la doctrine. De là le parfum de prière qui émane de ses livres. Le cardinal Mercier disait : « Dom Columba fait toucher Dieu » ; toujours, il baigne dans une atmosphère surnaturelle, une atmosphère de prière. De là aussi la lumière, la sécurité, la paix et la joie.

A cette trilogie se joignent deux volumes ; une biographie : *Un maître de la vie spirituelle*, et un recueil de lettres : *L'union à Dieu dans le Christ d'après les lettres de direction de dom Marmion*. Ces volumes, en nous faisant entrer dans l'intimité du Docteur de la vie spirituelle, ajoutent à la doctrine un nouvel attrait et une nouvelle puissance.

De la biographie on s'est plu à répéter que l'œuvre est émouvante ; qu'il s'en dégage une connaissance plus com-

plète, plus profonde de la vie intime de dom Columba. Contentons-nous de ce témoignage : « Cet ouvrage bien composé, élégamment et sobrement écrit et par ailleurs si plein de bonne moelle doctrinale, soutient avantageusement la comparaison avec maint « Traité de la Perfection chrétienne ¹ ».

Couronnant ces œuvres, le recueil des lettres spirituelles nous révèle avec plus de spontanéité encore l'âme de celui dont le Christ fut réellement la vie. Ces pages, où dom Marmion se montre particulièrement comme un directeur spirituel éminent, constituent avant tout un trésor doctrinal. On y retrouve aussi un caractère profondément spirituel qui ne se dément jamais et découle de l'abondance du cœur et de l'expérience. Cette expérience, jointe à une pénétration psychologique peu ordinaire ainsi qu'à la charité la plus compréhensive et la plus suave, lui fait trouver le chemin des cœurs. De cet ouvrage on a pu écrire : « Dans l'art délicat de la lettre spirituelle, dom Marmion excellait. Comme sa doctrine était fort simple et très profonde, sa direction fixait l'âme dans la conviction, la clarté et la paix. Ce bienfait de sa parole, le recueil des lettres de dom Marmion le dispensera abondamment. Il complète admirablement le « *corpus asceticum* » (des œuvres spirituelles de dom Marmion) désormais classique ² ».

1. FRANÇOIS JANSEN S. J., *Nouvelle Revue Théologique*, 1930,
p. 614.

2. D. BERNARD CAPELLE, *Questions Liturgiques et Paroissiales*,
Février 1934.

TABLE DES MATIÈRES

I.— LE CHRIST JÉSUS ET SON ŒUVRE RÉDEMPTRICE

A. — La personne du Christ.

1. — La place du Christ dans l'économie du plan divin	3
2. — Le Christ est établi notre Pontife et notre Médiateur dès son Incarnation	7
3. — Le nom de « Jésus-Christ » déclare sa mission et caractérise son œuvre	10

B. — L'œuvre rédemptrice du Christ.

1. — Comment dès son entrée ici-bas le Christ Jésus inaugure son sacrifice	14
2. — Grandeur et fécondité de la vie cachée du Christ ..	19
3. — L'amour du Christ pour les hommes ses frères durant sa vie publique	23
4. — La Passion de Jésus, point culminant de son œuvre rédemptrice	30
5. — « Afin que le monde sache que j'aime mon Père »	33
6. — « Il m'a aimé et s'est livré pour moi »	38
7. — « Il s'est livré parce que lui-même l'a voulu »	41
8. — Plénitude du sacrifice du Christ	45
9. — Du Prétoire au Calvaire	53
10. — Par sa mort, le Christ notre chef sanctifie l'Église devenue son corps mystique	70
11. — Continuité du sacrifice du Christ dans le ciel	76
12. — Association de la Vierge Marie à l'œuvre rédemptrice de son Fils Jésus	80

II. — NOTRE PARTICIPATION A LA PASSION DU CHRIST

A. — Nécessité de notre participation aux souffrances du Christ	87
B. — Dispositions foncières de l'âme qui veut dignement participer à la Passion.	
1. — La patience silencieuse	94
2. — L'amour généreux	102
3. — L'abandon filial	109
C. — Moyens de produire en nous les dispositions intérieures.	
1. — Le regard sur le Christ souffrant	126
2. — La prière	133
3. — S'offrir au Père avec le Christ immolé sur l'autel	139
4. — S'unir au Christ par la communion eucharistique	146

III. — DE LA MISÈRE HUMAINE ET DE QUELQUES FORMES D'ÉPREUVE ET DE SOUFFRANCE.

1. — Misère humaine et miséricorde divine	155
2. — Le Christ prenant sur lui nos misères est devenu le grand miséreux	160
3. — ... « afin qu'habite en moi la force du Christ »	165
4. — L'état de maladie	174
5. — La tentation	178
6. — Difficultés et épreuves dans l'accomplissement des devoirs d'état	189
7. — Humiliations	195
8. — Épreuves intérieures	199

IV. — FÉCONDITÉ DE LA SOUFFRANCE CHRÉTIENNEMENT ACCEPTÉE.

1. — Le christianisme doctrine de vie	208
2. — La souffrance purifie l'âme et la détache	210
3. — La soumission à Dieu dans la souffrance, source de paix	213
4. — L'acceptation chrétienne de la souffrance honore Dieu, attire ses grâces sur l'âme et sur l'Église corps mystique du Christ	215

V. — FACE A LA MORT, SUPRÈME ÉPREUVE. 221

VI. — NOTRE PARTICIPATION A LA GLOIRE ÉTERNELLE DU CHRIST

1. — A la passion de Jésus succède sa glorification	231
2. — Étendue de notre glorification	235
3. — Mesure de notre béatitude éternelle.....	237
4. — La résurrection des corps	242
5. — Exhortation finale	243

Supplément : Quelques témoignages 247

CORRIGENDA

	<i>Au lieu de :</i>	<i>lire :</i>
P. 20, l. 1	trente trois ans	trente ans
P. 34, l. 19	<i>Sponsa verbi</i>	<i>Sponsa Verbi</i>
P. 226, note 1	D. Marmion il se vit	D. Marmion se vit
P. 247, l. 4	à travers des livres	à travers ses livres.

PREMIÈRE PARTIE

LE CHRIST JÉSUS ET SON ŒUVRE RÉDEMPTRICE

A. — LA PERSONNE DU CHRIST

1. — La place du Christ dans l'économie du plan divin.

DIEU nous a élus dans le Christ dès avant la création du monde, pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui ; dans son amour, selon le bon plaisir de sa volonté, il nous a prédestinés à être ses fils adoptifs, par Jésus-Christ, à la louange de la magnificence de sa grâce, par laquelle il nous a rendus agréables à ses yeux, en son Fils bien-aimé.

C'est en ces termes que l'apôtre saint Paul, qui avait été ravi au troisième ciel et qui, entre tous, a été choisi par Dieu pour « mettre en lumière », comme il le dit lui-même, « l'économie du mystère caché en Dieu depuis des siècles », marque le plan divin sur nous.

La Révélation nous enseigne qu'il y a, en Dieu, une ineffable paternité. — Dieu est père : c'est le dogme fondamental que tous les autres presupposent, dogme magnifique qui laisse la raison confondue, mais ravit la foi et transporte les âmes saintes.

Dieu est père. — Éternellement, bien avant que la lumière créée se levât sur le monde, Dieu engendre un Fils auquel il communique sa nature, ses perfections, sa bénédiction, sa vie ; car engendrer, c'est communiquer¹ l'être et la vie : *Filius meus es tu, ego hodie genui te; ex utero, ante luciferum, genui te.* « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. — Je t'ai engendré, de mon sein, avant l'aurore. » La vie est donc en Dieu, vie communiquée par le Père et reçue par

1. Par la donation d'une nature semblable.

le Fils. — Ce Fils, en tout semblable au Père, est unique : *Unigenitus Dei Filius* ; il est unique, parce qu'il a¹, avec le Père, une même et indivisible nature divine ; et tous deux, bien qu'étant distincts l'un de l'autre, (à cause de leurs propriétés personnelles « d'être Père » et « d'être Fils »), sont unis d'une étreinte d'amour puissante et substantielle, d'où procède cette troisième personne que la Révélation appelle d'un nom mystérieux : l'Esprit Saint.

Tel est, pour autant que la foi peut le connaître, le secret de la vie intime de Dieu ; la plénitude et la fécondité de cette vie sont la source de la félicité incommensurable que possède l'ineffable société des trois Personnes divines.

Et voici que Dieu, non pour ajouter à sa plénitude, mais pour enrichir par elle d'autres êtres, va étendre, pour ainsi parler, sa paternité. — Cette vie divine, si transcendante, que Dieu seul a le droit de vivre, cette vie éternelle communiquée par le Père au Fils unique et, par eux, à leur commun Esprit, Dieu décrète d'appeler des créatures à la partager. Par un transport d'amour, qui a sa source dans la plénitude de l'Etre et du Bien qu'est Dieu, cette vie va déborder du sein de la Divinité pour atteindre et béatifier, en les élevant au-dessus de leur nature, des êtres tirés du néant ; à ces pures créatures Dieu donnera la qualité et fera entendre le doux nom d'enfants. — Par nature, Dieu n'a qu'un Fils ; par amour, il en aura une multitude innombrable : c'est *la grâce de l'adoption surnaturelle*.

Réalisé en Adam dès l'aube de la création, puis traversé par le péché du chef du genre humain qui entraîne toute sa race dans sa disgrâce, ce décret d'amour sera restauré par une invention merveilleuse de justice et de miséricorde, de sagesse et de bonté.

1. Il faudrait dire plus strictement qu'il *est* avec le Père et l'Esprit-Saint une même nature divine. Nos lèvres de créatures balbutient quand il s'agit de tels mystères.

Voici, en effet, que le Fils unique qui vit éternellement dans le sein du Père, s'unit dans le temps à une nature humaine, mais d'une façon si étroite que cette nature, tout en étant parfaite en elle-même, appartient entièrement à la Personne divine à laquelle elle est unie. La vie divine communiquée en plénitude à cette humanité fait d'elle la propre humanité du Fils de Dieu : c'est l'œuvre admirable de l'*Incarnation*. De cet homme qui s'appelle Jésus, le Christ, il est vrai de dire qu'il est le propre Fils de Dieu.

Mais ce Fils qui, par nature, est l'unique du Père éternel : *Unigenitus Dei Filius*, n'apparaît ici-bas que pour devenir le premier-né de tous ceux qui le recevront, après avoir été rachetés par lui : *Primogenitus in multis fratribus*. Seul né du Père dans les splendeurs éternelles, seul Fils par droit, il est constitué le chef d'une multitude de frères, auxquels, par son œuvre rédemptrice, il rendra la grâce de la vie divine.

En sorte que la même vie divine qui dérive du Père dans le Fils, qui découle du Fils dans l'humanité de Jésus, circulera par le Christ dans tous ceux qui voudront l'accepter ; elle les entraînera jusque dans le sein béatifiant du Père, là où le Christ nous a précédés, après avoir soldé pour nous ici-bas, par son sang, le prix d'un tel don.

Toute la sainteté consistera dès lors à recevoir, du Christ et par le Christ qui en possède la plénitude et qui est établi l'unique Médiateur, la vie divine ; à la conserver, à l'augmenter sans cesse, par une adhésion toujours plus parfaite, par une union toujours plus étroite à celui qui en est la source.

La sainteté est donc *un mystère de vie divine communiquée et reçue* : communiquée, en Dieu, du Père au Fils, par une « inénarrable génération » et, par eux, à leur unique et commun Esprit ; — communiquée, en dehors de Dieu, par le Fils à l'humanité qu'il s'unit personnellement dans l'*Incarnation* ; — puis, par cette humanité, rendue aux âmes et reçue par chacune d'elles dans la mesure de leur prédestination particulière. — En sorte que le Christ est vraiment la vie de l'âme, parce qu'il en est la source et le dispensateur universel.

La communication en sera faite aux hommes dans l'Église jusqu'au jour fixé par les décrets éternels pour l'achèvement de l'œuvre divine sur la terre. En ce jour, le nombre des enfants de Dieu, des frères de Jésus, aura atteint sa perfection ; présentée par le Christ à son Père, la foule innombrable de ces prédestinés entourera le trône de Dieu, pour puiser aux sources vives une béatitude sans mélange et sans fin, pour exalter les magnificences de la bonté et de la gloire divines. L'union sera éternellement consommée et « Dieu sera tout en tous ».

Tel est, dans ses lignes tout à fait générales, le plan divin ; telle est, en grand raccourci, la courbe que décrit l'œuvre surnaturelle.

Quand, dans la prière, l'âme considère cette munificence et ces prévenances dont elle est gratuitement l'objet de la part de Dieu, elle éprouve le besoin de s'abîmer dans l'adoration, et de chanter, à la louange de l'Être infini qui s'abaisse vers elle pour lui donner le nom d'enfant, un cantique d'action de grâces. « Que vos œuvres sont grandes, ô Seigneur, et que vos pensées sont profondes » ! *Nimis profundae factae sunt cogitationes tuae.* « O mon Dieu, qui est semblable à vous ? Vous avez multiplié vos merveilles et vos desseins en notre faveur ; nul n'est comparable à vous » ! « Vous me réjouissez, ô Dieu, par vos œuvres, et je tressaille d'allégresse devant les ouvrages de vos mains ». « C'est pourquoi je vous chanterai tant que je vivrai, je vous célébrerai tant que j'aurai un souffle de vie » ; « que ma bouche soit pleine de louange afin que j'exalte votre gloire » ! *Repleatur os meum laude ut cantem gloriam tuam ! — Le Christ, vie de l'âme, pp. 4, 6-9.*

2. — Le Christ Jésus est établi notre Pontife et notre Médiateur dès l'Incarnation.

DANS sa lettre aux Hébreux, saint Paul expose en termes pleins d'ampleur et de puissance les ineffables grandeurs du Christ comme Pontife ; nous y voyons marquées sa mission de médiateur, la transcendance de son sacerdoce et de son sacrifice sur le sacerdoce d'Aaron et les sacrifices de l'Ancien Testament : sacrifice unique, consommé au Calvaire et dont l'offrande se continue avec une efficacité inépuisable dans le sanctuaire des cieux.

Saint Paul nous révèle cette vérité que le Christ Jésus possède son sacerdoce dès l'instant de son Incarnation.

Lorsqu'il s'est incarné, le Verbe s'est uni pour toujours, par une ineffable union, à une humanité. Par l'Incarnation, le Verbe entre dans notre race, il devient authentiquement l'un des nôtres, semblable à nous en tout, sauf le péché. Il peut donc devenir pontife, médiateur, puisque étant Dieu et homme il peut relier l'homme à Dieu.

Dans la Trinité sainte, en effet, la seconde Personne, le Fils, est la gloire infinie du Père, sa gloire essentielle : *Splendor gloriae et figura substantiae ejus*, « le rayonnement de sa gloire et l'image vivante de sa substance ». Mais, comme Verbe, avant l'Incarnation, il n'offre pas à son Père de sacrifice. Pourquoi cela ? Parce que le sacrifice suppose l'hommage, l'adoration, c'est-à-dire la reconnaissance de notre propre abaissement en présence de l'Être infini ; le Verbe étant en tout égal à son Père, étant Dieu avec lui et comme lui, ne peut donc lui offrir de sacrifice. Le sacerdoce du Christ n'a pu commencer qu'au moment où le Verbe s'est fait chair ; dès l'instant où le Verbe s'incarna, il unit en lui deux natures : la nature divine, par laquelle il pouvait dire :

Ego et Pater unum sumus : « Mon Père et moi nous sommes un », un dans l'unité de la divinité, un dans l'égalité des perfections ; l'autre, la nature humaine, qui lui faisait dire : *Pater major me est* : « Mon Père est plus grand que moi ». C'est donc en tant qu'Homme-Dieu que Jésus est pontife.

De sérieux auteurs font dériver le mot « pontife » de *pontem facere* : « établir, jeter le pont ». Quelle que soit la valeur de cette étymologie, l'idée appliquée au Christ Jésus est juste. Dans les entretiens qu'il daignait avoir avec sainte Catherine de Sienne, le Père lui expliquait comment, par l'union des deux natures, le Christ a jeté un pont sur l'abîme qui nous séparait du ciel : « Je veux que tu regardes le pont que je vous ai construit en mon Fils unique, et que tu contemples sa grandeur qui va du ciel à la terre, puisque la grandeur de la Divinité est unie à la terre de votre humanité. Cela fut nécessaire pour refaire la voie qui était rompue et permettre de traverser l'amertume du monde pour arriver à la vie (éternelle) ».

De plus, c'est par le mystère même de l'Incarnation que l'humanité de Jésus a été « consacrée », « ointe ». Non d'une onction extérieure, comme cela se fait pour les simples créatures, mais d'une onction toute spirituelle. Par l'action du Saint-Esprit, que la liturgie appelle *spiritualis unctionis*, la divinité s'est répandue sur la nature humaine de Jésus, « comme une huile d'allégresse » : *Unxit te Deus oleo laetitiae praे consortibus tuis*. Cette onction est si pénétrante, l'humanité est tellement « consacrée à Dieu », qu'il n'est pas d'appartenance plus étroite que celle-là, car cette nature humaine est devenue la propre humanité d'un Dieu, du Fils de Dieu.

C'est pourquoi au moment de cette Incarnation qui consacra le premier prêtre de la Nouvelle Alliance, un cri retentit dans les cieux : *Tu es sacerdos in aeternum*, « Tu es prêtre pour l'éternité ». Saint Paul, dont le regard perçait tant de mystères, nous révèle aussi celui-ci. Écoutez-le : « Nul ne s'attribue à soi-même, dit-il, cette dignité du sacerdoce, mais il faut y être appelé par Dieu ; ainsi le Christ ne s'est

pas non plus arrogé la gloire d'être pontife, mais il l'a reçue de Celui qui lui a dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui » : comme il lui dit encore ailleurs : Tu es prêtre pour toujours »...

Ainsi donc, au témoignage de l'Apôtre, c'est du Père éternel lui-même que le Christ a reçu le suprême Pontificat, de ce Père qui lui dit aussi : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui ». Le sacerdoce du Christ est une conséquence nécessaire et immédiate de son Incarnation.

Le Christ, dit encore saint Paul, est le Pontife par excellence, le Pontife, « tel qu'il nous le fallait pour que son offrande fût agréable à Dieu : saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des cieux ». Mais son Père l'a chargé des péchés de tous les hommes : *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum* ; Jésus est devenu, selon l'énergique expression de l'Apôtre, « péché pour nous » ; et pour ce motif, l'offrande qu'il a faite de lui-même à son Père au moment de l'Incarnation, comportait la pauvreté de la crèche, les abaissements de la vie cachée, les fatigues et les luttes de la vie publique, les terreurs de l'agonie, les ignominies de la Passion et les tourments d'une mort sanglante.

Adorons ce Pontife saint, immaculé, qui est le propre Fils de Dieu ; prosternons-nous devant ce Médiateur qui seul, parce qu'il est à la fois Dieu et homme, pourra pleinement remplir sa mission de salut et nous rendre les dons de Dieu par le sacrifice de son humanité ; mais aussi confions-nous pleinement à sa vertu divine qui, seule également, fut assez puissante pour nous réconcilier avec le Père. — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 83-86 et 91.

Sacré, Consacré.

↳ se donner totalement.
↳ = ~~Eglise~~ Couronnement d'un Roi

3. — Le nom de Jésus-Christ déclare sa mission et caractérise son œuvre.

Le Christ Jésus est le Verbe incarné apparu au milieu de nous, à la fois Dieu et homme, vrai Dieu et vrai homme, Dieu parfait et homme parfait. En lui, deux natures sont inséparablement unies dans l'étreinte d'une seule personne, la personne du Verbe, **du Fils**.

Ces traits constituent l'être même de Jésus. Notre foi et notre piété l'adorent comme leur Dieu, tout en proclamant la touchante réalité de son humanité.

Si nous voulons pénétrer plus avant dans la connaissance de la personne de Jésus, nous devons contempler dès maintenant, pendant quelques instants, sa mission et son œuvre. La personne de Jésus donne à sa mission et à son œuvre leur valeur ; la mission et l'œuvre de Jésus achèvent de nous révéler sa personne.

Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les noms qui désignent la personne même du Verbe incarné déclarent en même temps sa mission et caractérisent son œuvre. Ces noms, en effet, ne sont pas, comme trop souvent les nôtres, dépourvus de signification. Ils viennent du ciel et sont riches de sens. Quels sont ces noms ? Ils sont nombreux, mais l'Église, héritière en ceci de saint Paul, en a surtout retenu deux : celui de Jésus et celui de Christ.

Comme vous le savez, *Christ* signifie celui qui est *oint*, *sacré, consacré*. — Jadis, dans l'Ancienne Alliance, on sacrifiait assez fréquemment les rois, plus rarement les prophètes, et toujours le grand-prêtre. Le nom de Christ, comme la mission de roi, de prophète et de pontife qu'il désigne, a été donné à plusieurs autres personnages de l'Ancien Testament

avant de l'être au Verbe incarné. Mais nul n'en devait comme lui réaliser la signification dans toute sa plénitude. Il est le Christ, car seul il est le Roi des siècles, le Prophète par excellence, l'unique Pontife suprême et universel.

Il est roi. — Il l'est par sa divinité : *Rex regum et Dominus dominantium* ; il domine sur toutes les créatures, que par sa toute puissance il a tirées du néant : *Venite adoremus, et procidamus ante Deum... Ipse fecit nos et non ipsi nos...*

Il le sera encore comme Verbe incarné. Le sceptre du monde avait été prédit à Jésus par son Père. « C'est moi, dit le Messie, qu'il a établi roi sur Sion, sa montagne sainte... C'est pourquoi je ferai connaître ce décret ; le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour domaine les extrémités de la terre ». Le Verbe s'incarne pour établir le « Royaume de Dieu ». Cette expression revient fréquemment dans la prédication de Jésus ; en lisant l'Évangile vous aurez remarqué que tout un groupe de paraboles, — la perle précieuse, le trésor caché, le semeur, le grain de sénevé, les vigneronns meurtriers, les invités aux noces, l'ivraie, les serviteurs attendant leur maître, les talents, etc., — est destiné à montrer la grandeur de ce royaume, son origine, son développement, son extension aux nations païennes après la réprobation des Juifs, ses lois, ses luttes, ses triomphes. Le Christ organise ce royaume par l'élection des apôtres et la fondation de l'Église, à laquelle il confie sa doctrine, son autorité, ses sacrements. Royaume tout spirituel, qui n'a rien de temporel ou de politique comme le rêvait l'esprit grossier de la plupart des Juifs ; royaume où entre toute âme de bonne volonté ; royaume merveilleux, dont la splendeur finale est toute céleste et la béatitude éternelle.

Saint Jean célèbre la magnificence de ce royaume ; il nous montre les élus prosternés devant leur chef divin, le Christ Jésus, et proclamant qu'« il les a rachetés par son sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute

Jésus = Sauveur.

12 VENEZ AU CHRIST, VOUS TOUS QUI PEINEZ...

nation pour former de leur société le royaume dans lequel doit éclater la gloire de son Père » : *Et fecisti nos Deo nostro regnum.*

Le Christ doit être *prophète*. — Il n'est pas un prophète, mais *le prophète* par excellence, parce qu'il est la Parole, le *Verbe* en personne, la « lumière du monde », qui seule peut véritablement « éclairer tout homme » ici-bas. « Jadis, disait saint Paul aux Hébreux, Dieu nous parlait par ses prophètes » ; ils n'étaient que de simples envoyés ; mais « voici que, dans ces tout derniers temps, il vous a enseignés par son propre Fils ». Il n'est pas un prophète qui annonce de loin, à une minime portion de l'humanité et sous des symboles parfois obscurs, les desseins encore cachés de Dieu. Il est celui qui, vivant toujours dans le sein du Père, connaît seul tous les secrets divins et en apporte au genre humain tout entier l'étonnante révélation : *Ipse enarravit.*

Vous savez que, dès le début de sa vie publique, Notre-Seigneur s'appliquait à lui-même la prophétie d'Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction et m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles la lumière, libérer les opprimés, publier l'année de grâce du Seigneur et le jour de la justice ».

Il est donc, par excellence, l'Envoyé, le Légat de Dieu, qui prouve, par des miracles opérés de sa propre autorité, la divinité de sa mission, de sa parole et de sa personne. Aussi entendons-nous la foule, après le prodige de la multiplication des pains, s'écrier en désignant Jésus : « Il est vraiment le prophète, il est vraiment celui qui doit venir ».

Le Verbe incarné réalisera surtout la signification de son nom de Christ par sa qualité de *pontife* et de médiateur, pontife suprême et médiateur universel.

Mais ici il nous fait unir au nom de *Christ* celui de *Jésus*. Le nom de Jésus signifie Sauveur : « Vous l'appellerez ainsi, dit l'ange à Joseph, parce qu'il doit racheter son peuple

de toutes ses iniquités ». C'est là sa mission essentielle : *Venit salvare quod perierat*, « Il est venu sauver ce qui était perdu ». Or, en fait, Jésus ne réalise pleinement la signification de son nom divin que par son sacrifice, qu'en accomplissant son œuvre de pontife : *Venit Filius hominis dare animam suam redemptions pro multis*, « Le Fils de l'homme est venu donner sa vie pour la rançon de la multitude ». Les deux noms se complètent donc et sont désormais inséparables. Le « Christ Jésus » c'est le Fils de Dieu, établi pontife suprême et qui, par son sacrifice, sauve l'humanité entière.

Nous avons vu que c'est par son Incarnation même que Jésus a été consacré pontife ; toute son existence porte le reflet de sa mission de pontife et est marquée des caractères de son sacrifice.

Une unité profonde relie tous les gestes du Christ entre eux : le sacrifice de Jésus, parce qu'il est son œuvre essentielle, est le point culminant vers lequel convergent tous les mystères de sa vie terrestre, et la source où tous les états de sa vie glorieuse puisent leur éclat. — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 79-83.

B. — L'ŒUVRE RÉDEMPTRICE DU CHRIST

1. Comment dès son entrée ici-bas le Christ Jésus inaugure son sacrifice.

Le sacrifice de ce pontife unique marche de pair avec son sacerdoce : c'est également dès son Incarnation que Jésus l'inaugure.

Vous savez que dans le Christ, l'âme, créée comme la nôtre, n'a pourtant pas été soumise pour l'exercice de ses propres facultés, intelligence et volonté, au développement progressif de l'organisme corporel : elle avait, dès le premier moment de son existence, la perfection de sa propre vie, ainsi qu'il convenait à une âme unie à la divinité.

Or, saint Paul nous révèle le premier mouvement de l'âme de Jésus au moment de son Incarnation.

D'un regard, elle embrasse les siècles qui furent avant elle ; elle voit, avec l'abîme où gît l'humanité entière impuissante à se libérer, la multiplicité et l'insuffisance fondrière de tous les sacrifices de l'Ancienne Loi, car la créature, si parfaite qu'elle soit, ne peut dignement réparer l'injure que le péché a commise à l'égard du Créateur ; elle regarde le programme d'immolation que Dieu demande d'elle pour réaliser le salut du monde.

Quel instant solennel pour l'âme de Jésus ! Quel instant aussi pour le genre humain !

Et que fait cette âme ? — Par un mouvement d'amour intense, elle se livre tout entière pour parfaire l'œuvre humano-divine qui peut seule rendre gloire au Père en sauvant les hommes. — « O Père, vous ne voulez plus de ces offrandes,

Victime : être vivant offert en sacrifice
à un Dieu - Souffre - Douloureu.

MOMENT OÙ LE CHRIST INAUGURE SON SACRIFICE 15

de ces sacrifices, qui ne sont pas suffisamment dignes de vous. Mais vous m'avez formé un corps : *Corpus autem aptasti mihi*. Et pourquoi Me l'avez-vous donné ? Car je viens, ô Père, accomplir votre volonté. Vous exigez que je vous l'offre en sacrifice... me voici : *Ecce venio, in capite libri scriptum est de me ut faciam, Deus, voluntatem tuam*. « En tête du livre de ma vie, il est écrit que je dois, ô Père, faire votre volonté ; ainsi je le veux, parce qu'il vous est agréable ». bœuf

D'une volonté parfaite, le Christ a accepté cette somme de douleurs qui commencent à l'humilité de la crèche pour ne s'achever qu'à l'ignominie de la croix. Dès son entrée ici-bas, le Christ s'offre en victime : le premier acte de sa vie est un acte sacerdotal.

Quelle créature mesurera l'amour dont est rempli cet acte sacerdotal de Jésus ?... Qui en connaîtra l'intensité et en décrira la splendeur ?... Le silence de l'adoration peut seul le louer quelque peu.

Jamais le Christ Jésus n'a rétracté cet acte, ni rien repris de ce don. Bien plus, tout dans sa vie va être ordonné vers son sacrifice sur la croix. Lisez l'Évangile dans cette lumière, vous verrez combien dans tous les mystères et les états de Jésus se rencontre une part de sacrifice qui le mène peu à peu au sommet du Calvaire, tellement le caractère de pontife, de médiateur, de sauveur, est essentiel à sa personne. Nous ne saisirons point la vraie physionomie de la personne de Jésus, si nous ne la plaçons constamment en regard de sa mission rédemptrice par le sacrifice et l'immolation de lui-même. C'est pourquoi quand saint Paul disait qu'il ramenait tout « à la connaissance du mystère de Jésus », il ajoutait aussitôt : « et de Jésus crucifié » : *Non enim judicari aliquid scire inter vos nisi Jesum Christum, ET HUNC CRUCIFIXUM.* — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 87-88.

En Jésus, Fils de Dieu, la nature humaine est semblable à la nôtre. « Il a dû, dit saint Paul, être assimilé à ses frères en toutes choses, excepté le péché. Jésus n'a connu ni le

péché, ni ce qui est source ou conséquence du péché, l'ignorance, l'erreur, la maladie, toutes choses indignes de sa perfection, de sa sagesse, de sa dignité, de sa divinité.

Mais notre divin Sauveur a bien voulu, dès son entrée en ce monde, porter nos infirmités, toutes les infirmités compatibles avec sa sainteté. — L'Évangile nous le montre clairement ; il n'y a rien dans la nature de l'homme que Jésus n'ait sanctifié : nos travaux, nos souffrances, nos larmes, il a tout fait sien. Le Christ naît à Bethléem dans le dénuement le plus absolu ; il doit fuir en terre étrangère pour échapper à la fureur d'un tyran. Voyez-le à Nazareth ; pendant trente années, il passe sa vie dans un obscur labeur d'ouvrier, si bien que lorsqu'il commence à prêcher, ses compatriotes s'en étonnent, car ils ne l'ont connu jusque-là que comme le fils du charpentier : *Unde huic omnia ista ? Nonne hic est fabri filius ?* « D'où lui viennent cette sagesse et ces miracles ? N'est-il pas le fils du charpentier ? » Pendant sa vie publique, il n'a pas où reposer la tête ; il est en butte aux persécutions des pharisiens ses plus mortels ennemis. — Comme nous, Notre-Seigneur a ressenti la faim ; après avoir jeûné au désert, il eut faim : *Postea esuriit* ; il a souffert de la soif : n'a-t-il pas demandé à la samaritaine de lui donner à boire, *Da mihi bibere ?* et sur la croix ne s'est-il pas écrié : « J'ai soif », *Sitio ?* — Il a éprouvé, comme nous, la fatigue ; les longues courses à travers la Palestine fatiguaient ses membres ; lorsque, au puits de Jacob, il demanda de l'eau pour étancher sa soif, saint Jean nous dit qu'il était fatigué ; c'était l'heure de midi ; après avoir marché longtemps, lassé, il s'assit contre la margelle du puits : *Fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem. Hora erat quasi sexta.* Ainsi donc, selon la remarque de saint Augustin, dans l'admirable commentaire qu'il nous a donné de cette belle scène évangélique, « celui qui est la force même de Dieu est accablé de lassitude » : *Fatigatur Virtus Dei.* — Le sommeil a clos ses paupières ; il dormait dans la barque quand s'éleva la tempête : *Ipse vero dormiebat* ; il dormait vraiment ; aussi ses apôtres, qui craignent d'être

engloutis par les flots en furie, doivent-ils l'éveiller. — Il a pleuré sur Jérusalem, sa patrie, qu'il aimait malgré son ingratitudo ; la pensée des désastres qui, après sa mort, allaient fondre sur elle lui arrache des larmes et des accents pleins d'affliction. « Si tu connaissais, toi aussi, ce qui ferait ta paix ! » Il a pleuré à la mort de son ami Lazare, comme nous versons des larmes sur ceux que nous chérissons, au point que les Juifs, témoins de ce spectacle, se disaient : « Voyez donc comme il l'aimait ! » Le Christ versait des larmes, non parce que cela convenait, mais parce qu'il avait le cœur touché ; il pleurait celui qui était son ami, c'est du fond de son cœur que ses larmes ont jailli. — Il est également dit de lui plusieurs fois, dans l'Évangile, que son cœur était touché de compassion. — *Le Christ, vie de l'âme, pp. 42-44.*

Quant à sa passion, il brûle de l'accomplir : *Baptismo autem habeo baptizari, et quomodo COARCTOR usquedum perficiatur* : « Je dois être baptisé d'un baptême, et quelle angoisse en moi jusqu'à ce qu'il soit accompli ! »

Il y a en Jésus, si l'on peut ainsi parler, comme une espèce d'enthousiasme pour son sacrifice. Voyez encore dans l'Évangile, lorsque notre divin Sauveur commence à découvrir à ses apôtres, petit à petit, pour ménager leur faiblesse, le mystère de ses souffrances. Un jour il leur dit qu'il fallait qu'il se rendît à Jérusalem, qu'il souffrit beaucoup de la part de ses ennemis, et qu'il fût mis à mort. Alors Pierre de dire aussitôt, le prenant à part : « A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera pas ». Mais Jésus réplique tout de suite : « Retire-toi de moi, tu m'es un scandale, car tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu, tu n'as que des pensées humaines ». Au milieu des splendeurs de sa Transfiguration sur le Thabor, de quoi le Sauveur s'entretient-il avec Moïse et Élie ? De sa passion prochaine.

Le Christ avait soif de donner à son Père la gloire que son sacrifice devait lui procurer : *Iota unum aut unus apex non praeteribit a lege, donec omnia fiant* : « Un seul iota ou un seul trait de la Loi ne passera pas, que tout ne soit accom-

pli ». Il veut tout accomplir jusqu'à un iota, c'est-à-dire, jusqu'au dernier détail.

Dans son agonie au jardin des oliviers, il a éprouvé des sentiments de tristesse, d'ennui, de crainte jusqu'à en mourir. L'angoisse a pénétré son âme au point de lui arracher de grands cris. Toutes les injures, toutes les avanies, les soufflets, les crachats, dont il fut saturé durant sa passion, l'ont fait souffrir immensément ; les moqueries, les insultes ne le laissaient pas insensible ; bien au contraire, sa nature étant parfaite, sa sensibilité était plus grande, plus délicate. Il a été abîmé dans la souffrance. — Enfin, après avoir pris sur lui toutes nos infirmités, après s'être montré vraiment homme, semblable à nous en toutes choses, il a voulu, comme tous les fils d'Adam, endurer la mort : *Et inclinato capite tradidit spiritum.* « Ayant incliné la tête, il rendit l'esprit ».

Le cri final par lequel il achève sur la croix son sacrifice : *Consummatum est* « Tout est consommé » répond à l'*Ecce Venio* « Me voici » de l'Incarnation dans le sein de la Vierge.— *Le Christ dans ses mystères*, p. 89 ; *Le Christ, vie de l'âme*, p. 44.

2. — Grandeur et fécondité de la vie cachée du Christ.

SUR une existence de trente-trois années, celui qui est la Sagesse éternelle a voulu en passer trente, à Nazareth, dans le silence et l'obscurité, la soumission et le travail.



Il y a là un mystère et un enseignement dont bien des âmes pieuses elles-mêmes ne saisissent pas tout le sens.)

De quoi s'agissait-il, en effet ?

Le Verbe, qui est Dieu, se fait chair ; celui qui est infini et éternel s'abaisse un jour, après des siècles d'attente, à revêtir une forme humaine : *Semet ipsum exinanivit, formam servi accipiens... et habitu inventus ut homo* : « Il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'esclave... reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui ». « Bien qu'il naisse d'une vierge immaculée, l'Incarnation constitue pour lui un incommensurable abaissement » : *Non horruisti virginis uterum*.

Et pourquoi descend-il jusqu'à ces abîmes ?

Pour sauver le monde, en lui apportant la lumière divine.

Or, — sauf de rares éclairs qui illuminent quelques âmes privilégiées : les bergers, les mages, Siméon et Anne, — voici que cette lumière se cache ; volontairement, elle se tient, pendant trente ans, « sous le boisseau », *sub modio*, pour ne se manifester ensuite que la durée de trois ans à peine.

N'est-ce pas mystérieux ? N'est-ce pas déconcertant pour notre raison ? Si nous avions connu la mission de Jésus, ne lui eussions-nous pas dit, comme plusieurs de ses proches devaient le lui dire plus tard : « Montrez-vous donc au monde, car personne ne fait une chose en secret lorsqu'il désire qu'elle paraisse » : *Manifesta te ipsum mundo*.

Mais les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées et ses voies dépassent les nôtres. Celui qui vient racheter le monde, le veut sauver d'abord par une vie cachée aux yeux du monde.



Pendant trente-trois ans, dans l'atelier de Nazareth, le Sauveur du genre humain ne fait que travailler et obéir ; toute l'œuvre de celui qui vient instruire l'humanité pour lui rendre l'héritage éternel est de vivre dans le silence et d'obéir à deux créatures dans les actions les plus ordinaires.

Aux regards de ses contemporains, la vie du Christ Jésus à Nazareth est donc apparue comme l'existence banale d'un simple artisan. Voyez combien cela est vrai : plus tard, quand le Christ se révèle dans sa vie publique, les Juifs de sa patrie sont si étonnés de la sagesse de ses paroles, de la sublimité de sa doctrine, de la grandeur de ses œuvres qu'ils se demandent : « Mais d'où lui vient donc cette sagesse, et comment peut-il opérer ces miracles ? C'est pourtant le fils du charpentier que nous avons connu, et sa mère se nomme Marie. Où donc a-t-il appris toutes ces choses ? » ? *Unde huic sapientia haec et virtutes ? Nonne mater ejus dicitur Maria ?* Le Christ était pour eux une pierre d'achoppement, car jusqu'alors, ils n'avaient vu en lui qu'un ouvrier.

Ce mystère de la vie cachée contient des enseignements que notre foi doit recueillir avec avidité.

D'abord, il n'y a de grand aux yeux de Dieu que ce qui est fait pour sa gloire, avec la grâce du Christ ; Dieu ne nous agrée que dans la mesure où nous sommes semblables à son Fils Jésus par la splendeur de la grâce d'adoption.

La Filiation divine du Christ donne à ses moindres actions une valeur infinie ; le Christ Jésus n'est pas moins adorable ni moins agréable à son Père quand il manie le ciseau ou le rabot que quand il meurt sur la croix pour sauver l'humanité. — En nous, la grâce sanctifiante, qui nous fait enfants adoptifs de Dieu, divinise, dans sa racine, toute notre activité et nous rend dignes, comme Jésus, quoique à un titre différent, des complaisances de son Père.

Vous le savez : les talents les plus précieux, les pensées les plus sublimes, les actions les plus généreuses et les plus éclatantes sont sans mérite pour la vie éternelle dès que cette grâce ne les vivifie point. Le monde, qui passe, peut les

admirer et les applaudir ; l'éternité, qui seule demeure, ne les reçoit ni ne les compte. A quoi sert, disait Jésus, la Vérité infaillible, à quoi sert de conquérir le monde par la force des armes, par le charme de l'éloquence ou l'autorité du savoir, si, n'ayant pas ma grâce, on est exclu de mon royaume, le seul qui n'a point de fin ?

Voyez, au contraire, cet ouvrier qui gagne péniblement sa vie, cette humble servante ignorée du monde, ce miséreux dédaigné de tous, ce pauvre malade inconnu : leur existence vulgaire n'attire ni ne retient l'attention de personne. Mais la grâce du Christ les anime ; et voici que ces âmes ravissent les anges, et sont pour le Père, pour Dieu, pour l'Être infini qui seul subsiste, un continual objet d'amour : ces âmes portent en elles, par la grâce, les traits mêmes du Christ.

La grâce sanctifiante est la source première de notre vraie grandeur ; c'est elle qui confère à notre vie, si banale et si ordinaire qu'elle paraisse, sa noblesse véritable et son impérissable splendeur.

Mais ce don est caché.

Le royaume de Dieu s'édifie surtout dans le silence ; il est, avant tout, intérieur, et caché dans les profondeurs de l'âme : *Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* : « Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » Sans doute, la grâce possède une vertu qui se trahit presque toujours au dehors par le rayonnement des œuvres de charité ; mais le principe de sa puissance est tout intime. C'est dans le fond du cœur que gît la véritable intensité de la vie chrétienne, là où Dieu habite, adoré et servi dans la foi, le recueillement, l'humilité, l'obéissance, la simplicité, le travail et l'amour.

Notre activité extérieure n'a de stabilité et de fécondité surnaturelles qu'autant qu'elle se rattache à cette vie intérieure. Nous ne rayonnerons vraiment avec fruit au dehors que dans la mesure où le foyer surnaturel de notre vie intime sera ardent.

Que pouvons-nous faire de plus grand ici-bas que de

promouvoir le règne du Christ dans les âmes ? Quelle œuvre vaut celle-là ? Quelle œuvre la surpasse ? C'est toute l'œuvre de Jésus et de l'Église.

Nous n'y réussirons pourtant pas par d'autres moyens que ceux employés par notre chef divin. Soyons bien convaincus que nous travaillerons plus pour le bien de l'Église, le salut des âmes, la gloire de notre Père céleste, en cherchant d'abord à demeurer unis à Dieu par une vie toute de foi et d'amour dont lui seul est l'objet, que par une activité dévorante et fiévreuse qui ne nous laisserait ni le temps ni le loisir de retrouver Dieu dans la solitude, le recueillement, la prière et le détachement de nous-mêmes.

Or, rien ne favorise cette union intense de l'âme avec Dieu comme la vie cachée. Et voilà pourquoi les âmes intérieures, éclairées d'un rayon d'en haut, aiment tant à contempler la vie de Jésus à Nazareth : elles y trouvent, avec un charme particulier, d'abondantes grâces de sainteté.

Oh ! vraiment, mon Sauveur, vous êtes un Dieu caché ! *Deus absconditus, Israël Salvator.* « Vous croissez sans doute, ô Jésus, en âge, en sagesse, en grâce, devant votre Père et devant les hommes » ; votre âme possède, dès le premier instant de votre entrée ici-bas, la plénitude de la grâce, tous les trésors de science et de sagesse ; mais cette sagesse et cette grâce ne se déclarent que peu à peu, ne se manifestent qu'avec mesure ; vous demeurez aux yeux des hommes un Dieu caché ; votre divinité se voile sous les dehors d'un ouvrier. O Sagesse éternelle qui, pour nous retirer de l'abîme où nous avait jetés l'orgueilleuse désobéissance d'Adam, avez voulu vivre dans un humble atelier et y obéir à des créatures, je vous adore et je vous bénis ! — *Le Christ dans ses mystères, pp. 185-189.*

3. — L'amour du Christ pour les hommes, ses frères, durant sa vie publique.

UN des aspects les plus profonds et les plus touchants de l'économie de l'Incarnation est la manifestation des perfections divines faites aux hommes par la nature humaine en Jésus. Les perfections éternelles de Dieu nous sont ici-bas incompréhensibles ; elles dépassent notre science. Mais, en se faisant homme, le Verbe incarné découvre aux esprits les plus simples, par les paroles tombées de ses lèvres humaines, par les gestes accomplis dans sa nature d'homme, les perfections inaccessibles de la divinité. En les faisant saisir à nos âmes par des actions sensibles, il nous ravit et nous attire à lui : *Ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur* : « Afin qu'ayant connu Dieu sous une forme visible, nous soyons ravis par lui en l'amour des choses invisibles. »

C'est surtout durant la vie publique de Jésus que se déclare et se réalise cette économie pleine de sagesse et de miséricorde.

De toutes les perfections divines, l'amour est assurément celle que le Verbe incarné se plaît davantage à nous révéler.)

Au cœur humain, il faut un amour tangible pour lui faire entrevoir l'amour infini, bien plus profond, mais qui surpasse toute connaissance. Rien, en effet, ne séduit tant notre pauvre cœur que de contempler le Christ Jésus, vrai Dieu aussi bien que vrai homme, traduisant en gestes humains l'éternelle bonté. Quand nous le voyons répandre à profusion, autour de lui, des trésors inépuisables de compassion, d'intarissables richesses de miséricorde, nous pouvons concevoir quelque peu l'infinité de cet océan de la bonté divine où va puiser pour nous la sainte humanité.

Arrêtons-nous à quelques traits ; nous constaterons avec quelle condescendance, parfois étonnante, notre Sauveur s'abaisse vers la misère humaine sous toutes ses formes, y compris le péché. Et n'oubliez jamais que, même alors, quand il s'incline vers nous, il demeure le propre Fils de Dieu, Dieu même, l'Etre Tout-Puissant, la Sagesse infinie qui, fixant toutes choses dans la vérité, n'exécute rien qui ne soit souverainement parfait. Cela donne sans doute aux paroles de bonté qu'il profère, aux actes de miséricorde qu'il accomplit, un prix inestimable qui les rehausse infiniment ; mais cela achève surtout de captiver nos âmes en nous manifestant les charmes profonds du cœur de notre Christ, de notre Dieu.

Vous connaissez le premier miracle de la vie publique de Jésus ; l'eau changée en vin aux noces de Cana, à la prière de sa mère. Pour nos cœurs humains, quelle révélation inattendue des tendresses et des délicatesses divines ! D'austères ascètes se scandalisent de voir demander ou opérer un miracle pour cacher l'indigence de parents pauvres à un banquet nuptial. Et cependant, c'est ce que la Vierge n'a point hésité à solliciter, c'est ce que le Christ a daigné accomplir. Jésus se laisse toucher par l'embarras où vont publiquement se trouver de pauvres gens ; pour le leur épargner, il opère un grand prodige. Et ce que son cœur nous découvre ici de bonté humaine et d'humble condescendance n'est que la manifestation extérieure d'une bonté plus élevée, la bonté divine, où l'autre a sa source. Car tout ce que fait le Fils, le Père l'accomplit également.

Peu de temps après, dans la synagogue de Nazareth, Jésus emprunte à Isaïe, pour se l'approprier, le programme de son œuvre d'amour : « L'esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a consacré par son onction pour porter la bonne nouvelle aux pauvres ; il m'a envoyé guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles la lumière, rendre libres les opprimés, et publier l'année du salut divin ».

1 Je suis fort dans mes faiblesses...

« Ce que vous venez d'entendre, ajoutait Jésus, commence aujourd'hui même de s'accomplir ».

Et, en effet, le Sauveur se révélait dès lors à tous comme « un Roi plein de douceur et de bonté ». Il me faudrait citer toutes les pages de l'Évangile si je voulais vous montrer combien la misère, la faiblesse, l'infirmité, la souffrance ont le don de le toucher, et d'une façon si irrésistible qu'il ne peut rien leur refuser ; saint Luc relève avec soin qu'il est « ému de compassion » : *Misericordia motus*. Les aveugles, les sourds-muets, les paralytiques, les lépreux se présentent devant lui ; l'Évangile nous dit qu' « il les guérissait tous » : *Sanabat omnes*.

Il les accueille tous aussi avec une mansuétude infatigable ; il se laisse presser, assiéger de toutes parts, sans cesse, même après le coucher du soleil ; si bien qu'un jour il ne put prendre ses repas ; une autre fois, aux bords du lac de Tibériade, il est obligé de monter dans une barque pour se dégager, et ainsi distribuer la parole divine avec plus de liberté ; ailleurs, la foule encombre à ce point la maison où il se trouve que pour faire parvenir jusqu'à lui un paralytique couché sur son grabat, on n'a d'autre ressource que de descendre le malade par une ouverture pratiquée dans le toit.

Les apôtres, eux, étaient souvent impatients ; le divin Maître en prenait occasion pour leur montrer sa douceur. Un jour, ils veulent écarter de lui les enfants qu'on lui présente et qu'ils trouvent importuns : « Laissez ces petits enfants, leur dit Jésus, et ne les empêchez pas de venir à moi ; car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent ». Et il s'arrêtait pour les bénir de la main. — Dans une autre circonstance, les disciples irrités de ce qu'il n'a pas été reçu dans une ville de Samarie, le « pressent de permettre au feu du ciel de descendre sur les habitants afin de les consumer » : *Domine, vis dicimus ut ignis descendat de caelo ?* Et Jésus de les reprendre aussitôt : *Et conversus increpavit illos* : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes ! Le Fils de l'homme est venu non pour perdre des vies d'hommes, mais pour les sauver ».

C'est si vrai qu'il accomplit même des miracles pour ramener les morts à la vie. Voici qu'à Naïm, il rencontre une pauvre veuve en pleurs qui suit la dépouille mortelle de son fils unique. Jésus la voit, il voit ses larmes ; son cœur profondément touché ne peut supporter cette douleur. « O femme, ne pleure pas » ! *Noli flere.* Et aussitôt il commande à la mort de rendre sa proie : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi » ! Le jeune homme se lève, et Jésus le remet à sa mère.

Toutes ces manifestations de la miséricorde et de la bonté de Jésus, qui nous découvrent les sentiments de son cœur d'homme, touchent les fibres les plus profondes de notre être ; elles nous révèlent, sous une forme saisissable, l'amour infini de notre Dieu. Quand nous voyons le Christ pleurer au tombeau de Lazare, et que nous entendons les Juifs, témoins de ce spectacle, se dire : « Voyez donc à quel point il l'aimait », nos cœurs comprennent ce langage silencieux des larmes humaines de Jésus, et nous pénétrons dans le sanctuaire de l'amour éternel qu'elles dévoilent : *Qui videt me, videt et Patrem,* « Celui qui me voit, voit aussi le Père ».

Mais aussi, comme toute cette conduite du Christ condamne nos égoïsmes, nos duretés, nos sécheresses de cœur, nos indifférences, nos impatiences, nos rancunes, nos mouvements de colère et de vengeance, nos ressentiments à l'égard du prochain !... Nous oublions trop souvent la parole du Sauveur : « Toutes les fois que vous vous êtes montrés miséricordieux à l'égard de l'un des plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait ».

O Jésus, qui avez dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur », rendez nos cœurs semblables au vôtre. Qu'à votre exemple, nous soyons miséricordieux, « afin d'obtenir nous-mêmes miséricorde », mais surtout pour devenir, en vous imitant, « semblables à notre Père des cieux ». — *Le Christ dans ses mystères, pp. 229-233.*

Le Christ Jésus est tout ensemble Dieu et Homme, Dieu parfait, homme parfait : c'est le mystère même de l'Incarnation. En sa qualité de « Fils de l'homme », le Christ a un cœur comme le nôtre, un cœur de chair, un cœur qui bat pour nous de l'amour le plus tendre, le plus vrai, le plus noble, le plus fidèle qui soit.

Dans sa lettre aux Éphésiens, saint Paul leur disait qu'il priait Dieu avec instance de leur faire connaître la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur du mystère de Jésus, tant il était ébloui des richesses incommensurables qu'il renfermait. Il aurait pu en dire autant de l'amour du cœur de Jésus pour nous ; il l'a dit d'ailleurs, quand il a proclamé que « cet amour surpassait toute science ».

Et, en effet, nous n'épuiserons jamais les trésors de tendresse, d'amabilité, de bienveillance, de charité dont le cœur de l'Homme-Dieu est l'ardent foyer. Nous n'avons qu'à ouvrir l'Évangile ; nous verrons à chaque page éclater la bonté, la miséricorde, la condescendance de Jésus à l'égard des hommes.

Cet amour du Christ n'est pas une chimère, il est bien réel, car il se fonde sur la réalité de l'incarnation elle-même. La Vierge Marie, saint Jean, Madeleine, Lazare le savent bien. Ce n'était pas seulement un amour de volonté, mais aussi de sentiment. Quand le Christ Jésus disait : « J'ai pitié de la foule », il a senti réellement la compassion remuer les fibres de son cœur d'homme ; quand il voyait Marthe et Madeleine pleurer leur frère, il a pleuré avec elles : larmes bien humaines, jaillissant de l'émotion qui étreignait son cœur.

Le Christ aimait à faire plaisir. Le premier miracle de sa vie publique fut de changer l'eau en vin aux noces de Cana, afin d'éviter la confusion à ses hôtes qui venaient à manquer de vin. Nous l'entendons promettre de « soulager ceux qui sont dans la peine et qui viennent à lui ». Et comme il a rempli sa promesse ! Les Évangélistes relèvent souvent que c'est parce qu'il est « ému de compassion », *misericordia*

motus, qu'il accomplit ses miracles : c'est pour ce motif qu'il guérit le lépreux, qu'il ressuscite le fils de la veuve de Naïm. C'est parce qu'il « a pitié » de la foule qui le suit, trois jours durant sans se lasser, et qui a faim, qu'il multiplie les pains : *Misereor super turbam.* — Un chef de publicains, de cette classe de juifs qui étaient regardés par les pharisiens comme pécheurs, Zachée, désire ardemment voir le Christ. Mais, à cause de sa petite taille, il n'y peut parvenir, car la foule entoure Jésus de toute part ; alors il monte sur un arbre, le long du chemin par où doit passer Jésus ; et Notre-Seigneur prévient le désir de ce publicain. Arrivé près de lui, il lui dit de descendre, car il veut être son hôte à cette heure-là ; Zachée, plein de joie, au comble de ses vœux, le reçoit dans sa maison. — Voyez encore comment, pour ses amis, il met sa puissance au service de son amour. Marthe et Madeleine pleurent devant lui leur frère Lazare déjà enseveli ; il s'émeut ; des larmes, de vraies larmes humaines, mais qui sont des larmes d'un Dieu, coulent de ses yeux : *Lacrymatus est Jesus.* « Où donc l'avez-vous mis ? » demande-t-il aussitôt, car son amour ne peut rester inactif, et il va ressusciter son ami.

Le Christ, dit saint Paul qui affecte d'employer ce terme, est « la bénignité même de Dieu apparue sur la terre », il est un Roi, mais un Roi « plein de douceur », qui ordonne de pardonner, et qui proclame bienheureux ceux qui, à son exemple, sont miséricordieux. Partout, dit saint Pierre, qui avait vécu trois ans avec lui, il a passé en répandant ses bienfaits : *Pertransit beneficiendo.* Comme le bon samaritain dont il a si bien décrit lui-même l'action charitable, le Christ a pris l'humanité dans ses bras, il a pris ses douleurs dans son âme : *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit* : « Vraiment c'était nos faiblesses qu'il portait, et nos douleurs dont il était chargé ». Il vient « détruire le péché », qui est le mal suprême, le seul mal véritable ; il chasse le démon du corps des possédés ; mais il le chasse surtout des âmes, en donnant sa propre vie pour chacun de nous.

Quelle marque d'amour y a-t-il plus grande que celle-là ? Il n'y en a pas : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ». — *Le Christ, Vie de l'âme*, pp. 445-447.

Le Christ Jésus ne change pas. Il était hier, il est aujourd'hui, il demeure dans le ciel le cœur le plus aimant et le plus aimable qui se puisse rencontrer. Saint Paul nous dit en propres termes que nous devons avoir pleine confiance en Jésus parce qu'il est un pontife compatissant qui connaît nos souffrances, nos misères, nos infirmités, ayant lui-même épousé nos faiblesses, — sauf le péché. Sans doute, le Christ Jésus ne peut plus souffrir : *Mors illi ultra non dominabitur* : « la mort n'a plus sur lui d'empire », mais il reste celui qui a été ému de compassion, qui a souffert, qui a racheté les hommes par amour : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi ». — *Le Christ dans ses mystères*, p. 415.

4. — La Passion du Christ, point culminant de son œuvre rédemptrice.

DEPUIS la chute d'Adam, l'homme ne peut retourner à Dieu que par l'expiation. Saint Paul nous dit en parlant du Christ qu'il est un « pontife saint, innocent, pur, séparé des pécheurs » : *Pontifex sanctus, innocens, impollutus et segregatus a peccatoribus*. Notre chef Jésus est saint, infiniment éloigné de tout ce qui est péché ; il est le propre Fils de Dieu, l'objet des infinies complaisances du Père. — Et pourtant, il a dû passer par les souffrances de la croix avant d'entrer dans sa gloire.

Vous connaissez l'épisode d'Emmaüs raconté par saint Luc. Le jour de la Résurrection, deux disciples de Jésus s'en vont vers un bourg proche de Jérusalem. Ils se communiquent leurs déceptions causées par la mort du divin Maître, ruine apparente de toutes leurs espérances au sujet du rétablissement du royaume d'Israël. Or, voici que Jésus, sous une forme étrangère, se joint à eux et leur demande le sujet de leur entretien. Les disciples lui font part de leur tristesse. Alors le Sauveur, qui ne s'est pas encore révélé, leur dit, sur un ton de reproche : « O cœurs insensés et lents à croire, ne fallait-il donc pas que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ? » : *Nonne haec oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam ?*

Pourquoi donc « fallait-il » que le Christ souffrît ? Dieu, s'il l'avait voulu, n'aurait-il pu pardonner universellement les péchés sans demander d'expiation ? Assurément ; sa puissance absolue ne connaît pas de limites ; mais sa justice a exigé l'expiation, et d'abord l'expiation du Christ.

Le Verbe incarné, en prenant la nature humaine, s'est substitué à l'homme pécheur, impuissant à se racheter ; et le Christ est devenu victime pour le péché. C'est là ce que

Notre-Seigneur donnait à entendre à ses disciples, en leur disant que ses souffrances étaient nécessaires. Nécessaires, non seulement dans leur généralité, mais jusque dans leurs moindres détails : car, si un seul soupir du Christ eût suffi, et bien au delà, à racheter le monde, un libre décret de la volonté divine, atteignant toutes les circonstances de la Passion, y avait accumulé, jusqu'à une infinie surabondance, les satisfactions. — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 230-231.

La Passion constitue le « saint des saints » des mystères de Jésus. Elle est le couronnement de sa vie publique, le sommet de sa mission ici-bas, l'œuvre vers laquelle toutes les autres convergent ou à laquelle elles puissent leur valeur.

Chaque année, durant la semaine sainte, l'Église en commémore, en détail, les diverses phases ; chaque jour, au sacrifice de la messe, elle en renouvelle le souvenir et la réalité pour nous en appliquer les fruits.

La Passion marque le point culminant de l'œuvre que Jésus vient réaliser ici-bas ; pour lui, c'est l'heure où il consomme le sacrifice qui doit donner une gloire infinie à son Père, racheter l'humanité, et rouvrir aux hommes les sources de la vie éternelle. Aussi Notre-Seigneur qui s'est livré tout entier au bon plaisir de son Père, depuis le premier moment de son Incarnation, désire-t-il ardemment voir arriver ce qu'il appelle « son » heure, l'heure par excellence. *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur !* « Je dois être baptisé d'un baptême — le baptême de sang, — et quelle angoisse me presse jusqu'à ce qu'il soit accompli » ! Il tarde à Jésus de voir sonner l'heure où il pourra se plonger par amour dans la souffrance et subir la mort pour nous donner la vie.

Certes, il ne veut pas la devancer, cette heure ; Jésus est pleinement soumis à la volonté de son Père. Saint Jean note plus d'une fois que les Juifs ont tâché de surprendre le Christ et de le faire mourir ; toujours Notre-Seigneur s'est échappé, même par miracle, « parce que son heure n'était pas venue » : *Nondum venerat hora ejus.*

Mais quand elle sonne, le Christ se livre avec la plus grande ardeur, bien qu'il connaisse d'avance toutes les souffrances qui doivent atteindre son corps et son âme : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum antequam patiar* : « J'ai désiré d'un vif désir de manger *cette* Pâque avec vous, avant de souffrir ma passion ». Elle est enfin venue, l'heure attendue depuis si longtemps.

Contemplons Jésus à cette heure. Ce mystère de la Passion est ineffable, et tout y est grand, jusqu'aux moindres détails, comme d'ailleurs toutes choses dans la vie de l'Homme-Dieu. Ici surtout nous sommes aux portes d'un sanctuaire où nous ne pouvons entrer qu'avec une foi vive et une profonde révérence. — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 297, 277-278.

La Passion de Jésus est son œuvre par excellence ; presque tous les détails en ont été prédis ; il n'y a pas de mystère de Jésus dont les circonstances aient été annoncées avec tant de soin par le psalmiste et les prophètes. Et quand on lit, dans l'Évangile, le récit de la passion, on est frappé de l'attention qu'apporte le Christ Jésus à « réaliser » ce qui a été annoncé de lui. S'il permet la présence du traître à la cène, c'est « pour que soit vérifiée la parole de l'Écriture » ; il dit lui-même aux Juifs qui sont venus le saisir qu'il se livre à eux « afin que l'Écriture soit accomplie » : *Ut adimpleantur Scripturae*. Sur la croix, « tout allait être consommé », dit saint Jean, lorsque le Sauveur se souvint que le psalmiste avait prédit de lui : « Dans ma soif, ils m'abreuveront de vinaigre ». Alors, pour que cette prophétie — toute de détail, — s'accomplît encore, Jésus s'écria : « J'ai soif ». *Postea, sciens Jesus quia omnia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio.* Rien, en ceci, n'est petit ni négligeable, parce que tous ces détails marquent les gestes d'un Homme-Dieu. — *Ibid* , pp. 298-299.

5. — « Afin que le monde sache que j'aime mon Père... »

Le premier acte de la sainte âme de Jésus dans l'Incarnation fut de s'élancer à travers l'intervalle infini qui sépare le créé du divin. Reposant dans le sein du Père, elle contemple face à face ses adorables perfections. Nous ne devons pas nous imaginer que cette contemplation n'ait été, si je puis m'exprimer ainsi, que speculative. Loin de là. Comme Verbe, le Christ aime son Père d'un amour infini, tout en acte, et qui dépasse toute compréhension.

L'humanité de Jésus est entraînée dans ce courant impétueux de l'amour incrémenté, et le cœur du Christ brûle de l'amour le plus parfait qui puisse jamais exister.

La sainte humanité de Jésus vit tellement pour la gloire du Verbe à qui elle est unie qu'elle se livre à lui dans une dépendance absolue, mais pleine d'amour, jusqu'à la mort. Car, par elle surtout, le Verbe possède ce qui ne se trouve ni ne peut se rencontrer dans son opulence divine : de quoi souffrir, expier et mourir pour les hommes. Elle a pu dire au Verbe dès le premier instant de son union avec lui : « Vous m'êtes un époux de sang » : *Sponsus sanguinum tu mihi es*. Livrée à lui, pour exécuter, avec lui et en lui, toute la volonté du Père, elle n'a cessé durant toute son existence ici-bas de tendre vers ce « baptême de sang » qui devait consommer la fécondité merveilleuse et désormais inépuisable de cette inexprimable union.

Membre de la race humaine par son incarnation, le Christ tombait d'ailleurs sous le précepte du plus grand des commandements : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes énergies ». Jésus a accompli parfaitement ce commandement. Dès son entrée en ce monde, il s'est livré par amour :

Ecce venio... Deus meus, volui et legem tuam in medio cordis mei : « J'ai placé, ô Père, votre loi, votre volonté, dans mon cœur ». Toute son existence se résumera dans l'amour du Père.

Mais quelle forme prendra cet amour ? La forme de l'obéissance : *Ut faciam Deus voluntatem tuam*. Et pourquoi cela ? Parce que rien ne traduit mieux l'amour filial que la soumission absolue. Le Christ Jésus a manifesté cet amour parfait et cette pleine obéissance depuis l'instant de l'Incarnation « jusqu'à celui de la mort sur la croix » : *Usque ad mortem*.

Non seulement, il n'a jamais hésité un instant à obéir, mais l'amour l'entraîne, malgré la répulsion sensible qu'il en éprouve, vers la consommation de son obéissance : « Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et quelle n'est pas l'angoisse que je ressens jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » C'est « d'un désir intense qu'il a souhaité manger la Pâque avec ses disciples », cette Pâque qui doit inaugurer la Passion. — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 371-372 ; *Sponsa verbi*, pp. 17-18.

Les douleurs et les ignominies de la Passion, la mort même ne diminuent pas cet élan du cœur de Jésus vers la gloire de son Père ; au contraire. C'est parce qu'il recherche en toutes choses la volonté du Père, « exprimée par les Écritures », qu'il se livre, par amour, au supplice de la croix : *Ut impleantur Scripturae*. Les eaux d'un grand fleuve ne courent pas vers l'océan avec plus de majestueuse impétuosité que l'âme de Jésus ne tendait intérieurement vers l'abîme de souffrances où devait le plonger la Passion. « J'agis de la sorte, dit-il, afin que s'accomplisse le précepte que mon Père m'a donné » : *Et sicut mandatum dedit mihi Pater sic facio*. — *Le Christ, idéal du moine*, p. 21.

Son obéissance pleine d'amour éclate particulièrement dans ses souffrances. Voyez-le durant son agonie. Trois

heures durant, l'ennui, la tristesse, la crainte, les angoisses fondent sur son âme comme un torrent, et l'envahissent au point que le sang s'échappe de ses veines sacrées. Quel abîme de douleurs dans cette agonie ! Et que dit Jésus à son Père ? « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ». Est-ce que le Christ n'acceptait donc plus la volonté de son Père ? Oh ! certainement. Mais cette prière est le cri de la sensibilité de la pauvre nature humaine broyée par le dégoût et la souffrance : à ce moment, il est surtout *Vir sciens infirmatatem* : « un homme que touche la douleur ». Notre-Seigneur sent le poids effroyable de l'agonie peser sur ses épaules ; il veut que nous le sachions, et voilà pourquoi il a fait cette prière.

Mais écoutez ce qu'il ajoute aussitôt : « Néanmoins, ô Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne ». C'est ici le triomphe de l'amour. Parce qu'il aime son Père, il met la volonté de son Père au-dessus de tout, et il accepte de tout souffrir. Remarquez que le Père aurait pu, s'il l'avait voulu dans ses desseins éternels, atténuer les souffrances de Notre-Seigneur, changer les circonstances de sa mort ; il ne l'a pas voulu. Dans sa justice, il a exigé que pour sauver le monde, le Christ se livrât à toutes les douleurs. Cette volonté a-t-elle diminué l'amour de Jésus ? Certainement non ; il ne dit pas : « Mon Père aurait pu arranger les choses autrement » ; non, il accepte pleinement tout ce que veut son Père : *Non mea voluntas, sed tua fiat* : « Que votre volonté se fasse, et non la mienne ».

Il ira désormais jusqu'au bout du sacrifice. Quelques instants après son agonie, au moment de son arrestation, quand saint Pierre veut le défendre et frappe de son épée un de ceux qui venaient pour saisir son Maître, que lui dit aussitôt le Sauveur ? « Remets l'épée dans le fourreau ; ne boirai-je donc pas le calice que mon Père m'a donné » ? *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum ?*

Bientôt, on l'arrête comme un malfaiteur ; il pourrait se délivrer de ses ennemis, car voici que, d'une simple parole, il les jette par terre ; il pourrait, s'il le voulait, « prier son

Père de lui envoyer des légions d'anges », mais il tient à ce que la volonté de son Père, manifestée par les Écritures, s'accomplisse à la lettre : *Sed ut adimpleantur Scripturae*, et c'est pourquoi il se livre à ses plus mortels ennemis. Il obéit à Pilate, parce que, tout païen qu'il est, le gouverneur « représente l'autorité d'en haut » ; il obéit à ses bourreaux ; au moment d'expirer, pour accomplir une prophétie, il s'écrie qu'il a soif : *Postea, sciens Jesus quia omnia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio.* Il ne meurt que lorsqu'il a « tout consommé » par une parfaite obéissance : *Dixit : Consummatum est, et inclinato capite, tradidit spiritum.* Le *Consummatum est* est l'expression la plus vraie et la plus adéquate de toute sa vie d'obéissance ; elle fait écho à l'*Ecce venio* de l'instant de l'Incarnation. Ces deux paroles sont des cris d'obéissance ; et toute l'existence terrestre du Christ Jésus tourne autour de l'axe reposant sur ces deux pôles. — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 279-280 ; *Le Christ, idéal du moine*, p. 339.

Toutes les actions de Jésus sont l'objet des complaisances de son Père. Le Père contemple son Fils avec amour non seulement au Thabor, quand le Christ est dans tout l'éclat de sa gloire ; mais aussi quand Pilate le montre à la foule, couronné d'épines, et devenu le rebut de l'humanité ; le Père enveloppe son Fils de regards d'infînie complaisance aussi bien dans les ignominies de la passion que dans les splendeurs de la transfiguration : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui* : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ». Et quelle en est la raison ?

Que Jésus, durant sa passion, honore et glorifie son Père dans une mesure infinie, non seulement parce qu'il est le Fils de Dieu, mais encore parce qu'il s'abandonne à tout ce que la justice et l'amour de son Père réclament de lui. S'il a pu dire, au cours de sa vie publique, qu' « il accomplissait tout ce qui était agréable à son Père » : *Quae placita sunt ei facio semper*, cela est particulièrement vrai de ces heures

où, pour reconnaître les droits de la majesté divine outragée par le péché, et sauver le monde, il s'est livré à la mort, et à la mort de la croix : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem*, « Afin que le monde sache que j'aime mon Père ». — « Le Père l'aime d'un amour sans limite parce qu'il donne sa vie pour ses brebis et que par ses souffrances, ses satisfactions, il mérite pour nous toutes les grâces qui nous rendent l'amitié de son Père » : *PROPTEREA me diligit Pater, QUIL ego pono animam meam.* — *Le Christ dans ses mystères*, p. 299.

Pourquoi manquerions-nous de confiance quand le Christ, Fils du Père, solidaire de nos fautes, devenu propitiation pour nos iniquités, a tout expié et tout soldé ? Pourquoi ne nous approcherions-nous pas de ce Pontife qui, semblable à nous en toutes choses, excepté le péché, a voulu éprouver toutes nos infirmités, boire au calice de toutes nos souffrances, pour trouver, dans l'expérience de la douleur, le pouvoir de compatir plus profondément à nos misères ? — *Le Christ, idéal du moine*, p. 35.

6. — « Il m'a aimé et s'est livré pour moi. »

L'AMOUR de son Père a été le mobile profond de tous les actes de la vie du Verbe incarné. Au moment d'achever son œuvre, le Christ déclare à ses apôtres que « c'est par amour pour son Père qu'il va se livrer » : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem.* Dans cette prière admirable qu'il adresse alors à son Père, Jésus dit qu'il a accompli sa mission, qui était de le glorifier sur la terre : *Ego te clarificavi super terram ; opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam :* « Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire ». A chaque instant de sa vie, en effet, il a pu dire en toute vérité qu'il n'a recherché que le bon plaisir de son Père : *Quae placita sunt ei facio semper :* « Je fais toujours ce qui lui plaît ».

Mais l'amour du Père n'est pas le seul amour qui fasse battre le cœur du Christ, il nous aime aussi, et d'une manière infinie.

C'est que, en nous aimant, Jésus aime son Père, il nous voit, il nous trouve en son Père : *Ego pro eis rogo... quia tui sunt* ; ce sont là ses propres paroles : « Je prie pour eux parce qu'ils sont vôtres ». Oui, le Christ nous aime, parce que nous sommes les enfants de son Père, parce que nous lui appartenons.

Il nous aime d'un amour ineffable, qui dépasse tout ce que nous pouvons soupçonner. — C'est véritablement pour nous qu'il est descendu du ciel, pour nous racheter, pour nous sauver de la mort : *Propter nos et propter nostram salutem* ; c'est pour nous donner la vie : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* : « Je suis venu afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance ». Pour lui-même, il n'avait pas besoin de satisfaire et de mériter, car il est

le propre Fils de Dieu, égal à son Père, à la droite de qui il est assis au plus haut des cieux ; mais c'est pour nous qu'il a tout supporté. S'il s'est incarné, s'il est né à Bethléem, s'il a vécu dans l'obscurité d'une vie de travail, s'il a prêché et fait des miracles, s'il est mort, s'il est ressuscité, s'il est monté aux cieux, s'il a envoyé l'Esprit-Saint, s'il demeure dans l'Eucharistie, c'est pour nous, par amour pour nous. « Le Christ, dit saint Paul, a aimé l'Église, c'est-à-dire le Royaume qui doit être formé par les élus, et il s'est livré pour elle, afin de la purifier, de la sanctifier, de faire d'elle une conquête immaculée ». — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 11-12 ; *Le Christ, vie de l'âme*, p. 48.

A la dernière cène, quand va sonner l'heure d'achever son oblation, que dit-il à ses apôtres réunis autour de lui ? « Il n'est pas d'amour plus grand que celui de donner sa vie pour ses amis », *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis*. Et cet amour qui surpasse tout amour, Jésus va nous le montrer, car, dit saint Paul, « c'est pour nous tous qu'il s'est livré ». Il est mort pour nous, « alors que nous étions ses ennemis ». Quelle marque plus grande d'amour pouvait-il nous donner ? Aucune.

Cet amour humain de Jésus, cet amour créé, où puisait-il sa source ? d'où dérivait-il ? De l'amour incrément et divin, de l'amour du Verbe éternel auquel la nature humaine est indissolublement unie. Dans le Christ, bien qu'il y ait deux natures parfaites et distinctes, gardant leurs énergies spécifiques et leurs opérations propres, il n'y a qu'une Personne divine. L'amour créé de Jésus n'est qu'une révélation de son amour incrément. Tout ce que l'amour créé accomplit, ce n'est qu'en union avec l'amour incrément et à cause de lui : le cœur du Christ allait puiser sa bonté humaine dans l'océan divin.

Sur le Calvaire, nous voyons mourir un homme comme nous, qui a été en proie à l'angoisse, qui a souffert, qui a été broyé sous les tourments, plus qu'aucun homme ne le

sera jamais : nous comprenons l'amour que cet homme nous montre. Mais cet amour qui, par ses excès, dépasse notre science, est l'expression concrète et tangible de l'amour divin. Le cœur de Jésus percé sur la croix nous révèle l'amour humain du Christ ; mais derrière le voile de l'humanité de Jésus se montre l'ineffable et incompréhensible amour du Verbe. — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 281, 415-416.

Toutes les grâces qui ornent et font épanouir une âme, ont leur source inépuisable au Calvaire : c'est du cœur et des plaies de Jésus que le fleuve de vie a jailli.

Oh ! Pouvons-nous contempler l'œuvre magnifique de notre puissant Pontife sans que de continues actions de grâces fassent tressaillir nos âmes ? *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* : « Il m'a aimé, dit saint Paul, et il s'est livré lui-même pour moi ». L'Apôtre ne dit pas, quoique ce soit la vérité même : *dilexit nos* : « il nous a aimés », mais : « il m'a aimé », c'est-à-dire que son amour a été tout distributif, tout approprié à chacun de nous. La vie, les humiliations, les souffrances, la Passion de Jésus, c'est moi que tout cela concerne. — Et jusqu'où a-t-il aimé ? Jusqu'à la dernière extrémité de l'amour : *in finem dilexit*.

O Pontife plein de douceur, qui, par votre sang, m'avez rouvert les portes du Saint des Saints, qui intercédez sans cesse pour moi, à vous toute louange et toute gloire, à jamais ! — *Le Christ, idéal du moine*, p. 37.

7. — « Il s'est livré parce que lui-même l'a voulu ».

Ce qui achève de donner aux satisfactions et aux mérites du Christ toute beauté et toute plénitude, c'est qu'il a accepté ses souffrances volontairement et par amour. La liberté est un élément essentiel du mérite : car l'acte n'est digne de louange que si celui qui l'accomplit est responsable : *Ubi non est libertas, nec meritum*, dit saint Bernard.



Cette liberté enveloppe toute la mission rédemptrice de Jésus. Homme-Dieu, le Christ a accepté souverainement de souffrir dans sa chair passible, susceptible de douleur. — Lorsque, à son entrée en ce monde, il a dit à son Père : « Me voici », *Ecce venio, ut faciam voluntatem tuam* : « Je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté », il prévoyait toutes les humiliations, toutes les douleurs de sa passion et de sa mort, et, librement, du fond du cœur, par amour pour son Père et pour nous, il a tout accepté : *Volui*, « Oui, je veux », *Et legem tuam in medio cordis mei* : « Et votre loi est au fond de mon cœur ».

Cette volonté, le Christ la garde intacte durant toute sa vie. — L'heure de son sacrifice lui est toujours présente ; il l'attend avec impatience ; il l'appelle « son heure », comme s'il n'y avait que celle-là qui comptât pour lui dans son existence. Il annonce sa mort à ses disciples, il leur en trace par avance les détails en termes si clairs qu'ils ne s'y trompent pas. Aussi quand saint Pierre, tout ému à la pensée de voir mourir son maître, veut s'opposer à la réalisation de ces souffrances, Jésus le repousse : « Tu n'as pas le sens des choses de Dieu ». Mais lui, il connaît son Père ; par amour pour son Père et par charité pour nous, il tend à sa passion de toute l'ardeur de sa sainte âme, mais aussi avec une souveraine liberté, pleinement maîtresse d'elle-même. Si cette

volonté d'amour est si vive qu'elle est en lui comme une fournaise : « Je brûle d'être plongé dans un baptême » de sang, — cependant personne n'aura le pouvoir de lui enlever la vie ; c'est spontanément qu'il la quittera. Voyez comment il fait éclater la vérité de ces paroles. Un jour, les habitants de Nazareth veulent le précipiter du haut d'un rocher : Jésus s'efface d'au milieu d'eux, avec une admirable tranquillité ; une autre fois, à Jérusalem, les Juifs veulent le lapider, parce qu'il affirme sa divinité ; il se cache et sort du temple : son heure n'est pas encore venue.

Mais, quand elle est arrivée, il se livre. — Voyez-le au jardin des oliviers, la veille de sa mort ; les troupes armées s'avancent vers lui pour le prendre et le faire condamner. « Qui cherchez-vous » ? leur demande-t-il. A leur réponse : « Jésus de Nazareth », il leur dit simplement : « C'est moi ». Ce seul mot tombé de ses lèvres suffit pour jeter ses ennemis à la renverse. Il eût pu les tenir à terre ; il eût pu, comme il le disait lui-même, « demander à son Père d'envoyer des légions d'anges pour le délivrer ». Il rappelle, précisément à ce moment, que chaque jour on l'a vu dans le temple, et qu'on n'a pu mettre la main sur sa personne ; l'heure n'était pas venue ; c'est pourquoi il ne leur donnait pas licence de se saisir de lui ; à présent, l'heure a sonné où il doit, pour le salut du monde, se livrer à ses bourreaux qui n'agissent que comme instruments de la puissance des enfers : *Haec est hora vestra et potestas tenebrarum* : « Voici votre heure et la puissance des ténèbres ». La soldatesque le mène de tribunal en tribunal, il se laisse faire ; cependant, devant le Sanhédrin, tribunal suprême des Juifs, il proclame ses droits de Fils de Dieu, puis il s'abandonne à la fureur de ses ennemis. Voyez-le devant Pilate ; il reconnaît que « le pouvoir qu'a le gouverneur romain de le condamner à mort ne vient que de son Père » : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper*. S'il voulait, il se délivrerait de ses mains, mais parce que c'est la volonté de

son Père, il s'abandonne à un juge inique : *Tradebat judicanti se injuste.*

C'est vraiment parce qu'il l'a voulu qu'il s'est livré à la mort : *Oblatus est quia ipse voluit.* Dans cette tradition volontaire, pleine d'amour, de tout lui-même, sur la croix ; par cette mort de l'Homme-Dieu ; par cette immolation d'une victime sans tache, qui s'offre par amour et avec une liberté souveraine, — une satisfaction infinie est donnée pour nous à la justice divine, un mérite inépuisable est acquis pour nous par le Christ, tandis que la vie éternelle est rendue à l'humanité. *Et consummatus, factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis aeternae* : « Parce qu'il a consommé l'œuvre de sa médiation, le Christ est devenu pour tous ceux qui le suivent *la cause méritoire du salut éternel* ». Aussi saint Paul avait-il le droit de dire : « En vertu de cette volonté, nous sommes sanctifiés par l'oblation que Jésus-Christ a faite, une fois pour toutes, de son corps » : *In qua voluntate sanctificati sumus per oblationem corporis Jesu Christi semel.*

Car « c'est pour nous tous, pour chacun de nous, que Notre-Seigneur est mort » : *Pro omnibus mortuus est Christus.* — « Le Christ est devenu propitiation non seulement pour nos péchés, mais pour les péchés du monde entier » : *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris ; non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi*, en sorte qu'il est « l'unique médiateur placé entre les hommes et Dieu ». *Unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.* — *Le Christ, vie de l'âme, pp. 66-68.*

Cette liberté souveraine avec laquelle le Christ Jésus s'est offert rehausse infiniment son amour : *Oblatus est quia ipse voluit.*

Ces deux mots nous disent combien spontanément Jésus a accepté sa passion. N'avait-il pas dit un jour, en parlant du bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis : « Mon Père m'aime parce que je donne ma vie, pour la reprendre le jour de ma résurrection. Personne ne me la ravit de force, mais

je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et le pouvoir de la ressaisir ».

Cette liberté avec laquelle Jésus donne sa vie est entière. Et c'est là une des plus admirables perfections de son sacrifice, un des aspects qui touchent le plus profondément notre cœur humain. « Dieu a aimé le monde à ce point qu'il lui a donné son Fils unique » ; le Christ a aimé à ce point ses frères qu'il s'est spontanément livré tout lui-même pour les sauver. — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 281-282.

8. — Plénitude du sacrifice du Christ.

CONTEMPLONS avec foi les douleurs que le Verbe incarné a endurées quand l'heure est venue pour lui d'expier le péché : nous pouvons à peine soupçonner à quels abîmes de souffrances et d'abaissements le péché l'a fait descendre.

Le Christ Jésus est le propre Fils unique de Dieu ; il est l'objet des complaisances de son Père ; toute l'œuvre de son Père est de le glorifier : *Clarificavi et iterum clarificabo* : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore », car il est plein de grâce, la grâce surabonde en lui ; c'est un pontife innocent ; s'il est semblable à nous, il ne connaît pourtant ni péché ni imperfection : « Qui, disait-il aux Juifs, me convaincra de péché » ? « Le prince du monde, c'est-à-dire Satan, n'a rien en moi qui lui appartienne ». C'est si vrai, que c'est inutilement que ses plus acharnés ennemis, les pharisiens, ont fouillé sa vie, examiné sa doctrine, épié, comme la haine sait le faire, tous ses actes et toutes ses paroles : ils n'ont pas trouvé de motif pour le condamner ; pour inventer un prétexte, il a fallu recourir à de faux témoins. Jésus est la pureté même, le « reflet des perfections infinies de son Père, la splendeur tout éclatante de sa gloire ».

Et voici comment le Père a traité ce Fils quand le moment est venu pour Jésus de solder à notre place la dette due à la justice pour les péchés ; voici comment a été frappé cet « Agneau de Dieu » qui s'est substitué aux pécheurs. — Le Père céleste a voulu, de cette volonté à laquelle rien ne résiste, « le briser dans la souffrance » : *Voluit conterere eum in infirmitate*. Dans l'âme sainte de Jésus, s'amoncellent des flots de tristesse, d'ennui, de crainte et de langueur, au point que son corps immaculé est baigné d'une sueur de sang ; il est tellement « troublé et accablé par le torrent de

nos iniquités », que, dans la répulsion qu'éprouve sa nature sensible, il demande à son Père de ne pas boire le calice d'amertume qui lui est présenté : *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste* : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ». La veille, à la dernière cène, il ne parlait pas ainsi : *Volo, Pater*, « Je veux », disait-il alors à son Père, car il est son égal ; mais maintenant, la honte dont le couvrent les péchés des hommes qu'il a pris sur lui envahit toute son âme, et c'est comme un criminel qu'il fait sa prière : *Pater, si possibile est*, « Père, si c'est possible... » Mais le Père ne veut pas ; c'est l'heure de la justice, c'est l'heure où il veut livrer son Fils, son propre Fils, comme un jouet, à la puissance des ténèbres : *Haec est hora vestra et potestas tenebrarum*.

Trahi par un de ses apôtres, abandonné par les autres, renié par leur chef, le Christ Jésus devient, aux mains d'une valetaille, un objet de moqueries et d'outrages ; voyez-le, lui, le Dieu tout-puissant, souffleté ; sa face adorable, qui fait la joie des saints, couverte de crachats ; on le flagelle, on enfonce une couronne d'épines sur sa tête ; on jette par dérision un manteau de pourpre sur ses épaules ; on lui met un roseau à la main ; puis ces valets flétrissent le genou devant lui avec des moqueries insolentes : quel abîme d'ignominies pour Celui devant qui tremblent les anges ! Contemplez-le, lui, le maître de l'univers, traité de malfaiteur, d'imposteur, mis en parallèle avec un insigne voleur que la foule lui préfère ; voyez-le jeté hors la loi, condamné, attaché à la croix entre deux larrons ; endurant les douleurs des clous enfoncés dans ses membres, la soif qui le torture. Il voit le peuple qu'il a comblé de bienfaits hocher la tête en signe de mépris ; il entend les haineux sarcasmes de ses ennemis : « Quoi ! il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même ; qu'il descende donc de la croix, et alors, mais alors seulement, nous croirons en lui ». Quelle humiliation et quels opprobes !

Contemplons ce tableau saisissant, tracé bien longtemps à l'avance par le prophète Isaïe, des souffrances du Christ : on n'en peut retrancher un seul trait ; il faut tout lire, car

tous les traits portent. « Beaucoup ont été dans la stupeur en le voyant, tant il était défiguré. Son aspect n'était plus celui d'un homme, ni son visage celui des enfants des hommes; il n'avait plus ni forme ni beauté pour attirer nos regards, ni apparence pour exciter notre amour ; il était méprisé et abandonné des hommes ; homme de douleur, que la souffrance a touché, objet devant lequel on se couvre le visage ; il était en butte au mépris, et nous n'avons fait de lui aucun cas. Véritablement, c'était de nos douleurs qu'il était chargé ; et nous, nous le regardions comme un homme puni, frappé de Dieu et soumis à l'humiliation. Il a été transpercé à cause de nos péchés et brisé à cause de nos iniquités. Le Seigneur a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous ; on le maltraite ; lui, il se soumet à la souffrance, et il n'ouvre pas la bouche, semblable à l'agneau qu'on mène à la boucherie, à la brebis muette devant ceux qui la tondent ; il a été mis à mort par une injuste condamnation et, parmi ses contemporains, qui a pensé qu'il était retranché de la terre des vivants, que la douleur le frappait à cause des péchés de son peuple ? Car il a plu au Seigneur de le briser par la souffrance »...

Cela suffit-il ? Non, pas encore ; notre divin Sauveur n'a pas encore touché le fond de la douleur. — Regarde-le, ô mon âme, regarde ton Dieu suspendu à la croix ; il n'a même plus rien d'humain, il est devenu « le rebut méprisé d'une populace » en furie : *Ego sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis* : « Et moi, je suis un ver, et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple ». Son corps n'est qu'une plaie ; son âme s'est comme fondue sous la souffrance et les dérisions. Et, à cet instant, nous dit l'Évangile, Jésus poussa un grand cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé » ? Jésus est abandonné par son Père. Nous ne saurons jamais quel abîme de souffrance représente cet abandon du Christ par son Père ; il y a là un mystère dont nulle âme ne sondera la profondeur. Jésus abandonné de son Père ! Pourtant, toute sa vie, n'a-t-il pas fait la volonté de son Père ? N'a-t-il « pas

accompli la mission qu'il en a reçue de manifester son nom au monde» : *Manifestavi nomen tuum hominibus?* N'est-ce pas «par amour», *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem*, qu'il se livre? Oh! bien certainement. — Pourquoi donc, ô Père céleste, frappez-vous ainsi votre Fils bien-aimé? — «A cause du péché de mon peuple» : *Propter scelus populi mei percussi eum.* Parce que, à ce moment, le Christ s'est livré pour nous, afin de donner une satisfaction pleine et entière pour le péché, le Père n'a plus vu dans son Fils que le péché dont il était revêtu au point que «le péché semblait être en lui-même» : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit*; il est alors «devenu le maudit» : *Factus pro nobis maledictum*; son Père l'abandonne; et bien que, par la cime de son être, le Christ garde la joie ineffable de la vision béatifique, cet abandon plonge l'âme de Jésus dans une douleur si profonde qu'elle lui arrache ce cri d'angoisse infinie: «Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné»? La justice divine, se donnant libre cours pour punir le péché des hommes, «s'est abattue comme un torrent impétueux sur le propre Fils de Dieu» : *Proprio Filio suo non pepercit Deus, sed pro nobis omnibus tradidit illum*: «Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré à la mort pour nous tous».

Si nous voulons savoir ce que Dieu pense du péché, regardons Jésus dans sa passion. — Quand nous voyons Dieu frapper son Fils, qu'il aime infiniment, de la mort de la croix, nous comprenons un peu ce qu'est le péché aux yeux de Dieu. Oh! Si nous pouvions comprendre, dans l'oraison, que pendant trois heures, Jésus a crié à son Père: «S'il est possible, Père, que ce calice s'éloigne de moi», *Si possibile est, transeat a me calix iste*, et que la réponse du Père a été: «Non»! que Jésus a dû payer notre dette jusqu'à la dernière goutte de son sang, que «malgré ses cris d'angoisse et ses larmes», *Cum clamore valido et lacrymis*, Dieu «ne l'a pas épargné», si nous pouvions comprendre cela, nous aurions une sainte horreur du péché. Quelle révélation du péché que

cet amas d'opprobres, d'outrages et d'humiliations, sous lequel le Christ Jésus a été accablé ! Qu'il a fallu que la haine de Dieu contre le péché fût donc puissante pour frapper ainsi Jésus sans mesure, pour le broyer sous la souffrance et l'ignominie !

L'âme qui, délibérément, commet le péché apporte sa part aux douleurs et aux outrages qui fondent sur le Christ. Elle a versé son amertume dans le calice présenté à Jésus pendant l'agonie ; elle était avec Judas, pour le trahir ; avec la soldatesque, pour couvrir sa face divine de crachats, pour lui bander les yeux et le souffleter ; avec Pierre, pour le renier ; avec Hérode, pour le tourner en dérision ; avec la foule, pour réclamer furieusement sa mort ; avec Pilate, pour le condamner lâchement par un jugement inique ; elle était avec les pharisiens, qui couvraient le Christ expirant du venin de leur haine inassouvie ; avec les juifs, pour se moquer de lui et l'accabler de sarcasmes ; et elle a offert à Jésus, à l'instant suprême, pour étancher sa soif, du fiel et du vinaigre... C'est là l'œuvre de l'âme qui refuse de se soumettre à la loi divine ; elle cause la mort du Fils unique de Dieu, du Christ Jésus. Si, un jour, nous avons eu le malheur de commettre volontairement une seule faute mortelle, nous avons été cette âme... Nous pouvons dire : « La passion de Jésus est mon œuvre. O Jésus, cloué à la croix, vous êtes le pontife saint, immaculé, la victime innocente et sans tache, — et moi, je suis pécheur » !... — *Le Christ, vie de l'âme, pp. 207-212.*

Tout est parfait dans le sacrifice de Jésus : et l'amour qui l'inspire, et la liberté avec laquelle il l'accomplit. Parfait aussi dans le don offert : le Christ s'offre lui-même : *Semel tipsum tradidit.*

Le Christ s'offre tout lui-même ; son âme et son corps sont brisés, broyés par les douleurs : il n'en est pas que Jésus n'ait connues. Si vous lisez attentivement l'Évangile, vous verrez que les souffrances de Jésus ont été disposées de telle sorte que tous les membres de son corps sacré fussent

atteints, que toutes les fibres de son cœur fussent déchirées par l'ingratitude de la foule, l'abandon des siens, les douleurs de sa mère ; que sa sainte âme dût subir toutes les avanies et toutes les humiliations dont un homme puisse être accablé. Il a réalisé à la lettre la prophétie d'Isaïe : « Beaucoup ont été dans la stupeur en le voyant, tant il était défiguré... il n'a plus ni forme ni beauté pour attirer nos regards... il nous est apparu comme un lépreux entièrement méconnaissable »...

Lors de son agonie au jardin des oliviers, le Christ, qui n'exagère rien, découvre à ses apôtres que « son âme innocente est oppressée alors d'une tristesse si poignante et si amère qu'elle est capable de le faire mourir » : *Tristis est anima mea usque ad mortem*. Quel abîme ! Un Dieu, la Puissance et la Béatitude infinies, « se trouve accablé par la tristesse, la peur et l'ennui » : *Coepit pavere, et taedere et maestus esse !* Le Verbe incarné connaissait toutes les souffrances qui allaient fondre sur lui pendant les longues heures de sa passion ; cette vision soulevait en sa nature sensible toute la répulsion qu'une simple créature en aurait éprouvée ; dans la divinité à laquelle elle était unie, son âme voyait clairement tous les péchés des hommes, tous les outrages faits à la sainteté et à l'amour infinis de Dieu.

Il avait pris sur lui toutes ces iniquités, il s'en était comme revêtu, il sentait peser sur lui toute la colère de la justice divine : *Ego sum vermis, et non homo : opprobrium hominum, et abjectio plebis* : « Et moi je suis un ver, et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple ». Il prévoyait que pour beaucoup d'hommes son sang serait inutilement versé, et cette vue portait à son comble l'amertume de sa sainte âme. Mais, nous l'avons vu, le Christ a tout accepté.

Il a bu vraiment le calice jusqu'à la lie, il a réalisé jusqu'au dernier iota, c'est-à-dire jusqu'au moindre détail tout ce qui était prédit de lui. Aussi, quand tout est accompli, qu'il a épuisé le fond de toutes les douleurs et de toutes les humiliations, peut-il proférer son *Consummatum est*. Oui, « tout est consommé » ; il n'a plus qu'à remettre son

âme à son Père : *Et inclinato capite, tradidit spiritum* : « Baisant la tête, il rendit l'esprit ».

Lorsque l'Église, durant la semaine sainte, nous lit le récit de la passion, elle l'interrompt en cet endroit pour adorer en silence.

Comme elle, prosternons-nous ; adorons ce crucifié qui vient de rendre le dernier soupir ; il est vraiment le Fils de Dieu : *Deus verus de Deo vero*. — Prenons part, surtout le vendredi-saint, à l'adoration solennelle de la croix qui doit, dans l'esprit de l'Église, réparer les outrages sans nombre dont la divine victime fut accablée par ses ennemis au Golgotha. Durant cette touchante cérémonie, l'Église met sur les lèvres du Sauveur innocent d'émouvantes apostrophes ; elles s'appliquent en toute lettre au peuple déicide ; nous pouvons les écouter dans un sens tout spirituel : elles feront naître dans nos âmes de vifs sentiments de componction : « O mon peuple, que t'ai-je fait et en quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi. Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie point fait ? Je t'ai planté comme la plus belle de mes vignes, et tu n'as pour moi qu'excessive amertume ; car, dans ma soif, tu m'as donné du vinaigre à boire, et tu as percé de la lance le côté de ton Sauveur... J'ai frappé, à cause de toi, l'Égypte avec ses premiers-nés, et tu m'as flagellé... Pour te tirer de l'Égypte, j'ai submergé Pharaon dans la mer Rouge, et toi, tu m'as livré aux princes des prêtres... Je t'ai ouvert un passage au milieu des flots, et toi, tu m'as ouvert le côté avec la lance... J'ai marché devant toi comme une colonne lumineuse, et toi, tu m'as conduit au prétoire de Pilate... Je t'ai nourri de la manne au désert, et toi, tu m'as meurtri de soufflets et de coups... Je t'ai donné un sceptre royal, et toi, tu as mis sur ma tête une couronne d'épines... Je t'ai élevé parmi les nations en déployant une grande puissance, et toi, tu m'as attaché au gibet de la croix ».

Laissons toucher nos coeurs par ces plaintes d'un Dieu souffrant pour les hommes ; unissons-nous à cette obéissance pleine d'amour qui l'a conduit à l'immolation de la

croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* Disons-lui : « O divin Sauveur, qui avez tant souffert pour notre amour, nous vous promettons de tout faire pour ne plus pécher ; faites, par votre grâce, ô Maître adorable, que nous mourions à tout ce qui est péché, attache au péché, à la créature, que nous ne vivions plus que pour vous ».

Car « l'amour que le Christ nous a montré en mourant pour nous, dit saint Paul, nous presse afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort pour eux » : *Ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, se dei qui pro ipsis mortuus est.* — *Le Christ dans ses mystères,* pp. 282-286.

9. — Du Prétoire au Calvaire.

La dévotion aux souffrances du Christ sous la forme du chemin de croix est celle qui est la plus intimement liée au sacrifice du calvaire et au sacrifice eucharistique : comme la messe, elle continue à nous rappeler la mort de Jésus : *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat.*

Pour recevoir le plus pleinement possible l'application du sang de Jésus, voici ce qu'il faut faire : tous les matins, unissez-vous à Jésus pour offrir avec lui au Père le sang du Christ qui s'offrira dans toutes les messes de la journée. Mais faites cet acte avec une grande intensité de foi et d'amour : vous participerez de la sorte, le plus pleinement possible, au calice de Jésus, car son sang est offert à toutes les messes *pro nostra omniumque salute.*

Puis, quand vous faites le chemin de la croix, offrez de nouveau au Père éternel à chaque station le sang divin pour qu'il soit appliqué à votre âme »¹.

I. [C'est pourquoi lui-même, D. Marmion, fidèle à cette pensée, faisait habituellement le chemin de la croix après son action de grâces. Cette dévotion lui avait été inspirée dès son entrée au collège par un saint religieux lazareste. Depuis, il demeura toujours fidèle à cette suggestion et on peut dire qu'il ne manqua pas un seul jour à accomplir cet exercice. Même en voyage et dans les périodes de ses plus absorbantes prédications, il avait soin de se ménager quelques instants pour s'y adonner. Dans les dernières années, il avait fait de ce pieux exercice l'objet d'un vœu. Il lui a consacré toute une conférence dans ses œuvres spirituelles, et lors de ses prédications de retraite, il ne manquait jamais d'en parler. Sur son lit de mort, il s'efforcera encore de faire cet exercice, unissant ainsi ses dernières souffrances à celles qui avaient marqué les heures suprêmes de la vie terrestre de Jésus. (Cf. *Un maître de la vie spirituelle*, p. 494 et suiv.)].

Cette contemplation des souffrances de Jésus est très féconde. Je suis convaincu qu'en dehors des sacrements et des actes de la liturgie, il n'y a pas de pratique plus utile pour nos âmes que le chemin de la croix fait avec dévotion. Son efficacité surnaturelle est souveraine. La Passion est « le saint des saints » des mystères de Jésus, l'œuvre par excellence de notre Pontife suprême ; c'est là surtout qu'il fait éclater ses vertus, et lorsque nous le contemplons dans ses souffrances, il nous donne, d'après la mesure de notre foi, la grâce de pratiquer les vertus qu'il a révélées durant ces heures saintes. — *Un maître de la vie spirituelle, pp. 495-496.*

N'oubliez jamais que le Christ Jésus n'est pas un modèle mort et inerte ; mais, toujours vivant, il produit surnaturellement en ceux qui s'approchent de lui dans les dispositions voulues, la perfection qu'ils contemplent en sa personne.

A chaque station, notre divin Sauveur se présente à nous avec le triple caractère de médiateur qui nous sauve par ses mérites, de modèle parfait de vertus sublimes, de cause efficace qui peut réaliser en nos âmes, par sa toute-puissance divine, les vertus dont il nous donne l'exemple.

Vous me direz que ces caractères se retrouvent dans tous les mystères de Jésus-Christ. Cela est vrai, mais avec combien plus de plénitude dans la passion, qui est par excellence le mystère de Jésus !

C'est pourquoi si, chaque jour, durant quelques instants, suspendant vos travaux, abandonnant vos préoccupations, faisant taire en votre cœur les bruits des créatures, vous accompagnez l'Homme-Dieu sur le chemin du Calvaire, avec foi, humilité et amour, avec le désir véritable d'imiter les vertus qu'il manifeste dans sa passion, soyez assurés que vos âmes recevront des grâces de choix qui les transformeront peu à peu à la ressemblance de Jésus et de Jésus crucifié. Or, n'est-ce pas en cette ressemblance que saint Paul ramène toute la sainteté ?

Indulgence
le chemin de Croix.

DU PRÉTOIRE AU CALVAIRE

55

Il suffit, pour recueillir les fruits précieux de cette pratique, comme pour gagner les indulgences dont l'Église l'a enrichie¹, de nous arrêter à chaque station et d'y méditer la passion du Sauveur. Aucune formule de prière n'est prescrite, aucune forme de méditation n'est imposée, pas même celle du sujet évoqué par la « station ». La pleine liberté est laissée au goût de chacun et à l'inspiration du Saint-Esprit.

Faisons maintenant ensemble le chemin de croix ; les considérations que je vous présenterai à chaque station n'ont d'autre but (est-il besoin de le dire ?) que d'aider la méditation. Chacun peut en prendre ce qu'il veut, chacun peut varier ces considérations et ces affections suivant ses aptitudes et les besoins de son âme.

Avant de commencer, rappelons-nous la recommandation

1. [Pie XI par un acte du 20 oct. 1931 a abrogé toutes les indulgences concédées avant lui et les a remplacées par les suivantes : 1) une indulgence plénière chaque fois ; 2) une autre indulgence plénière lorsqu'on a communiqué le jour même ou bien lorsque ayant fait dix fois le chemin de croix on communie au plus tard un mois après ; 3) une indulgence de 10 ans par station, lorsqu'on a été obligé d'interrompre le chemin de croix pour un motif raisonnable. — Les malades qui sont dans l'impossibilité de faire le chemin de croix en suivant les stations dans une église, peuvent gagner les mêmes indulgences si, tenant en main un crucifix bénit à cet effet par un prêtre qui en a la faculté, ils récitent 20 *Pater, Ave et Gloria* à savoir un pour chaque station, cinq en l'honneur des saintes plaies de Jésus et un aux intentions du Souverain Pontife. Que si, pour un motif raisonnable on ne peut réciter les 20 *Pater, Ave et Gloria* requis pour gagner l'indulgence plénière, on peut gagner une indulgence de 10 ans par chaque *Pater, Ave et Gloria* récité. — Les malades qui par suite de la véhémence de la maladie ne peuvent sans grave difficulté réciter 20 *Pater, Ave et Gloria* peuvent gagner les indulgences précitées pourvu qu'ils bissent ou simplement regardent avec un sentiment de piété et de contrition le crucifix bénit à cet effet, qui leur est présenté, et récitent si possible une prière jaculatoire en l'honneur de la passion et de la mort de N. S. Jésus-Christ].

de saint Paul : « Ayez en vous les sentiments qui animaient le Christ Jésus... Il s'est humilié en se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ». Plus nous pénétrerons dans ces dispositions qu'avait le cœur de Jésus en parcourant la voie douloureuse : amour envers son Père, charité envers les hommes, haine du péché, humilité et obéissance, plus nos âmes seront remplies de grâces et de lumières, parce que le Père éternel verra en nous une image plus parfaite de son divin Fils.

Mon Jésus, vous avez parcouru cet itinéraire pour mon amour en portant votre croix. Je veux le faire avec vous et comme vous ; pénétrez mon cœur des sentiments qui débordaient du vôtre en ces heures saintes. Offrez pour moi à votre Père le sang précieux que vous avez répandu alors pour mon salut et ma sanctification.

I. — Jésus est condamné à mort par Pilate.

« Jésus est debout devant le gouverneur romain » : *Stetit ante praesidem*. Il est debout, parce que, second Adam, il est le chef de toute la race qu'il va racheter par son immolation. Le premier Adam avait, « par son péché, mérité la mort » : *Stipendia enim peccati mors*. Jésus, innocent, mais chargé des péchés du monde, doit les expier par son sacrifice sanglant. Les princes des prêtres, les pharisiens, son propre peuple « l'entourent comme des taureaux furieux ». Nos péchés crient par leurs clamours et exigent tumultueusement la mort du juste : *Tolle, tolle, crucifige eum !* Le lâche gouverneur romain « leur livre la victime pour qu'elle soit attachée à la croix » : *Tradidit eis illum ut crucifigeretur*.

Que fait Jésus ? S'il est debout parce qu'il est notre chef ; si, comme dit saint Paul, « il rend témoignage » de la vérité de sa doctrine, de la divinité de sa personne et de sa mission, il s'abaisse cependant intérieurement devant l'arrêt prononcé par Pilate ; il lui reconnaît un pouvoir authentique : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset*

desuper. Dans cette puissance terrestre, indigne mais légitime, Jésus voit la majesté de son Père.

Et que fait-il ?

« Il se livre plus qu'il n'est livré » : *Tradebat judicanti se injuste.* Il s'humilie en obéissant jusqu'à la mort ; il accepte volontairement pour nous, afin de nous rendre la vie, la sentence de condamnation : *Oblatus est quia ipse voluit.* « De même que la désobéissance d'un seul homme, Adam, a entraîné la perte d'un grand nombre, ainsi l'obéissance d'un seul, le Christ Jésus, nous établira dans la justice ».

Nous devons nous unir à Jésus dans son obéissance, accepter tout ce que notre Père des cieux nous imposera par qui que ce soit, un Hérode ou un Pilate, du moment que leur autorité est légitime.

Acceptons aussi, dès maintenant, la mort, en expiation de nos péchés, avec toutes les circonstances dont il plaira à la Providence de l'entourer ; acceptons-la comme un hommage rendu à la justice et à la sainteté divines outragées par nos fautes ; unie à celle de Jésus, elle deviendra « précieuse aux yeux du Seigneur ».

Mon divin Maître, je m'unis à votre cœur sacré dans sa soumission parfaite et son abandon entier aux volontés du Père. Que la vertu de votre grâce produise en mon âme cet esprit de soumission qui me livre sans réserve et sans murmure au bon plaisir d'en haut, à tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer à l'heure où je devrai quitter ce monde.

II. — Jésus est chargé de sa croix.

« Pilate leur livra Jésus pour être crucifié, et ils l'emmenèrent portant sa croix » : *Bajulans sibi crucem.*

Jésus avait fait un acte d'obéissance ; il s'était livré aux volontés de son Père, et maintenant, le Père lui montre ce que l'obéissance lui impose : c'est la croix. Il l'accepte comme venant des mains de son Père, avec tout ce qu'elle comporte de douleurs et d'ignominies. En cet instant, Jésus acceptait le surcroît de souffrances qu'apportait ce lourd fardeau à

ses épaules meurtries, les tortures indicibles dont ses membres sacrés seraient affligés au moment de la crucifixion ; il acceptait les amers sarcasmes, les haineux blasphèmes, dont ses pires ennemis, en apparence triomphants, allaient l'accabler aussitôt qu'ils le verraien suspendu au gibet infâme ; il acceptait l'agonie de trois heures, l'abandon de son Père... Nous n'approfondirons jamais l'abîme d'afflictions auxquelles notre divin Sauveur a consenti en recevant la croix.

En ce moment aussi, le Christ Jésus, qui nous représentait tous, et qui allait mourir pour nous, acceptait la croix pour tous ses membres, pour chacun de nous : *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit.* Il a uni alors aux siennes toutes les souffrances de son corps mystique ; il leur a fait puiser dans cette union leur valeur et leur prix.

Acceptons donc notre croix en union avec lui, comme lui, pour être de dignes disciples de ce chef divin ; acceptons-la sans raisonner, sans murmurer. Si lourde qu'ait été pour Jésus la croix que le Père lui imposait, a-t-elle diminué son amour, sa confiance envers son Père ? Bien au contraire. « Je boirai le calice d'amertume que mon Père me présente » : *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum ?* Qu'il en soit ainsi de nous. « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et me suive ». Ne soyons pas de ceux que S. Paul appelle « ennemis de la croix de Jésus ». Prenons plutôt notre croix, celle que Dieu nous impose ; dans l'acceptation généreuse de cette croix, nous trouverons la paix : rien ne pacifie tant l'âme qui souffre, que cet abandon entier au bon plaisir de Dieu.

Mon Jésus, j'accepte toutes les croix, toutes les contradictions, toutes les adversités que le Père m'a destinées ; que l'onction de votre grâce me donne la force de porter ces croix avec le même abandon que vous avez montré en recevant la vôtre pour nous. « Que je ne cherche ma gloire qu'en la participation à vos souffrances » !

III. — Jésus tombe une première fois.

« Il sera un homme de douleurs et il connaîtra la faiblesse » : *Vir dolorum, sciens infirmitatem.*

Cette prophétie d'Isaïe s'accomplit à la lettre. Jésus, épuisé par les souffrances de l'âme et du corps, succombe sous le poids de la croix : la Toute-Puissance tombe de faiblesse. Cette faiblesse de Jésus honore sa puissance divine. Par elle, il expie nos péchés, il répare les révoltes de notre orgueil et « relève le monde impuissant à se sauver » : *Deus qui in Filii tui humilitate jacentem mundum erexisti...* De plus, il nous méritait à ce moment la grâce de nous humilier de nos fautes, de reconnaître nos chutes, de les avouer sincèrement ; il nous méritait la grâce de la force qui soutient notre faiblesse.

Avec le Christ prosterné devant son Père, détestons les élèvements de notre vanité et de notre ambition ; reconnaissons l'étendue de notre faiblesse. Autant Dieu accable les superbes, autant l'humble aveu de notre infirmité attire sa miséricorde : *Quomodo miseretur pater filiorum... quoniam ipse cognovit figmentum nostrum.* Crions miséricorde à Dieu dans les moments où nous sentons que nous sommes faibles en face de la croix, de la tentation, de l'accomplissement de la volonté divine : *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum.* C'est en proclamant alors humblement notre infirmité qu'éclatera en nous le triomphe de la grâce qui, seule, peut nous sauver : *Virtus in infirmitate perficitur.*

O Christ Jésus, prosterné sous votre croix, je vous adore. « Force de Dieu », vous nous montrez accablé de faiblesse pour nous apprendre l'humilité et confondre nos orgueils. « O pontife, plein de sainteté, qui avez passé par nos épreuves afin de nous ressembler et de pouvoir compatir à nos infirmités », ne m'abandonnez pas à moi-même, car je ne suis que faiblesse ; « que votre force demeure en moi », afin que je ne succombe pas au mal : *Ut inhabitet in me virtus Christi.*

IV. — Jésus rencontre sa sainte mère.

Le jour est venu pour la Vierge Marie où doit se réaliser pleinement en elle la prophétie de Siméon : « Un glaive percera votre âme ». — De même qu'elle s'était unie à Jésus en l'offrant jadis au Temple, elle veut plus que jamais entrer dans ses sentiments et partager ses souffrances, à cette heure où Jésus va consommer son sacrifice. Elle se rend au Calvaire où elle sait que son Fils doit être crucifié. Sur la route, elle le rencontre. Quelle immense douleur de le voir dans cet affreux état ! Leurs regards s'échangent, et l'abîme des souffrances de Jésus appelle l'abîme de la compassion de sa Mère. Que ne ferait-elle pas pour lui ?

Cette rencontre fut à la fois une source de douleur et un principe de joie pour Jésus. Une douleur, en voyant la profonde désolation en laquelle son état si triste plongeait l'âme de sa mère ; une joie, à la pensée que ses souffrances allaient payer le prix de tous les priviléges dont elle était et devait être comblée.

C'est pourquoi il s'arrête à peine. Le Christ avait le cœur le plus tendre qui soit ; au tombeau de Lazare, il versait des larmes ; il pleurait sur les malheurs de Jérusalem. Jamais fils n'a aimé sa mère comme lui ; quand il l'a rencontrée si désolée sur la route du calvaire, il a dû sentir s'émouvoir toutes les fibres de son cœur. Et pourtant, il passe outre, il continue son chemin vers le lieu de son supplice, parce que c'est la volonté de son Père. Marie s'associe à ce sentiment, elle sait que tout doit s'accomplir pour notre salut ; elle prend sa part des souffrances de Jésus en le suivant jusqu'au Golgotha.

Rien d'humain ne doit nous retenir dans notre marche vers Dieu ; aucun amour naturel ne doit entraver notre amour pour le Christ : nous devons passer outre pour lui demeurer unis.

Demandons à la Vierge de nous associer à la contemplation des souffrances de Jésus et de nous donner part à la

compassion qu'elle lui témoigne, afin d'y puiser la haine du péché qui a exigé une telle expiation. Il a plu parfois à Dieu, pour manifester sensiblement le fruit que produit la contemplation de la Passion, d'imprimer dans le corps de quelques saints, comme saint François d'Assise, les stigmates des plaies de Jésus. Nous ne devons pas désirer ces marques extérieures ; mais nous devons demander que l'image du Christ souffrant soit imprimée dans notre cœur. Sollicitons de la Vierge cette grâce précieuse : *Sancta mater istud agas, crucifixi fige plagas cordi meo valide.*

O Mère, « voilà votre Fils » ; par l'amour que vous lui portez, faites que le souvenir de ses souffrances nous suive partout ; c'est en son nom que nous vous le demandons ; nous le refuser, serait le refuser à lui-même puisque nous sommes ses membres. O Christ Jésus, voilà votre Mère ; à cause d'elle, accordez-nous de compatir à vos douleurs pour vous devenir semblables.

V. — Simon le Cyrénén aide Jésus à porter sa croix.

« Comme ils sortaient, ils rencontrèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, qu'ils réquisitionnèrent pour porter la croix de Jésus ».

Jésus est épuisé ; bien qu'il soit le Tout-Puissant, il veut que sa sainte humanité, chargée de tous les péchés du monde, éprouve le poids de la justice et de l'expiation. Mais il veut que nous l'aidions à porter sa croix. Simon nous représente tous, et c'est à nous tous que le Christ demande de partager ses souffrances : on n'est son disciple qu'à cette condition : « Si quelqu'un veut marcher sur mes traces, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ». Le Père a décidé qu'une part de douleurs serait laissée au corps mystique de son Fils, qu'une portion de l'expiation serait subie par ses membres : *Adim-
pleo ea quae desunt passionum Christi in carne mea pro cor-
pore ejus, quod est Ecclesia.* Jésus le veut aussi, et c'est pour signifier ce décret divin qu'il a accepté l'aide du Cyrénén.

Mais en même temps, il nous a mérité en ce moment la

grâce de la force pour soutenir généreusement les épreuves : il a mis dans sa croix l'onction qui rend la nôtre tolérable ; car en portant notre croix, c'est bien la sienne que nous acceptons. Il unit nos souffrances à sa douleur, et il leur confère, par cette union, une valeur inestimable, source de grands mérites.

C'est ce que saint Paul nous fait entendre dans sa lettre aux Hébreux afin de nous encourager à tout supporter pour l'amour du Christ : « Courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, les yeux fixés sur Jésus, le guide et le consommateur de la foi ; au lieu de la joie qui lui était offerte, méprisant l'ignominie, il a souffert la croix, et, depuis lors, il a mérité d'être assis à la droite du trône de Dieu. — Considérez celui qui a supporté contre sa personne une si grande contradiction de la part des pécheurs afin de ne pas vous laisser abattre par le découragement ».

Mon Jésus, j'accepte de votre main les parcelles que vous détachez pour moi de votre croix ; j'accepte toutes les contrariétés, les contradictions, les peines, les douleurs que vous permettez ou qu'il vous plaît de m'envoyer ; je les accepte comme part d'expiation ; unissez ce peu que je fais à vos souffrances indicibles, car c'est d'elles que les miennes tirent tout leur mérite.

VI. — Une femme essuie le visage de Jésus.

La tradition rapporte qu'une femme, prise de compassion, s'approcha de Jésus et lui tendit un linge pour essuyer sa face adorable.

Isaïe avait prédit de Jésus souffrant qu'« il n'aurait plus ni forme ni beauté, qu'il serait rendu méconnaissable » : *Non est species ei, neque decor, nec reputavimus eum.* L'Évangile nous dit que les soldats lui donnaient d'insolents soufflets, qu'ils lui crachaient à la face ; le couronnement d'épines avait fait découler le sang sur sa figure sacrée. Le Christ Jésus a voulu souffrir tout cela pour expier nos péchés ; « il a voulu nous guérir par les meurtrissures » qu'a subies sa face divine : *Livore ejus sanati sumus.*

Etant notre frère aîné, il nous a rendu, en se substituant à nous dans sa passion, la grâce qui fait de nous les enfants de son Père. « Nous devons lui être semblables, puisque telle est la forme même de notre prédestination » : *Conformes fieri imaginis Filii sui*. Comment cela ? Tout défiguré qu'il est par nos péchés, le Christ dans sa passion demeure le Fils bien-aimé, objet de toutes les complaisances de son Père. Nous lui sommes semblables en cela, si nous gardons en nous la grâce sanctifiante qui est le principe de notre similitude divine. Nous lui sommes semblables encore en pratiquant les vertus qu'il manifeste durant sa passion, en partageant l'amour qu'il porte à son Père et aux âmes, sa patience, sa force, sa mansuétude, sa douceur.

O Père céleste, en retour des meurtrissures que votre Fils Jésus a voulu souffrir pour nous, glorifiez-le, elevez-le, donnez-lui cette splendeur qu'il a méritée lorsque sa face adorable a été défigurée pour notre salut.

VII. — Jésus tombe une deuxième fois.

Considérons notre divin Sauveur succombant encore sous le poids de sa croix. « Dieu a placé sur ses épaules tous les péchés du monde » : *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum*. Ce sont nos péchés qui l'écrasent ; il les voit tous dans leur multitude et leur détail ; il les accepte comme siens, au point de ne paraître plus, selon la parole même de saint Paul, qu'un péché vivant : *Pro nobis peccatum fecit*. Comme Verbe éternel, Jésus est tout-puissant ; mais il veut éprouver toute la faiblesse d'une humanité écrasée : cette faiblesse toute volontaire honore la justice de son Père céleste, et nous mérite la force.

N'oublions jamais nos infirmités ; ne nous laissons jamais aller à l'orgueil ; si grands progrès que nous croyions avoir réalisés, nous demeurons toujours faibles pour porter notre croix à la suite de Jésus : *Sine me nihil potestis facere*. Seule, la vertu divine qui découle de lui devient notre force : *Omnia possum in eo qui me confortat* ; mais elle ne nous est donnée que si nous l'implorons souvent.

O Jésus, rendu faible pour mon amour, écrasé sous le poids de mes péchés, donnez-moi la force qui est en vous, afin que vous seul soyez glorifié par mes œuvres !

VIII. — Jésus parle aux femmes de Jérusalem.

« Jésus était suivi d'une grande foule de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui. Se tournant vers elles, Jésus dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car des jours viendront où l'on dira : Bienheureuses celles qui furent stériles... Et les hommes crieront aux montagnes : tombez sur nous... Car si le bois vert est ainsi traité, que fera-t-on du bois sec » ?

Jésus connaît les exigences ineffables de la justice et de la sainteté de son Père. Il rappelle aux filles de Jérusalem que cette justice et cette sainteté sont des perfections adorables de l'Etre divin. Lui, il est un « pontife saint, innocent, pur, séparé des pécheurs » ; il ne fait que se substituer à eux ; et pourtant, voyez de quelles atteintes rigoureuses la divine justice le frappe. Si cette justice réclame de lui une expiation si étendue, quelle sera la force de ses coups contre les coupables qui auront obstinément refusé jusqu'au dernier jour d'unir leur part d'expiation aux souffrances du Christ ? *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Ce jour-là, la confusion de l'orgueil humain sera si profonde, le supplice de ceux qui n'auront pas voulu de Dieu si terrible que ces malheureux, rejetés loin de Dieu pour toujours, grinceront des dents de désespoir ; ils demanderont « aux collines de les couvrir », comme si elles pouvaient les dérober aux traits enflammés d'une justice dont ils reconnaissent avec évidence l'entièvre équité...

Implorons la miséricorde de Jésus pour le jour redoutable où il viendra non plus en victime ployant sous le poids de nos péchés, mais en juge souverain « à qui le Père a remis toute puissance ».

O mon Jésus, faites-moi miséricorde ! O vous, qui êtes

la vigne, donnez-moi de demeurer uni à vous par la grâce et mes bonnes œuvres, afin que je porte des fruits dignes de vous ; que je ne devienne pas, par mes péchés, « une branche morte, bonne à être retranchée et jetée au feu ».

IX. — Jésus tombe une troisième fois.

« Dieu, disait Isaïe, en parlant du Christ durant sa passion, a voulu le briser par la souffrance » : *Dominus voluit conterere eum in infirmitate.* Jésus est écrasé par la justice.

Nous ne pourrons jamais, même au ciel, mesurer ce que fut pour Jésus, que d'être soumis aux traits de la justice divine. Aucune créature, pas même les damnés, n'en a porté le poids dans toute sa plénitude. Mais la sainte humanité de Jésus, unie à cette justice divine par un contact immédiat, en a subi la puissance et toute la rigueur. C'est pourquoi, victime qui s'est livrée par amour à tous ses coups, il est brisé par l'accablement que fait peser sur lui cette justice sainte.

O mon Jésus, apprenez-moi à détester le péché qui oblige la justice à réclamer de vous une telle expiation ; donnez-moi d'unir à vos souffrances toutes mes peines, afin que par elles je puisse effacer mes fautes et satisfaire dès ici-bas.

X. — Jésus est dépouillé de ses vêtements.

« Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort ». C'est la prophétie du psalmiste.

Jésus est dépouillé de tout et mis dans la nudité d'une pauvreté absolue, il ne dispose pas même de ses vêtements ; car dès qu'il sera élevé en croix, les soldats se les partageront et jettent sa tunique au sort. — Jésus, par un mouvement de l'Esprit-Saint : *Per Spiritum sanctum semeptisum obtulit Deo*, s'abandonne à ses bourreaux comme victime pour nos péchés.

Rien n'est si glorieux pour Dieu ni si utile pour nos âmes que d'unir l'offrande absolue et sans condition de nous-mêmes à celle qu'a faite Jésus au moment où il s'abandonnait aux

bourreaux pour être dépouillé de ses vêtements et attaché à la croix « afin de nous rendre, par son dénuement, les richesses de sa grâce ». Cette offrande de nous-mêmes est un véritable sacrifice ; cette immolation à la volonté divine est le fond de toute la vie spirituelle. Mais pour qu'elle acquière toute sa valeur, nous devons l'unir à celle de Jésus, car « c'est par cette oblation qu'il nous a tous sanctifiés » : *In qua voluntate sanctificati sumus.*

O mon Jésus, agréez l'offrande que je vous fais de tout mon être, joignez-la à celle que vous avez faite à votre Père céleste, au moment où vous êtes arrivé au Calvaire ; dépouillez-moi de toute attache à la créature et à moi-même !

XI. — Jésus est attaché à la croix.

« Ils le crucifièrent et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu ».

Jésus se livre à ses bourreaux « comme un agneau, sans ouvrir la bouche ». La torture de ce crucifiement des mains et des pieds est inexprimable. Qui pourrait dire surtout les sentiments du cœur sacré de Jésus au milieu de ces tourments ? Il devait répéter sans doute la parole qu'il avait dite en entrant en ce monde : « Père, vous ne voulez plus d'holocaustes d'animaux : ils sont insuffisants pour reconnaître votre sainteté... mais vous m'avez donné un corps : *Corpus autem aptasti mihi. Me voici !* » Jésus regarde sans cesse la face de son Père, et avec un incommensurable sentiment d'amour, il livre son corps pour réparer les insultes faites à la majesté éternelle. On le crucifie entre deux larrons : *Factus obediens usque ad mortem.* Et quelle mort subit-il ? La mort de la croix : *Mortem autem crucis.* Pourquoi cela ? Parce qu'il est écrit : « Maudit soit celui qui est suspendu au gibet ». Il a voulu être mis « au rang des scélérats », afin de reconnaître les droits souverains de la sainteté divine.

Il se livre aussi pour nous. Jésus, étant Dieu, nous voyait tous en ce moment ; il s'est offert pour nous racheter parce que c'est à lui, pontife et médiateur, que le Père nous a don-

nés : *Quia tui sunt.* Quelle révélation de l'amour de Jésus pour nous ! *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* Il n'aurait pu faire davantage : *In finem dilexit.* Et cet amour, c'est aussi l'amour du Père et de l'Esprit-Saint, car ils ne sont qu'un.

O Jésus, qui « en obéissant à la volonté du Père et par la coopération du Saint-Esprit, avez donné la vie au monde par votre mort, délivrez-moi, par votre corps infiniment saint et votre sang, de toutes mes fautes et de tous mes maux : faites que je m'attache inviolablement à votre loi et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous ».

XII. — Jésus meurt sur la croix.

« Et criant d'une voix puissante, Jésus dit : Père, je remets mon âme entre vos mains. Et ayant dit ces paroles, il expira ».

Après trois heures de souffrances indicibles, Jésus meurt. « La seule oblation digne de Dieu, l'unique sacrifice qui rachète le monde et sanctifie les âmes, est accompli » : *Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos.*

Le Christ Jésus avait promis que « quand il aurait été élevé sur la croix il attirerait tout à lui » : *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* Nous sommes à lui à un double titre : comme créatures tirées du néant par lui, pour lui ; — comme des âmes « rachetées par son sang » précieux : *Redemisti nos, Domine, in sanguine tuo.* Une seule goutte du sang de Jésus, Homme-Dieu, aurait suffi pour nous sauver, car tout en lui a une valeur infinie ; mais, parmi tant d'autres raisons, il l'a voulu répandre jusqu'à la dernière goutte en faisant percer son cœur sacré, afin de nous manifester l'étendue de son amour.

Et c'est pour nous tous qu'il l'a versé ; chacun peut redire en toute vérité la brûlante parole de Saint Paul : « Il m'a aimé, et s'est livré pour moi » !

Demandons-lui de nous attirer à son cœur sacré par la vertu de sa mort sur la croix ; demandons-lui « de mourir

à nos amours-propres, à nos volontés propres, sources de tant d'infidélités et de péchés, et de vivre pour celui qui est mort pour nous ». Puisque c'est à sa mort que nous devons la vie de nos âmes, n'est-il pas juste que nous ne vivions que pour lui ? *Ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est.*

O Père, glorifiez votre Fils suspendu au gibet. « Puisqu'il s'est abaisse jusqu'à la mort et à la mort de la croix, élévez-le ; que soit exalté le nom que vous lui avez donné ; que tout genou fléchisse devant lui ; que toute langue confesse que votre Fils Jésus vit désormais dans votre gloire éternelle » !

XIII. — Le corps de Jésus est descendu de la croix et remis à sa mère.

Le corps meurtri de Jésus est rendu à Marie.

Nous ne pouvons imaginer la douleur de la Vierge à ce moment. Jamais mère n'a aimé son enfant comme Marie a aimé Jésus ; son cœur de mère a été façonné par l'Esprit-Saint pour aimer un Homme-Dieu. Jamais cœur humain n'a battu avec plus de tendresse pour le Verbe incarné que le cœur de Marie ; car elle était pleine de grâce, et son amour ne rencontrait point d'obstacle à son épanouissement.

Puis elle devait tout à Jésus ; son immaculée conception, les priviléges qui font d'elle une créature unique lui avaient été donnés en prévision de la mort de son Fils. Quelle douleur inexprimable fut la sienne, lorsqu'elle reçut dans ses bras le corps ensanglanté de Jésus !

Jetons-nous à ses pieds pour lui demander pardon des péchés qui furent la cause de tant de souffrances ; « O Mère, source d'amour, faites-moi comprendre la force de votre douleur, afin que je partage votre affliction ; faites que mon cœur soit embrasé d'amour pour le Christ, mon Dieu, afin que je ne songe qu'à lui plaître » !

XIV. — Jésus est déposé dans le tombeau.

« Joseph d'Arimathie ayant descendu de la croix le corps de Jésus, l'enveloppa d'un linceul, et le déposa dans un sépulcre taillé dans le roc, où personne n'avait encore été mis ».

Saint Paul disait que le Christ devait nous être « semblable en toutes choses » ; jusque dans sa sépulture, Jésus est l'un des nôtres : « on l'ensevelit, dit saint Jean, à la manière des Juifs, avec des linges et des aromates ». Mais le corps de Jésus, uni au Verbe, « ne devait pas souffrir la corruption ». Il restera à peine trois jours dans le tombeau ; par sa propre vertu, Jésus en sortira triomphant de la mort, resplendissant de vie et de gloire, et « la mort n'aura plus d'empire sur lui ».

L'Apôtre nous dit encore que « par notre baptême nous avons été ensevelis avec le Christ pour mourir au péché » : *Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem.* Les eaux du baptême sont comme un sépulcre où nous devons laisser le péché, et d'où nous sortons, animés d'une nouvelle vie, la vie de la grâce. La vertu sacramentelle de notre baptême dure toujours. En nous unissant par la foi et l'amour au Christ déposé dans le tombeau, nous renouvelons cette grâce de « mourir au péché afin de ne vivre que pour Dieu ».

Seigneur Jésus, que j'ensevelisse dans votre tombeau tous mes péchés, toutes mes fautes, toutes mes infidélités ; par la vertu de votre mort et de votre sépulture, donnez-moi de renoncer de plus en plus à tout ce qui m'éloigne de vous, à Satan, aux maximes du monde, à mes amours-propres ; par la vertu de votre résurrection, faites que, comme vous, je ne vive plus que pour la gloire de votre Père !. — *Le Christ dans ses mystères, pp. 302-317.*

10. — Par ses souffrances et sa mort, le Christ, notre chef, sanctifie l'Église devenue son corps mystique.

En Jésus-Christ, la nature humaine, parfaite et intégrale en elle-même, est unie à la personne du Verbe, du Fils de Dieu. Beaucoup d'actions, dans le Christ, ne peuvent être accomplies que par sa nature humaine : s'il travaille, s'il marche, s'il mange, s'il dort, s'il enseigne, s'il souffre, s'il meurt, c'est dans son humanité, c'est par sa nature humaine ; mais toutes ces actions appartiennent à la Personne divine à laquelle cette humanité est unie. C'est *une Personne* divine qui agit et opère *par la nature* humaine.

Il en résulte que toutes les actions accomplies par l'humanité de Jésus-Christ, si infimes, si ordinaires, si simples, si limitées qu'elles soient dans leur réalité physique et leur durée terrestre, sont attribuées à la Personne divine à laquelle cette humanité est unie ; ce sont les actions d'un Dieu. De ce chef, elles possèdent une beauté et un éclat transcendants ; elles acquièrent, au point de vue moral, un prix inestimable, une valeur infinie, une inépuisable efficacité. La valeur morale des actions humaines du Christ se mesure à la dignité infinie de la Personne divine en laquelle subsiste et agit la nature humaine.

Si cela est vrai des moindres actions du Christ, combien plus vrai encore de celles qui constituent proprement sa mission ici-bas ou s'y rattachent : se substituer volontairement à nous comme une victime sans tache, pour payer notre dette et nous rendre, par son expiation et ses satisfactions, la vie divine.

Car telle est la mission qu'il doit accomplir, la carrière qu'il doit parcourir. « Dieu a placé sur lui », homme comme nous, de la race d'Adam, juste pourtant, innocent et sans péché, « l'iniquité de nous tous » : *Posuit in eo iniquitatem*

omnium nostrum. Parce qu'il est devenu, pour ainsi dire, solidaire de notre nature et de notre péché, le Christ a mérité de nous rendre solidaires de sa justice et de sa sainteté. Dieu, selon l'expression si énergique de saint Paul, « en envoyant pour le péché son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché, a condamné le péché dans la chair », *Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati, et de peccato damnavit peccatum in carne*; et, avec une énergie plus étonnante encore : « Le Christ, qui n'a point connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous », *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit*. Quelle énergie il y a dans cette expression : *peccatum fecit !* L'Apôtre ne dit pas : *peccatorem*, « pécheur », mais bien : *peccatum*, « péché ».

Le Christ, de son côté, a accepté de prendre sur lui tous nos péchés, au point de devenir en quelque sorte, sur la croix, le péché universel, le péché vivant. Il s'est volontairement mis à notre place, et pour cette raison, il sera frappé de mort : « Notre rançon sera constituée par son sang ». L'humanité sera rachetée « non par des choses périssables, de l'argent ou de l'or, mais par un sang précieux, celui de l'Agneau sans défaut et sans tache, le sang du Christ, qui a été désigné dès avant la création du monde ».

Oh ! ne l'oublions pas, « nous avons été rachetés d'un grand prix ». Le Christ Jésus a versé pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il est vrai de dire qu'une seule goutte de ce sang divin eût suffi pour nous racheter ; la moindre souffrance, la plus légère humiliation du Christ, même un seul désir sorti de son cœur eût suffi pour expier tous les péchés, tous les crimes qui pourraient être commis ; car chacune des actions du Christ, étant l'action d'une personne divine, constitue une satisfaction d'un prix infini. — Mais Dieu, « pour faire éclater davantage aux yeux du monde entier l'immense amour que lui porte son Fils » : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem*, « et l'ineffable charité de ce même Fils à notre égard » : *Majorem hac dilectionem nemo habet* ; pour nous faire plus vivement toucher du doigt combien infinie est la sainteté divine, et profonde

le Mérite.

la grâce, un don gratuit de Dieu

72

VENEZ AU CHRIST, VOUS TOUS QUI PEINEZ...

III la malice du péché, pour d'autres raisons encore que nous ne pouvons découvrir, le Père éternel a réclamé comme expiation des crimes de l'humanité toutes les souffrances, la passion et la mort de son divin Fils ; en fait donc, la satisfaction n'a été complète que lorsque, du haut de la croix, Jésus, de sa voix expirante, a prononcé le *Consummatum est* : « Tout est consommé » ; alors seulement, sa mission personnelle de rédemption ici-bas a été remplie, et son œuvre de salut accomplie.

Par ces satisfactions, comme d'ailleurs par tous les actes de sa vie, le Christ Jésus a *mérité* pour nous toute grâce de pardon, de salut et de sanctification.

Qu'est-ce, en effet, que le mérite ?

C'est un *droit* à la récompense. Quand nous disons que les œuvres du Christ sont méritoires *pour nous*, nous disons que, par elles, le Christ a droit à ce que la vie éternelle et toutes les grâces qui y conduisent ou s'y rattachent, nous soient données. C'est bien ce que saint Paul nous dit : « Nous sommes justifiés, c'est-à-dire rendus justes aux yeux de Dieu, non par nos propres œuvres, mais gratuitement, par un don gratuit de Dieu, à savoir la grâce, qui nous vient par le moyen de la Rédemption opérée par Jésus-Christ ». — *Le Christ, vie de l'âme*, pp. 62-64.

Cette immolation d'un Dieu, immolation volontaire et pleine d'amour, a opéré le salut du genre humain : la mort de Jésus nous rachète, nous réconcilie avec Dieu, rétablit l'alliance d'où découlent pour nous tous les biens, nous rouvre les portes du ciel, nous rend l'héritage de la vie éternelle. Ce sacrifice suffit désormais à tout : c'est pourquoi, quand le Christ meurt, le voile du temple de Jérusalem se déchire en deux, pour montrer que les sacrifices anciens sont abolis pour toujours et remplacés par l'unique sacrifice digne de Dieu. Désormais, il n'y a de salut et de justice que dans la participation au sacrifice de la croix, dont les fruits sont inépuisables. « Par cette oblation *unique*, dit saint Paul,

le Christ a *pour toujours* procuré la perfection à ceux qui doivent être sanctifiés ». — *Le Christ vie de l'âme*, p. 324.

Saint Paul ne se lasse pas d'énumérer les biens que nous valent les mérites infinis acquis par l'Homme-Dieu, dans sa vie et ses souffrances. Quand il en parle, le grand apôtre exulte ; il ne trouve pas pour exprimer sa pensée d'autres termes que ceux d'*abondance*, de *surabondance*, de *richesses* qu'il déclare *insondables*. — La mort du Christ « nous rachète », « nous rapproche de Dieu, nous réconcilie avec lui », « nous justifie », « nous apporte la sainteté et la vie nouvelle du Christ » ; pour résumer, l'Apôtre compare le Christ à Adam dont il est venu réparer l'œuvre ; Adam nous a apporté le péché, la condamnation, la mort ; le Christ, second Adam, nous rend la justice, la grâce, la vie. *Translati de morte ad vitam* : « Nous sommes passés de la mort à la vie » ; « la rédemption a été abondante » : *Copiosa apud eum redemptio*. « Car il n'en est pas du don gratuit (la grâce) comme de la faute... et si par la faute d'un seul homme, la mort a régné ici-bas, à plus forte raison, ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce régneront-ils dans la vie par le seul Jésus-Christ ; là où le péché avait abondé, la grâce a surabondé » ; c'est pourquoi « il n'y a plus de condamnation pour ceux qui veulent vivre unis au Christ Jésus ».

Notre-Seigneur, en offrant à son Père, en notre nom, une satisfaction d'une valeur infinie, a détruit l'obstacle qui existait entre l'homme et Dieu : le Père éternel regarde maintenant avec amour la race humaine, rachetée par le sang de son Fils ; à cause de son Fils, il la comble de toutes les grâces dont elle a besoin pour s'unir à lui, « pour vivre pour lui » de la vie même de Dieu : *Ad serviendum Deo viventi*.

Ainsi tout bien surnaturel qui nous est donné, toutes les lumières que Dieu nous prodigue, tous les secours dont il enveloppe notre vie spirituelle nous sont octroyés en vertu de la vie, de la passion et de la mort du Christ ; toutes les grâces de pardon, de justification, de persévération que

*alors la morte
est une partie.*

Dieu donne et donnera jamais aux âmes de tous les temps ont leur unique source dans la croix.

Ah ! vraiment si « Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils » ; s'il nous a « arrachés à la puissance des ténèbres et transportés dans le royaume de son Fils, en qui nous avons la rédemption et la rémission des péchés » ; si, dit encore saint Paul, le Christ a « aimé chacun de nous et s'est livré pour nous », pour témoigner l'amour qu'il portait à ses frères ; s'il s'est donné lui-même afin de nous racheter de toute iniquité et de « s'acquérir, en nous purifiant, un peuple qui lui appartienne », pourquoi hésiter encore dans notre foi et notre confiance dans le Christ Jésus ? Il a tout expié, tout soldé, tout mérité ; et ses mérites sont à nous ; nous voici « devenus riches de tous ses biens », en sorte que, si nous le voulons, « plus rien ne nous manque pour notre sainteté » : *Divites facti estis in illo, ita ut NIHIL vobis desit in ULLA gratia.*

Rien de plus assuré que l'union du Christ avec ses élus dans la pensée divine ; ce qui fait que les mystères de Jésus sont les nôtres, c'est surtout que le Père éternel nous a vus avec son Fils dans chacun des mystères vécus par Jésus, et que le Christ les a accomplis comme chef de l'Église. Je dirai même, à cause de cela, que les mystères du Christ sont plus nos mystères que les siens. Le Christ, en tant que Fils de Dieu, n'aurait pas subi les abaissements de l'Incarnation, les souffrances et les douleurs de la passion ; il n'aurait pas eu besoin du triomphe de la résurrection, qui succédait à l'ignominie de sa mort. Il a passé par tout cela comme chef de l'Église ; « il a pris sur lui *nos* misères et *nos* infirmités » : *Vere languores NOSTROS ipse tulit* ; il a voulu passer par où nous devions passer nous-mêmes, et il nous a mérité, comme chef, la grâce de marcher à sa suite dans chacun de ses mystères.

Car le Christ Jésus, non plus, ne nous sépare de lui dans tout ce qu'il fait. — Il déclare qu' « il est la vigne et que nous sommes les branches ». Quelle union plus grande que

celle-là, puisque c'est la même sève, la même vie qui circule dans la racine et dans les sarments ? Il veut que l'union qui l'attache à ses disciples, par la grâce, soit la même que celle qui, par nature, l'identifie avec son Père : *Ut unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te* : « Qu'ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous ». C'est là le but sublime auquel il veut nous conduire par ses mystères.

Aussi bien toutes les grâces qu'il a méritées par chacun de ses mystères, il les a méritées pour nous les distribuer. Il a reçu de son Père la grâce en plénitude : *Vidimus eum plenum gratiae* ; mais il ne l'a pas reçue pour lui seul ; car saint Jean ajoute aussitôt que c'est à cette plénitude même que tous nous avons puisé : *Et de plenitudine ejus nos omnes acceperimus* ; c'est de lui que nous la recevons, parce qu'il est notre chef et que son Père lui a tout soumis : *Omnia subjecit sub pedibus ejus ; et ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam* : « Il a tout mis sous ses pieds et il l'a donné pour chef suprême de l'Église ».

En sorte que sa sagesse, sa justice, sa sainteté, sa force sont devenues *notre* sagesse, *notre* justice, *notre* force : [Christus] *factus est NOBIS sapientia a Deo et justitia, et sanctificatio et redemptio*. Tout ce qui est à lui est à nous, est nôtre ; nous sommes riches de ses richesses, saints de sa sainteté. « O homme, dit le vénérable Louis de Blois, si tu désires véritablement aimer Dieu, te voilà riche dans le Christ, si pauvre et si dépourvu que tu sois par toi-même. Car tu peux humblement t'approprier ce que le Christ a fait et souffert pour toi ».

Le Christ est vraiment à nous, car nous sommes son corps mystique. Ses satisfactions, ses mérites, ses joies, ses gloires sont nôtres... O condition ineffable du chrétien, associé si intimement à Jésus et à ses états ! O grandeur étonnante de l'âme à laquelle il ne manque rien de la grâce méritée par le Christ dans ses mystères ! *Ita ut nihil vobis desit in ulla gratia ! — Le Christ dans ses mystères, pp. 16-17.*

11. — **Semper vivens ad interpellandum pro nobis.**¹

DANS leur durée historique, matérielle, les souffrances du Christ sont passées ; mais *leur vertu demeure*, et la grâce qui nous y fait participer agit toujours.

Le Christ, dans son état glorieux, ne mérite plus ; il n'a pu mériter que durant sa vie mortelle, jusqu'à l'heure où il a rendu le dernier soupir sur la croix. Mais les mérites qu'il a acquis, il ne cesse de les rendre nôtres. Le Christ était hier, il demeure aujourd'hui, il vit dans les siècles : *Christus heri, et hodie, ipse et in saecula*. N'oubliions pas que le Christ Jésus *veut* la sainteté de son corps mystique : tous ses mystères se ramènent à établir cette sainteté : *Dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea, ut illam sanctificaret*.

Mais quelle est cette Église ? La minime portion d'êtres qui ont eu le privilège de voir vivre l'Homme-Dieu sur la terre ? Assurément non. Notre-Seigneur n'est pas venu pour les seuls habitants de la Palestine qui vivaient de son temps, mais pour tous les hommes de tous les siècles : *Pro omnibus mortuus est Christus*. Le regard de Jésus, étant divin, portait sur toutes les âmes ; son amour s'étendait à chacune d'elles ; sa volonté sanctificatrice demeure en elle-même aussi souveraine, aussi efficace qu'au jour où il répandait son sang pour le salut du monde.

Si le temps de mériter a cessé pour lui, le temps de communiquer le fruit de ses mérites dure et se continuera jusqu'au salut du dernier des élus ; le Christ est toujours vivant : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*.

1. « Toujours vivant, il ne cesse d'intercéder pour nous auprès de son Père ».

Élevons notre pensée jusqu'au ciel, jusqu'au sanctuaire où le Christ est monté quarante jours après sa résurrection ; et là, voyons Notre-Seigneur se tenant toujours devant la face de son Père : *Introivit in caelum, ut appareat NUNC vultui Dei pro nobis.*

Pourquoi le Christ se tient-il constamment devant la face de son Père ?

Parce qu'il est son Fils, le Fils unique de Dieu. « Pour lui, il n'y a point de prétention injuste à se proclamer l'égal de Dieu », puisqu'il est le vrai Fils de Dieu. Le Père éternel le regarde et lui dit : *Filius meus es tu, ego hodie genui te :* « Tu es mon Fils ; je t'ai engendré au jour de l'éternité. » En ce moment où je vous parle, le Christ est là devant son Père, et il lui dit : *Pater meus es tu* : « Vous êtes mon Père », je suis vraiment votre Fils. Et en tant que Fils de Dieu, il a le droit de regarder son Père en face, de traiter avec lui d'égal à égal, comme de régner avec lui dans les siècles.

Mais saint Paul ajoute que c'est *pour nous* qu'il use de ce droit ; c'est pour nous qu'il se tient devant son Père.

Qu'est-ce que cela veut dire, sinon que le Christ se tient devant la face de son Père, non seulement à titre de Fils unique, objet des complaisances divines, mais encore en qualité de médiateur ? Il s'appelle Jésus, c'est-à-dire Sauveur ; ce nom est divin, parce qu'il vient de Dieu, qu'il a été imposé par Dieu. Le Christ Jésus est au ciel, à la droite de son Père, comme notre représentant, comme notre pontife, comme notre médiateur. C'est en cette qualité qu'il a exécuté, ici-bas, jusqu'au dernier iota et dans tous ses détails, la volonté de son Père ; qu'il a voulu vivre tous ses mystères ; c'est en cette qualité aussi qu'il vit maintenant à la droite de Dieu pour lui présenter ses mérites et communiquer sans cesse à nos âmes, afin de les sanctifier, le fruit de ses mystères. Sans cesse, il offre à son Père pour nous son sacrifice déjà accompli, mais qui subsiste dans sa personne ; il montre à son Père ses cinq plaies dont il a voulu garder les cicatrices, ces plaies

qui sont l'attestation solennelle et le gage plénier de son immolation sur la croix ; au nom de l'Église dont il est le chef, il unit à son oblation nos adorations, nos hommages, nos prières et nos supplications, nos actions de grâces. Sans cesse nous sommes présents à la pensée de notre pontife compatissant ; sans cesse il met en œuvre, pour notre sanctification, ses mérites, ses satisfactions, son sacrifice : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Ainsi il y a, au ciel, et il y aura jusqu'à la fin des temps, un sacrifice célébré pour nous par le Christ Jésus, d'une façon éminente, sublime, mais en perpétuelle continuité avec son immolation sur la croix : *Per hostiam suam apparet.*

Comme nous comprenons qu'après en avoir entrevu les grandeurs et la puissance, saint Paul nous fasse entendre cette pressante exhortation : « Donc puisque nous avons en Jésus, le Fils de Dieu, un pontife excellent qui a pénétré dans les cieux, demeurons fermes dans la profession de notre foi ». Quelle foi ? — La foi en Jésus-Christ médiateur suprême, la foi en la valeur infinie de son sacrifice et de ses mérites, la foi en l'étendue illimitée de son divin crédit. « Approchons-nous donc, continue l'Apôtre, approchons-nous avec assurance, *Adeamus ergo cum fiducia*, du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et d'être secourus en temps opportun ».

Quelle grâce, en effet, pourrait nous refuser ce pontife qui sait compatir à nos faiblesses, à nos infirmités, à nos souffrances, puisque, pour nous ressembler, il les a toutes éprouvées ; ce pontife si puissant, puisqu'étant Fils de Dieu, il traite avec son Père d'égal à égal : *VOLO Pater* ; ce pontife qui veut nous être uni comme dans un corps la tête l'est aux membres ? Quelles grâces de pardon, de perfection, de sainteté ne peut pas espérer une âme qui cherche sincèrement à lui demeurer unie par la foi, la confiance et l'amour ?

Quel plus puissant motif de confiance pouvons-nous avoir ? Le Christ dont nous lisons la vie dans l'Évangile, dont nous célébrons les mystères, est toujours vivant, toujours inter-

cédant pour nous ; la vertu de sa divinité est toujours agissante ; le pouvoir que possédait sa sainte humanité (comme instrument uni au Verbe) de guérir les malades, de consoler les affligés, de vivifier les âmes, est toujours le même. Comme jadis, le Christ est encore la voie infaillible qui mène à Dieu, la vérité qui éclaire tout homme venant en ce monde, la vie qui sauve de la mort : *Christus heri, et HODIE, ipse et in saecula.*

Je le crois, Seigneur Jésus, mais augmentez ma foi ! J'ai pleine confiance dans la réalité et la plénitude de vos mérites, mais affermissez cette confiance ! Je vous aime, ô vous qui nous avez manifesté votre amour dans tous vos mystères, *in finem*, mais accroissez mon amour !... — *Le Christ dans ses mystères, pp. 95-96, 19.*

12. — Association de la Vierge Marie à l'œuvre du Christ-Jésus, son Fils.

Si le Christ Jésus est le Fils de Dieu par sa naissance ineffable et éternelle « dans le sein du Père », *Filius meus es tu, ego hodie genui te*, il est le Fils de l'homme par sa naissance temporelle dans le sein d'une femme : *Misit Deus Filium suum, factum ex muliere* : « Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme ».

Cette femme est Marie, mais cette femme est aussi une Vierge. C'est d'elle et d'elle seule, que le Christ tient sa nature humaine ; c'est à elle qu'il doit d'être Fils de l'homme ; elle est véritablement Mère de Dieu. Marie occupe donc, en fait, dans le Christianisme, une place unique, transcendante, essentielle. De même que la qualité de « Fils de l'homme » ne peut se séparer dans le Christ de celle de « Fils de Dieu », de même Marie est unie à Jésus : en fait, la Vierge Marie entre dans le mystère de l'Incarnation à un titre qui tient à l'essence même du mystère.

Par sa naissance temporelle, Jésus est véritablement Fils de Marie ; le Fils unique de Dieu est aussi le Fils unique de la Vierge.

Telle est l'ineffable union qui existe entre Jésus et Marie : elle est sa mère, il est son Fils. Cette union est indissoluble ; et comme Jésus est en même temps le Fils de Dieu venu pour sauver le monde, Marie est, en fait, intimement associée au mystère vital de tout le Christianisme. C'est là le fondement de toutes ses grandeurs : le privilège spécial de sa maternité divine. — *Le Christ, vie de l'âme*, pp. 452, 456.

Dans le plan divin, Marie est inséparable de Jésus et notre sainteté consiste à entrer le plus que nous le pouvons dans l'économie divine. — Dans les pensées éternelles, Marie tient,

en fait, à l'essence même du mystère du Christ ; mère de Jésus, elle est la mère de celui en qui nous trouvons tout. Suivant le plan divin, la vie n'est donnée aux hommes que par le Christ, Homme-Dieu : *Nemo venit ad Patrem nisi per me* : « Nul ne vient au Père, que par moi » ; mais le Christ n'est donné au monde que par Marie : *Propter nos homines et propter nostram salutem, descendit de caelis et incarnatus est... ex Maria Virgine.* C'est là l'ordre divin. Et cet ordre est immuable. Remarquez, en effet, qu'il ne vaut pas seulement pour le jour où l'Incarnation elle-même s'est réalisée ; sa valeur se continue encore pour l'application aux âmes des fruits de l'Incarnation. Pourquoi cela ? Parce que la source de la grâce, c'est le Christ, Verbe incarné ; mais sa qualité de Christ, de médiateur, demeure inséparable de la nature humaine qu'il a empruntée à la Vierge. — *Le Christ, vie de l'âme*, pp. 466-467.

Le Christ, après avoir reçu de Marie la nature humaine, a associé sa mère à tous ses mystères, depuis l'offrande au temple jusqu'à l'immolation sur le Calvaire.

Or, quelle est la fin de tous les mystères du Christ ?

De faire de lui l'exemplaire de notre vie surnaturelle, la rançon de notre sanctification et la source de toute notre sainteté ; de lui créer une société éternelle et glorieuse de frères qui lui soient semblables. C'est pourquoi au nouvel Adam, Marie est associée comme une nouvelle Ève ; mais elle est, bien mieux qu'Ève, « la mère des vivants », la mère de ceux qui vivent de la grâce de son Fils.

Cette association n'a pas été qu'extérieure. Le Christ, étant Dieu, étant le Verbe tout-puissant, créait dans l'âme de sa mère les sentiments qu'elle devait avoir à l'égard de ceux qu'il voulait, en naissant d'elle et en vivant ses mystères, constituer ses frères ; la Vierge, de son côté, illuminée par la grâce qui abondait en elle, répondait à cet appel de Jésus par un *Fiat* où son âme se répandait tout entière avec soumission et en union d'esprit avec son divin Fils. En donnant son consentement aux divines propositions de l'In-

carnation, elle a accepté d'entrer, à un titre unique, dans le plan de la rédemption ; elle a accepté non seulement d'être la mère de Jésus, mais de s'associer à toute sa mission de rédempteur. A chacun des mystères de Jésus, elle a dû renouveler ce *Fiat* plein d'amour, jusqu'au moment où elle a pu dire, après avoir offert au Calvaire, pour le salut du monde, ce Jésus, ce Fils, ce corps qu'elle avait formé, ce sang qui était le sien : « Tout est consommé ».

Or, l'œuvre par excellence de Jésus, le saint des saints de ses mystères, c'est sa passion ; c'est par son sacrifice sanglant sur la croix qu'il achève de rendre la vie divine aux hommes, qu'il les restitue dans leur dignité d'enfants de Dieu. Le Christ Jésus a voulu faire entrer sa mère dans ce mystère à un titre si spécial, Marie s'y est unie si pleinement à la volonté de son Fils Rédempteur, qu'elle partage véritablement avec lui, tout en gardant son rang de simple créature, la gloire de nous avoir, en ce moment, enfantés à la vie de la grâce.

Mère de notre chef, selon la pensée de saint Augustin, pour l'avoir enfanté dans ses entrailles, elle est devenue par l'âme, la volonté, le cœur, mère de tous les membres de ce divin chef : *Corpore mater capitum nostri, spiritu mater membrorum ejus.*

Allons au Calvaire, au moment où le Christ Jésus va consommer l'œuvre que son Père lui a donné d'accomplir ici-bas. — Notre-Seigneur est arrivé au terme de sa mission apostolique sur la terre ; il va réconcilier avec son Père toute l'humanité. Qui se trouve au pied de la croix à cet instant suprême ? Marie, la mère de Jésus, avec Jean, le disciple bien-aimé, et quelques autres femmes : *Stabat mater ejus*. Elle est là, debout ; elle vient de renouveler l'offrande de son Fils, qu'elle fit jadis lorsqu'elle le présenta au temple ; à ce moment, elle offre au Père éternel, pour la rançon du monde, « le fruit bénî de ses entrailles ». Jésus n'a plus que peu d'instants à vivre ; alors, le sacrifice sera accompli, et la grâce divine rendue aux hommes. Il veut nous donner

Marie pour mère. C'est là une des formes de cette vérité : que le Verbe s'est uni, dans l'Incarnation, à toute l'humanité ; les élus constituent le corps mystique du Christ dont on ne peut les distraire. Le Christ nous donnera sa mère pour être aussi la nôtre dans l'ordre spirituel ; Marie ne nous séparera pas de Jésus, son Fils, notre chef.

Avant donc d'expirer et « d'achever, comme dit saint Paul, la conquête du peuple des âmes dont il veut faire son royaume glorieux », Jésus voit au pied de la croix sa mère plongée dans une si grande douleur et son disciple Jean qu'il aime tant, celui-là même qui a entendu et nous a rapporté les suprêmes paroles. Jésus dit à sa mère : « Femme, voilà votre Fils » ; ensuite il dit au disciple : « Et vous, voilà votre mère ». — Saint Jean nous représente tous ici : c'est à nous qu'en mourant, Jésus lègue sa mère. N'est-il pas notre « frère aîné » ? Ne sommes-nous pas prédestinés à lui être semblables en sorte qu'il soit « l'aîné d'une multitude de frères » ? Or, si le Christ est devenu notre frère aîné, en empruntant à Marie une nature comme la nôtre, qui le rendait participant de notre race, quoi d'étonnant qu'il nous ait, en mourant, donné pour mère dans l'ordre de la grâce celle qui fut sa mère selon la nature humaine ?

Et comme cette parole, étant celle du Verbe, est toutepuissante et d'une divine efficacité, elle crée dans le cœur de saint Jean des sentiments de fils dignes de Marie, tout comme elle fait naître dans le cœur de la Vierge une tendresse particulière pour ceux que la grâce rend frères de Jésus-Christ. — Pouvons-nous douter un instant que, d'autre part, la Vierge n'ait pas répondu, comme à Nazareth, par un *Fiat*, silencieux cette fois, mais également plein d'amour, d'humilité et d'obéissance, où la plénitude de sa volonté s'écoulait dans celle de Jésus, pour réaliser le vœu suprême de son Fils ?

Sainte Gertrude raconte qu'entendant un jour dans le chant de l'office divin ces mots de l'Évangile, désignant le Christ : *Primogenitus Mariae Virginis*, « Premier-né de la Vierge Marie », elle se disait à elle-même : « Le titre de

Fils unique semblerait bien mieux convenir à Jésus que le titre de Premier-né ». Pendant qu'elle s'arrêtait à cette pensée, la Vierge Marie lui apparut : « Non, dit-elle à la grande moniale, ce n'est point « Fils unique », c'est « Fils premier-né » qui convient le mieux ; car, après Jésus, mon très doux Fils, ou plus véritablement, en lui et par lui, je vous ai tous engendrés dans les entrailles de ma charité, et vous êtes devenus mes fils, les frères de Jésus ». — *Le Christ, vie de l'âme*, pp. 461-463.

Et parce qu'ici-bas elle s'est ainsi associée à tous les mystères de notre rédemption, Jésus l'a couronnée, au ciel, non seulement de gloire, mais de puissance ; il a placé sa mère à sa droite, pour qu'elle pût disposer, à un titre unique comme l'est son titre de mère de Dieu, des trésors de la vie éternelle : *Adstitit regina a dextris tuis*. C'est ce que marque la piété chrétienne quand elle proclame la mère de Jésus la « Toute puissance suppliante » : *Omnipotentia suppplex*.

Oh ! disons-lui donc avec l'Église, et pleins de confiance : « Montrez que vous êtes mère : mère de Jésus par votre crédit auprès de lui, notre mère par votre miséricorde à notre égard ; que le Christ reçoive par vous nos prières, ce Christ qui, né de vous pour nous apporter la vie, a voulu être votre Fils » :

*Monstra te esse Matrem,
Sumat per te preces
Qui pro nobis natus
Tulit esse tuus.*

Ibid. pp. 469-471.

J'ai vu aujourd'hui (vendredi saint) que Marie fut PARFAITE dans sa foi sublime au pied de la croix. Oh ! qu'elle nous obtienne cette grâce insigne d'une foi parfaite, même dans la nudité de l'épreuve !

Rien ne glorifie le Père comme cette foi inébranlable dans le Christ au milieu du Calvaire. — *Un maître de la vie spirituelle*, pp. 474-475.

DEUXIÈME PARTIE

NOTRE PARTICIPATION A LA PASSION DU CHRIST

A. — NÉCESSITÉ DE NOTRE PARTICIPATION A LA PASSION DU CHRIST.

« Si quelqu'un veut être mon disciple,
qu'il prenne sa croix et me suive... »

D'APRÈS le plan divin, qu'il a tracé pour nous, le Père éternel veut que nous n'allions à lui qu'en marchant à la suite de son Fils, le Christ Jésus. Notre Seigneur nous a donné la formule de cette vérité fondamentale : « Je suis la voie : personne n'arrive au Père que par moi » : *Nemo venit ad Patrem nisi per me.*

Il a également légué à tous ses disciples cette maxime : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et marche sur mes traces ».

Si notre divin Sauveur a souffert pour nous racheter, c'est aussi pour nous donner la grâce d'unir notre expiation à la sienne et la rendre méritoire. Car, dit saint Paul, « ceux qui veulent appartenir au Christ doivent crucifier leur chair avec ses vices » : *Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitiis suis.* L'expiation réclamée par la justice divine n'atteint pas seulement le Christ Jésus ; elle s'étend aussi à tous les membres de son corps mystique. « Nous ne partagerons la gloire de notre chef qu'après avoir pris part à ses souffrances » ; c'est saint Paul encore qui nous le dit : *Si tamen compatimur ut et conglorificemur.*

Solidaires du Christ dans la souffrance, nous y sommes pourtant condamnés pour une raison bien différente. Il n'a eu qu'à expier les péchés d'autrui : *Propter scelus populi mei percussi eum* : « Je l'ai frappé à cause des péchés de mon peuple ». Nous, au contraire, sommes d'abord chargés de nos propres iniquités : *Digna factis recipimus, hic vero nihil mali*

gessit : « Nous recevons ce qu'ont mérité nos fautes ; mais lui, il n'a rien fait de mal ». Pour les âmes qui ont offendé Dieu, il y a un manque de délicatesse surnaturelle à vouloir entrer dans l'état d'union, avant d'avoir accompli leur part d'expiation. L'âme pourrait-elle prétendre à l'intime familiarité avec Dieu, avant d'avoir prouvé, par ses œuvres, que sa conversion est sincère ? Car tout péché personnel, même quand il a été pardonné, doit être expié. Par le péché, nous avons contracté une dette à l'égard de la justice de Dieu ; et, quand le délit est remis, la dette reste encore à payer. C'est là le rôle de la satisfaction. — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 229-232.

Nous nous associons à la Passion en supportant, par amour pour le Christ, les souffrances et les adversités que, dans les desseins de sa providence, il nous donne à subir.

Il y a une vérité capitale que nous devons méditer.

Le Verbe incarné, chef de l'Église, a pris sa part, la plus grande, des douleurs ; mais il veut laisser à l'Église, qui est son corps mystique, une part de souffrance. Saint Paul nous le fait entendre par une parole profonde malgré son aspect étrange : « Ce qui manque aux souffrances du Christ je l'achève de ma propre chair, pour son corps qui est l'Église ».

Que signifient ces paroles ? Manque-t-il donc quelque chose aux souffrances du Christ ? Oh ! non ; nous savons qu'en elles-mêmes elles ont été pour ainsi dire sans mesure : sans mesure dans leur intensité, car elles se sont abattues comme un torrent sur le Christ pour le submerger ; sans mesure surtout dans leur valeur, valeur proprement infinie, puisqu'elles sont les souffrances d'un Dieu. D'ailleurs le Christ, étant mort pour tous, est devenu, par sa Passion, « propitiatoire pour les péchés du monde entier ». Que signifie dès lors le texte de l'Apôtre ? Saint Augustin nous l'explique : pour comprendre le mystère du Christ, il ne faut pas le séparer de son corps mystique ; le Christ n'est « total », selon l'expression du grand Docteur, que si on le prend *uni*



à l'Église ; il est la tête de l'Église qui forme son corps mystique. Lors donc que le Christ a donné sa part d'expiation, il reste au corps mystique à apporter aussi la sienne : *Adim-pletae fuerunt passiones in capite, restabant adhuc passiones in corpore.*

De même que Dieu avait décidé que, pour satisfaire à la justice et mettre le comble à l'amour, le Christ devait subir une somme de souffrances et d'expiations, de même a-t-il déterminé pour l'Église, que saint Paul appelle tantôt le corps mystique du Christ, tantôt l'Épouse du Christ, une part de souffrances à distribuer entre ses membres, afin que chacun de ceux-ci coopère à l'expiation de Jésus, qu'il s'agisse de l'expiation due pour ses propres fautes, ou qu'il s'agisse de l'expiation endurée, à l'exemple du divin Maître, pour les fautes d'autrui. Une âme qui aime vraiment Notre-Seigneur désire lui donner par ses mortifications cette preuve d'amour pour son corps mystique. C'est là le secret des « extravagances » des saints, de cette soif de mortifications qui les caractérise presque tous : «achever en soi ce qui manque à la Passion de leur divin Maître». — *Le Christ dans ses mystères, pp. 292-294 ; Le Christ, idéal du moine, pp. 235-236.*

Contemplez le Christ Jésus, se rendant au Calvaire, chargé de sa croix ; il succombe sous le poids de ce fardeau. S'il le voulait, sa divinité soutiendrait son humanité ; mais il ne le veut pas. Pourquoi ? Parce qu'il veut, pour expier le péché, éprouver dans sa chair innocente l'accablement causé par le péché. Mais les juifs craignent que Jésus n'arrive pas en vie au lieu du crucifiement ; ils forcent alors Simon le Cyrénéen à aider le Christ à porter sa croix, et Jésus accepte cette aide.

Simon, en ceci, nous représente tous ; membres du corps mystique du Christ, nous devons aider Jésus à porter sa croix. C'est là une marque sûre que nous lui appartenons, si, après lui, nous nous renonçons et portons notre croix : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem*

Simon

suam, et sequatur me. N'était-ce pas ce que recherchait saint Paul ? N'écrivait-il pas « qu'il voulait renoncer à tout, afin d'être admis à la communion des souffrances du Christ et de lui devenir semblable jusque dans la mort » ? *Ad cognoscendum illum et societatem passionum illius, configuratus morti ejus.* — *Le Christ, vie de l'âme*, p. 249.

Le christianisme est un mystère de mort et de vie, mais la mort n'existe que pour sauvegarder la vie divine en nous : *Non est Deus mortuorum sed viventium* : « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants ». « Le Christ, en mourant a détruit la mort, et en ressuscitant, nous a rendus à la vie » : *Mortem nostram moriendo destruxit et vitam resurgendo reparavit*. L'œuvre essentielle du Christianisme, comme le but final auquel il tend de sa nature, est une œuvre de vie ; le Christianisme est la reproduction de la vie du Christ dans l'âme. — Or, on peut résumer l'existence du Christ dans ce double aspect : « il s'est livré à la mort pour nos péchés ; il est ressuscité afin que nous ayons la vie de la grâce » : *Traditus est propter delicta nostra et resurrexit propter justificationem nostram*. Le chrétien meurt à tout ce qui est péché, mais pour vivre davantage de la vie de Dieu. — La pénitence ne sert donc, tout d'abord, que de moyen pour arriver à ce but de la vie.

C'est ce que saint Paul a bien remarqué : « Portons toujours en nos corps, dit-il, la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus soit manifestée en nous ». Que la vie du Christ, qui a son principe dans la grâce et sa perfection dans l'amour, s'épanouisse en nous : voilà le but ; il n'y en a pas d'autre. Pour arriver à ce but, la mortification est nécessaire ; c'est pourquoi saint Paul dit : « Ceux qui appartiennent au Christ, — et nous appartenons au Christ par notre baptême, — crucifient leur chair avec ses vices et ses mauvais désirs », *Qui sunt Christi, crucifixerunt carnem suam cum vitiis et concupiscentiis suis*. Et ailleurs, il dit encore plus explicitement : « Si vous vivez selon les instincts de la chair, vous ferez mourir en vous la vie de la grâce ; mais si vous

mortifiez les tendances dépravées de la chair, alors vous vivrez de la vie divine ». — *Le Christ, vie de l'âme, pp. 244-245.*

Que Notre-Seigneur vous prenne *toute* à Lui et vous donne le courage de supporter les épreuves si nécessaires à ceux qui veulent s'unir à un crucifié. Ici-bas, Notre-Seigneur se présente à nous sur la croix ; le crucifix est son image officielle, et l'union avec lui est impossible si nous ne voulons pas sentir les clous qui le transpercent.

Vous vous rappelez les paroles de Jésus aux deux disciples qu'il a accompagnés sur le chemin d'Emmaüs : « N'était-il pas nécessaire que le Christ souffrît avant d'entrer dans sa gloire ? » Nous sommes ses membres, et il est impossible pour nous d'entrer dans sa gloire sans avoir souffert avec lui. Plus on est uni avec Jésus-Christ, plus on vit de sa vie, et cette vie ici-bas est une vie de souffrance. Saint Paul nous dit : « Nous n'avons pas un Pontife qui ne puisse compatir à nos souffrances, car lui-même a été *tenté* comme nous, hormis le péché, afin de nous ressembler ». Voyez sa sainte Mère, personne n'a jamais souffert comme elle, car personne n'a été si uni avec lui qu'elle.

Donc, bon courage, vous êtes sur le bon chemin, et un jour vous comprendrez ceci plus clairement.

Je me réjouis de ce que vous êtes bien décidée à ne rien refuser à Notre-Seigneur qui, certes, vous appelle à une grande union avec lui. Pour arriver à cette union, nous devons traverser bien des peines et des épreuves, et surtout celle de sentir combien nous sommes faibles en nous-mêmes.

Il est impossible de parvenir à une union intime avec un amour crucifié, sans sentir de temps en temps les épines et les clous : c'est cela qui conditionne l'union. Il ne faut pas vous décourager, si Notre-Seigneur vous laisse voir *un peu* de votre misère. Il la supporte toujours et il vous la cache, mais vous devez la voir et la sentir avant qu'elle ne se mani-

feste. Cela est humiliant et douloureux pour une petite Irlandaise. » — *Lettres de direction*, pp. 79, 83-84.

L'amour de Dieu est aussi incompréhensible, aussi mystérieux que Dieu lui-même. En effet, « Dieu, c'est l'amour », *Deus caritas est*. Quand on se livre à cet amour, quand on se jette sur son sein paternel, on se trouve dans une fournaise infinie. *Ignis consumens Deus noster*, « Notre Dieu est un feu consumant », et ce feu, en contact avec l'imperfection, produit la souffrance, car ce feu est *consumens*, il tend à consumer tout ce qui s'oppose à l'union.

Jésus chargé des péchés de tous les hommes (*Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit* : « Vraiment c'était nos langueurs qu'il portait, et nos douleurs dont il s'était chargé »), est devenu pour nous « péché » et « maudit » : *Factus pro nobis maledictum, quia scriptum est : maledictus omnis qui pendet in ligno*, « Il est devenu pour nous maudit, car il est écrit : maudit celui qui est suspendu sur le bois. » Dès le premier moment de son incarnation, il s'est jeté avec un amour, un abandon parfait, dans le sein du Père ; et ce Père l'aima d'un amour parfait : *Pater enim diligit Filium et omnia dedit ei in manu*, « Le Père, en effet, aime le Fils et lui a donné toutes choses en main ». Le Christ est « le Fils de sa dilection ». Et cependant, voyez comment Dieu (l'Amour) a traité Jésus ! Il l'a livré aux crachats, aux fouets, aux épines, aux angoisses du Calvaire.

Ainsi en sera-t-il de nous, si nous nous livrons à l'Amour. Mais Jésus nous a précédés. Il a porté la grande part de nos croix. Il ne nous laisse que la petite part que sa sagesse et la justice de son Père exigent « afin d'accomplir dans notre chair, par nos souffrances, ce qui manque à la Passion du Christ ».

La dépendance du bon plaisir du Père est l'hommage dû à sa qualité de *premier Principe de tout*. Dieu n'a besoin de personne, il peut susciter des instruments pour l'accomplissement de ses desseins, mais notre dépendance *absolue* de lui dans toutes ses volontés et dans toutes ses *permissions*

l'honneur ; c'est l'unique chose qu'il demande. — *Mélanges Marmion*, pp. 83-84.

Tous ceux qui cherchent Dieu sincèrement passent tôt ou tard par l'épreuve. C'est nécessaire, pour pouvoir faire n'importe quel progrès réel. « Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit ». — « Si quelqu'un porte du fruit, mon Père l'émondera, afin qu'il en porte davantage ». — « Si le grain de froment qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ».

Il en est tout à fait comme pour la nature qui, tous les ans, doit mourir en quelque sorte et demeurer dans l'emprise glaciaire de l'hiver. Elle *semble* mourir ; mais cette mort est nécessaire avant la saison du printemps... Il en va de même pour votre âme, parce qu'elle a été trouvée agréable à Dieu... Je prierai tous les jours pour que Dieu vous donne la *soumission* et l'humble abandon de vous-même entre ses mains en vue de réaliser dans votre âme les desseins de son amour et de sa sagesse. — *Mélanges Marmion*, p. 113.

B.—DISPOSITIONS FONCIÈRES DE L'AME QUI VEUT DIGNEMENT PARTICIPER A LA PASSION DU SAUVEUR.¹

1.—La patience silencieuse.

NOTRE bénî Sauveur Jésus est bien l'exemplaire le plus achevé d'une admirable patience. Il veut que nous sachions tout spécialement qu'il est « doux de cœur » ; l'Évangéliste lui applique ce beau texte d'Isaïe : « Il ne brisera point le roseau déjà éclaté et n'éteindra point la mèche qui fume encore ».

Loin d'éteindre la mèche, il patiente, il attend l'heure de la grâce, l'heure où de cette mèche vacillante jaillira une flamme magnifique de pur amour. Ainsi de Madeleine, de la Samaritaine, et de tant d'autres. Quelle bonté condescendante il a manifestée à la misère sous toutes ses formes, y compris la plus hideuse pour ses regards divins, celle du péché ! Et avec ses disciples, quelle infatigable patience il a montrée ! Il les voit et les entend se disputer entre eux, manifester leurs ambitions ; il voit la faiblesse de leur foi ; il est témoin de leur impatience : un jour, ils veulent éloigner de Jésus les petits enfants ; plus d'une fois, même après sa résurrection, il a à les reprendre de leur dureté de cœur, de leur lenteur à croire en lui, malgré tant d'œuvres et de miracles accomplis sous leurs yeux. Il est un modèle de

1. [On peut ramener à trois les dispositions foncières que D. Marmion réclame de l'âme qui rencontre la croix : l'acceptation silencieuse, l'amour généreux, l'abandon filial : trois dispositions qui se superposent pour ainsi dire et dont l'abandon, forme suprême de l'amour, constitue le sommet. A ces trois dispositions essentielles on peut ramener toutes les autres.]



patience admirable, jusqu'à supporter près de lui celui qu'il savait devoir le trahir au jour de sa Passion.

Tel est notre modèle. Tenons toujours les yeux fixés sur lui.
— *Le Christ, idéal du moine*, pp. 541-542.

Si une patience aussi admirable nous paraît bien difficile à posséder, regardons notre divin modèle durant sa Passion. Il est Dieu, le Tout-Puissant, et son âme riche de toute perfection. Et voici qu'on lui crache à la face ; il ne se détourne point : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me* ; il se tait devant Hérode qui le traite comme un insensé : *At ipse nihil illi respondebat* ; il se soumet à Pilate qui le condamne à une mort infamante ; il se soumet, parce que Pilate, étant gouverneur légitime de la Judée, représentait, tout païen qu'il fût, l'autorité qui a sa source en Dieu : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut ». Pourquoi le Christ Jésus subit-il sans se plaindre tous ces outrages ?

Par révérence et amour pour son Père qui a fixé les circonstances de sa Passion.

Nous aussi nous devons tenir ferme et patienter jusqu'à l'heure de Dieu : *Viriliter age et sustine Dominum* : « Agis virilement et sache attendre le Seigneur ».¹ Dieu n'est jamais si près de nous que lorsqu'il place la croix de son Fils sur nos épaules ; jamais plus que dans ces moments-là, nous ne rapportons à notre Père des cieux la gloire qu'il retire de notre patience : *Afferunt fructum in patientia* : « Ils porteront



1. [Il peut paraître que la patience soit le fait d'une âme passive, sans vigueur. A la suite de saint Thomas, D. Marmion a bien montré (*Le Christ idéal du moine*, pp. 190-196) que la force est le principe de deux actes : « l'aggression » *aggredi* et « l'endurance » *sustinere*. « L'endurance », la patience, réclame plus de fermeté d'âme que « l'aggression » ; elle constitue l'acte principal de la vertu de force. D. Marmion cite le texte de la sainte Écriture : l'homme patient vaut mieux que l'homme vaillant.]

du fruit, par la patience ». — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 307, 241.

Vous êtes dans la bonne voie vers Dieu, une voie qui mène toujours à lui : les contrariétés et la faiblesse. C'est la voie du devoir, accompli *sans cesser d'aimer*, en dépit des obstacles. Jésus est notre force ; *notre faiblesse assumée par lui* devient une *faiblesse divine*, et elle est plus forte que toute la force de l'homme. *Quod infirmum est Dei fortius est hominibus* : « Ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que la force des hommes ». Ceci est une grande et profonde vérité. La passion de notre cher Seigneur n'est pas autre chose que ce triomphe de la divine faiblesse sur toute la force et la méchanceté des hommes. Mais pour ceci nous avons besoin d'une grande patience et de l'amoureuse acceptation de la volonté de Dieu à tout moment. Car *Passionibus Christi per patientiam participamus*. C'est « par la patience que nous participons à ses souffrances ». Pensez bien à ceci dans vos prières, et vous ferez de grands progrès. — *Lettres de direction*, p. 112.

Acceptons donc avec patience et de bon cœur les mortifications que la Providence nous envoie : la faim, le froid, la chaleur, tant de petites circonstances ou incommodités de lieu, de temps, de personnes, qui nous contrarient. Ce sont des riens, me direz-vous encore une fois ; oui, mais des riens qui font partie du plan divin sur nous. En faut-il davantage pour nous les faire agréer avec amour ?

Acceptons enfin, si Dieu nous l'envoie, la maladie ou, ce qui est parfois plus pénible, un état maladif, une infirmité qui ne nous quitte jamais ; des adversités, des aridités et des sécheresses spirituelles ; accepter toutes ces choses peut devenir très mortifiant pour la nature. Si nous le faisons avec une amoureuse soumission, sans rien relâcher du service que nous devons à Dieu, malgré que le ciel reste froid et nous semble sourd, notre âme s'ouvrira de plus en plus à l'action divine. Car, selon la parole de saint Paul, « *tout concourt au*

bien de ceux que Dieu appelle à partager sa gloire » : **OMNIA cooperantur in bonum iis qui secundum propositum vocati sunt sancti.** — *Le Christ, idéal du moine*, p. 247.

Quand le Précurseur annonce au monde la venue du Sauveur, en quels termes le désigne-t-il ? « Voici l'agneau de Dieu » : *Ecce agnus Dei*. Jérémie l'avait prédit : « Je suis comme un agneau plein de douceur conduit à la boucherie ». Saint Pierre nous dit que « nous sommes rachetés par le sang de l'agneau immaculé et sans tache ». Dans l'Apocalypse, le Christ est représenté comme l'agneau immolé. C'est donc une des figures scripturaires du Christ victime. Or, quelle est la caractéristique de l'agneau ? De laisser faire de lui ce que l'on veut, de se laisser immoler sans résistance. C'était là d'ailleurs l'image qu'avait donnée du Messie le prophète Isaïe.

Et avec quelle vérité le Christ Jésus l'a réalisée ! Voyez-le, dès le premier instant de son incarnation ; il s'abandonne à tous les vouloirs, à tous les désirs du Père : « Me voici, ô Père, pour accomplir vos volontés » : *Ecce venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam*. C'est le premier mouvement de son cœur sacré : ce n'est pas seulement une parole d'obéissance, c'est aussi un cri et un acte d'abandon à toutes les humiliations, à toutes les souffrances qui l'attendent. Acte qu'il n'a jamais rétracté, mais dont la splendeur extérieure est surtout admirable durant la Passion : « Père, que ce calice s'éloigne de moi, si cela est possible ; pourtant que votre volonté soit faite et non la mienne ». Il est livré aux bourreaux ; et quelle est son attitude ? « Je ne me suis pas détourné de ceux qui me frappaient et me crachaient à la face » : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me*. On l'insulte, on lui donne des soufflets, on le couvre de dérision ; et il ne cherche point à échapper aux traitements inouïs dont lui, la Sagesse éternelle et souveraine de toutes choses, il est l'objet. « Il garde le silence » : *Jesus autem tacebat* ; comme « se tait l'agneau devant celui qui le tond » : *Quasi agnus coram tondente se obmutescat*.

Mais dans le sanctuaire de sa sainte âme, quelle prière d'abandon au Père ! Quelle donation entière de tout lui-même à la justice et à l'amour ! Aussi ses dernières paroles sont-elles véritablement des cris d'abandon : « Tout est consommé... Je remets, ô Père, mon âme entre vos mains ». — *Le Christ, idéal du moine*, p. 519-520 ; *Un maître de la vie spirituelle*, p. 463.

Comme direction spirituelle, je désire que vous tâchiez, avec la grâce de Dieu, de *souffrir en silence*. Jésus, la Sagesse éternelle, traité comme un insensé, bafoué par les soldats d'Hérode, *se tait*. C'est dans la patience qu'on possède son âme, c'est une grande chose et une grande force¹ que de posséder son âme. — *Lettres de direction*, p. 290.

Faisons appel à notre expérience. N'est-il pas vrai que lorsqu'on répand son cœur dans celui des hommes, à tout venant, ou qu'on rumine, à part soi, ses difficultés, on s'énerve, on s'affaiblit, on se sent chaque fois le cœur plus vide ? Tandis que si l'on adresse à Dieu ces « plaintes respectueuses, qu'une douleur soumise répand devant lui pour les faire mourir à ses pieds », ou si l'on confie ses difficultés à celui qui représente le Seigneur auprès de nous, on trouve la lumière, la force et la paix. Évidemment, on peut parfois aussi ouvrir son cœur à un ami fidèle et discret ; notre béni Sauveur, le modèle divin de toutes les vertus, ne l'a-t-il pas fait lui-même, au jardin des oliviers ? N'a-t-il pas confié à ses apôtres les angoisses suprêmes de son cœur sacré ? « Mon âme est triste jusqu'à la mort » : *Tristis est anima mea usque ad mortem*. Cette conduite n'est pas défendue ; mais ce qui laisse le cœur faible et désesparé, c'est d'aller sans cesse mendier auprès des créatures ce qu'elles ne peuvent nous donner ; tandis qu'il n'est pas de lumière ou de force que nous ne puissions trouver dans le Christ Jésus. — *Le Christ, idéal du moine*, p. 518.

1. Voir la note ci-dessus p. 95.

Distinguons la plainte du murmure. Celle-là n'est nullement une imperfection, elle peut même être une prière. Voyez encore le Christ Jésus, modèle de toute sainteté. Sur la croix, Notre-Seigneur ne se plaint-il pas à son Père d'être abandonné ?

Mais qu'est-ce qui fait la différence entre ces deux attitudes ? Le murmure implique évidemment une opposition, une malveillance (au moins passagère) dans la volonté ; toutefois il procède plus formellement de l'esprit ; c'est un péché de l'esprit, il dérive de l'esprit de résistance. C'est une manifestation contentieuse. La plainte, au contraire, si on la suppose toute pure, vient seulement du cœur ; elle est le cri d'une âme broyée, qui sent la souffrance, mais qui pourtant l'accepte entièrement, et avec amour. Nous pouvons sentir les difficultés, éprouver même des mouvements de dégoût : cela peut arriver à l'âme la plus parfaite ; il n'y a en cela aucune imperfection, aussi longtemps que la volonté n'adhère pas à ces mouvements de révolte qui bouleversent parfois la nature sensible. Notre-Seigneur n'a-t-il pas voulu ressentir lui-même de tels troubles intérieurs ? : *Coepit taedere et pavere et maestus esse* : « Il commença à éprouver de l'ennui, de la peur et de la tristesse ». Et que disait, en ces moments si terribles, Celui qui est en tout notre idéal ? : *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste*. « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ». Quelle plainte, sortie des entrailles d'un Dieu, en face de la plus terrible obéissance qui ait été jamais proposée ici-bas ! Mais aussi, comme ce cri profond de la sensibilité écrasée est couvert par le cri bien plus profond encore de l'entier abandon à la volonté divine : *Verumtamen fiat voluntas tua, non mea !* : « Que votre volonté se fasse et non la mienne ».

Du murmure, au contraire, l'amour est absent ; aussi le murmure « éloigne-t-il de Dieu » ; il détruit cet « amen » de tous les instants, ce « fiat » amoureux sortant plus encore du cœur que des lèvres : en un mot, cette soumission perpétuelle et incessante de tout notre être à la volonté divine par amour pour le Christ. — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 383, 384.

J'ai reçu une lumière utile ces jours-ci sur les mots de l'Écriture : *Revela Domino viam tuam et spera in eo, et ipse faciet* : « Révèle ta voie au Seigneur et confie-toi en lui ; il agira ». Pourquoi « révéler » quelque chose à Dieu ? Parce qu'il veut que nous agissions envers lui comme de bons enfants qui vont en toute confiance raconter toutes leurs difficultés à leur père. Saint Paul dit la même chose : *In omni oratione et obsecratione cum gratiarum actione petitiones vestrae INNOTESCANT apud Deum* : « En toute circonstance faites connaître vos besoins à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ». Le Psalmiste révèle toute *sa voie*, c'est-à-dire toutes ses peines, les persécutions auxquelles il est en butte, ses tentations (cf. Ps. xxxvii). Quand nous avons des peines, nous sommes portés à les révéler, à les raconter à nous-mêmes ou aux autres : ce qui ne sert à rien, sinon à nous chagrinier ou à blesser la charité. Tandis que, lorsque nous les racontons à Dieu, *c'est une prière* qui nous ouvre le cœur et nous remplit de lumière et de courage. Surtout si, nous appuyant sur Jésus-Christ, nous allons à Dieu *dans l'esprit d'adoption*, et cela malgré nos péchés, à l'exemple de l'enfant prodigue.

Un maître de la vie spirituelle, p. 441.

C'est une *grande* perfection de nous unir à l'Agneau dans cette offrande et d'accepter, avec lui, sans murmure, toutes les souffrances et toutes les épreuves que notre Père céleste permet, en disant : *Dominus est* : « C'est le Seigneur »¹.

Ibid., p. 463.

1. [Lors d'un voyage à Rome, en 1912, D. Marmion fut reçu en audience par Sa Sainteté Pie X. Ces deux grands coeurs si surnaturels étaient bien faits pour se comprendre. Aussi, à la fin de l'entretien, dom Columba sollicita-t-il du Pape qu'il daignât lui donner, comme il disait, « un texte pour son âme ». Pie X réfléchit un instant, prit une image et écrivit au verso ces lignes : *In cunctis rerum angustiis, hoc cogita : Dominus est. Et Dominus tibi erit adjutor fortis* : « Dans toutes les circonstances pénibles, pensez à ceci : c'est le Seigneur. Et le Seigneur vous sera un aide puissant ». Ces lignes du Vicaire du Christ

J'ai médité, tous ces temps-ci, ces paroles de l'office de la Passion : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me. Domine Deus auxiliator meus, IDEO NON SUM CONFUSUS* : « Je n'ai pas détourné ma face des outrages et des crachats ; le Seigneur me viendra en aide ; c'est pourquoi je ne serai pas confondu ». Voilà le secret du silence, de la paix de l'âme de Jésus dans sa Passion : *la vue de son Père*. Je tâche de l'imiter en trouvant dans cette *vue* toute ma force.

Entrez de plus en plus dans le *grand silence*. Silence : *a) de la langue ; b) des mouvements des passions ; c) des raisonnements et réflexions sur la manière d'agir d'autrui*. Laissez cela à notre Père céleste. Je trouve une grande paix d'âme depuis que je m'interdis, pour autant que mon devoir de supérieur me le permet, de m'occuper des agissements d'autrui. *J'en parle au Père céleste*, comme le fait constamment le psalmiste. Alors cela devient une prière qui ne fait que rendre la paix et le silence plus profonds. — *Un maître de la vie spirituelle*, pp. 474-475.

Dans les moments d'épreuve, aux heures de souffrance, regardons le Christ Jésus à l'agonie ou suspendu à la croix, et disons-lui du fond du cœur : *Diligam te et tradam meipsum pro te* : « C'est pour vous prouver davantage mon amour que j'accepte votre volonté ». Alors la paix divine, — cette paix qui surpassé tout sentiment — descendra dans notre âme avec l'onction de la grâce céleste : elle seule peut nous donner la force et la patience de tout supporter dans le silence du cœur et des lèvres : *Tacita conscientia patientiam amplectatur*. — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 373-374.

répondaient trop bien aux sentiments intérieurs de dom Columba pour ne pas le frapper particulièrement. Il y vit comme une confirmation de la voie d'abandon qui était la sienne. Souvent il méditait ces paroles. On en trouve souvent l'écho direct dans ses lettres spirituelles, comme dans la citation à laquelle se réfère cette note. — Voir *Un maître de la vie spirituelle*, pp. 458-466.]

2. — L'amour généreux.

REGARDONS de nouveau notre divin Sauveur dans sa Passion. Nous savons qu'il l'a acceptée avec amour pour son Père, et que cet amour était immense : « Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père » : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem*. Mais n'a-t-il pas souffert malgré cet amour ? Oh ! certainement ; quelle souffrance a égalé la sienne, celle qu'il avait acceptée en entrant en ce monde ? Écoutez le cri qui s'échappe de son cœur broyé à l'agonie : « Père, tout vous est possible, écartez de moi ce calice... Cependant, que votre volonté soit faite et non la mienne ». L'amour de son Père l'a emporté sur la répulsion de sa nature sensible. Et pourtant son agonie était effrayante, ses douleurs indicibles : son âme, dit le Psalmiste, s'est fondue tout entière sous l'intensité de la souffrance. Mais parce qu'il est resté attaché à la croix par amour, il a donné à son Père une gloire infinie, digne des divines perfections.

De même pour nous, l'amour résoudra toutes les difficultés qui peuvent surgir dans notre vie. Des difficultés, des contrariétés, des contradictions, nous en rencontrerons toujours, en quelque endroit du monde que nous soyons. Il est d'autant plus impossible d'y échapper qu'elles tiennent moins aux circonstances qu'à la condition humaine elle-même.

Si nous aimons véritablement le Christ Jésus, nous ne chercherons pas à éviter les difficultés et les souffrances qui se présentent dans la pratique fidèle de nos devoirs d'état ; nous les embrasserons comme notre chef divin a embrassé sa croix quand elle lui a été offerte. Les uns ont une croix plus lourde que les autres ; l'amour la fait porter, si lourde soit-elle ; l'onction de la grâce divine fait qu'on s'y attache et qu'on ne cherche pas à s'en décharger ; on finit

par s'y affectionner comme un moyen de témoigner continuellement son amour : *Aquae multae non potuerunt extinguer caritatem* : « Les grandes eaux ne sauraient éteindre l'amour ». — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 240-241.

Ne craignons donc pas les épreuves ; nous pouvons traverser de grandes difficultés, subir de rudes contradictions, endurer de profondes souffrances ; mais du moment que nous nous mettons à servir Dieu par amour, ces difficultés, ces contradictions et ces souffrances servent d'aliment à l'amour. Quand on aime Dieu, on peut sentir la croix ; Dieu même nous la fera sentir davantage à mesure que nous avancerons, parce que la croix établit en nous une plus grande similitude avec le Christ ; mais on aime alors, sinon la croix elle-même, du moins la main de Jésus qui la place sur nos épaules, car cette main nous donne aussi l'onction de la grâce pour supporter notre fardeau ; l'amour est une arme puissante contre les tentations et une force invincible dans les adversités. — *Le Christ, vie de l'âme*, p. 310.

Quand Jésus se rendait au Calvaire, ployé sous sa lourde croix, il a succombé sous le fardeau ; lui, que l'Écriture appelle « la force de Dieu », *Virtus Dei*, nous le voyons humilié, faible, prosterné à terre. Il est incapable de porter sa croix. C'est un hommage que rend son humanité à la puissance de Dieu. S'il voulait, Jésus pourrait, malgré sa faiblesse, porter sa croix jusqu'au calvaire ; mais, en ce moment, la divinité veut, pour notre salut, que l'humanité sente sa faiblesse, afin qu'elle nous mérite la force de supporter nos souffrances.

A nous aussi, Dieu donne une croix à porter, et chacun pense que la sienne est la plus lourde. Nous devons l'accepter, sans raisonner, sans dire : « Dieu aurait pu changer telle ou telle circonstance de mon existence ». Notre-Seigneur nous dit : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et me suive.

Dans cette acceptation généreuse de *notre* croix, nous

trouverons l'union avec le Christ. Car remarquez bien qu'en portant notre croix, nous prenons vraiment notre part de celle de Jésus. Considérez ce qui est raconté dans l'Évangile. Les Juifs, voyant faiblir leur victime, et craignant qu'elle n'arrive pas jusqu'au Calvaire, arrêtent, chemin faisant, Simon le Cyrénén et le forcent à aider le Sauveur. Le Christ aurait pu, s'il l'avait voulu, puiser en sa divinité la force nécessaire ; mais il a consenti à être secouru. Il veut nous montrer par là que chacun de nous doit l'aider à porter sa croix. Notre-Seigneur nous dit : « Agréez cette part que, dans ma prescience divine, au jour de ma passion, je vous ai réservée de mes souffrances ». Comment refuserions-nous d'accepter, des mains du Christ, cette douleur, cette épreuve, cette contradiction, cette adversité ? de boire quelques gouttes à ce calice qu'il nous présente lui-même et auquel il a bu le premier ? Disons-lui donc : « Oui, divin Maître, j'accepte cette part, de tout cœur, parce qu'elle vient de vous ». Prendons-la donc, comme le Christ prit sa croix, par amour pour lui et en union avec lui. Nous sentirons parfois, sous le fardeau, flétrir nos épaules ; saint Paul nous fait l'aveu que certaines heures de son existence étaient si pleines d'ennui et de contrariétés que « la vie même lui était à charge » : *Ut taederet nos etiam vivere*. Mais, comme le grand Apôtre, regardons Celui qui nous a aimés jusqu'à se livrer pour nous ; à ces heures où le corps est torturé, où l'âme est broyée, où l'esprit vit dans les ténèbres, où se fait sentir l'action profonde de l'Esprit en ses opérations purificatrices, unissons-nous au Christ avec plus d'amour encore. Alors la vertu et l'onction de sa croix se communiqueront à nous, et nous y trouverons, avec la force, la paix et cette joie intérieure qui sait sourire au milieu de la souffrance : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* : « Je surabonde de joie au milieu de toutes nos tribulations ».

Ce sont là les grâces que Notre-Seigneur nous a méritées. Quand, en effet, il montait au calvaire, aidé du Cyrénén, le Christ Jésus, Homme-Dieu, pensait à tous ceux qui, dans le cours des siècles, l'aideraient à porter sa croix en acceptant

la leur ; il méritait, pour eux, à ce moment, des grâces inépuisables de force, de résignation et d'abandon qui leur feraient dire comme lui : « Père, que votre volonté soit faite et non la mienne » ! — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 292-293.

Les âmes aimantes suivent Jésus partout, aussi bien et même plus volontiers au Golgotha que sur la montagne de la Transfiguration. Quels sont ceux qui restèrent avec Jésus au pied de la croix ? La Vierge, sa mère, qui l'aimait d'un amour où n'entrait pas la moindre recherche de soi ; Madeleine, à qui Jésus avait beaucoup pardonné, parce qu'elle avait beaucoup aimé ; saint Jean qui possédait les secrets du cœur divin. Tous trois sont restés là, près de Jésus.

Le Christ, idéal du moine, p. 413.

Dieu se sert souvent de la souffrance dans la vie spirituelle pour développer notre amour, parce que, dans ces moments, l'âme doit davantage se vaincre elle-même, et c'est là une marque de la fermeté de sa charité.¹ Voyez Notre-Seigneur ;

1. [Dans ce paragraphe, comme dans les deux suivants, D. Marmion expose une doctrine importante. Le mérite d'un acte se mesure au degré de charité que possède l'âme au moment où elle accomplit cet acte. D'une façon générale, le *signe* de cette charité est la bonté, l'excellence même de l'œuvre à accomplir, bonté qui se tire avant tout de la conformité de cette œuvre à la volonté divine. Quant à la difficulté qu'on peut éprouver à accomplir cette œuvre, si cette difficulté est *inhérente à l'œuvre elle-même*, elle se confond avec celle-ci, et, si elle est *surmontée*, elle témoigne d'une charité (amour de Dieu) *actuelle* plus vive, autrement dit, la difficulté *vaincue* est *signe de la charité* qu'on a apportée à en triompher, mais, seule, cette charité est source immédiate du mérite ; la difficulté n'en est que source indirecte, en ce sens qu'elle a excité la charité à se déployer, ou a été pour celle-ci l'occasion de se manifester avec plus d'éclat. Si la difficulté qu'on éprouve à accomplir une œuvre provient des *dispositions subjectives défavorables* de celui qui doit agir (lâcheté devant le devoir, négligence, amour-propre, volonté propre, susceptibilité, etc.), loin d'être une source de mérite, elle n'est que trop souvent le signe d'un amour de Dieu médiocre. Ce qui est dit ici des difficultés peut s'appliquer aux épreuves, aux souffrances. — On voit

il n'a pas fait d'acte d'amour plus intense que lorsqu'il a accepté à l'agonie le calice d'amertume qui lui était présenté, et quand il a achevé son sacrifice dans l'abandon de son Père sur la croix. — *Le Christ, vie de l'âme*, p. 441.

Je désire que vous vous appliquiez avec suite et attention à agir *uniquement* par amour pour Dieu en tout ce que vous faites. Chaque action faite par pur amour est un acte d'amour pur envers Dieu, et plus cet acte vous aura coûté, plus l'amour est grand et méritoire. Ainsi c'est sur la croix que Notre-Seigneur a montré le plus d'amour. Ce qui ne coûte rien ne vaut rien. — *Lettres de direction*, p. 55.

La valeur de toute notre vie dépend du motif qui nous fait agir.¹ Or, il est certain que le motif le plus élevé, c'est

de plus que, conformément à la doctrine de saint Paul et de saint Thomas d'Aquin, comme à toute la tradition théologique et ascétique, D. Marmion fait dépendre de la charité (amour de Dieu) la valeur surnaturelle de toutes nos actions, y compris l'acceptation de la souffrance. Celle-ci n'a de valeur méritoire pour le ciel que pour autant qu'elle est acceptée par une âme en état de grâce, mue par motif d'amour de Dieu : « Quand je livrerais mon corps aux flammes, disait saint Paul aux Corinthiens, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien ». D. Marmion écrivait : « Une vérité sur laquelle il importe d'insister, c'est que, bien que la souffrance soit un moyen indispensable de perfection, elle n'a, en elle-même, sur le plan propre du christianisme, aucune valeur. D'où lui vient son prix ? De son union, par la foi et l'amour, aux souffrances et à l'expiation du Christ Jésus ». (*Le Christ idéal du moine*, p. 248 ; tout le passage est à lire). On ne saurait trop appuyer sur ce principe essentiel de la vie surnaturelle. « Faire reposer la sainteté sur la souffrance comme sur sa base, écrit un excellent théologien, je ne crains pas de dire que c'est engager la vie spirituelle dans une voie fausse et pleine de péril » (P. A. LEMONNYER, O. P., *Notre vie divine*, p. 245). Voir aussi dans *Le Christ vie de l'âme* les conférences : *La vérité dans la charité*, *Notre croissance surnaturelle*, où D. Marmion a établi, en maître qu'il est, la véritable hiérarchie des valeurs dans le domaine spirituel. Les pages qui suivent achèvent de révéler toute sa pensée.]

1. [Il est à peine besoin de dire que, pour dom Marmion comme pour tous les moralistes, la première source de moralité est la bonté de l'action elle-même. Cette bonté est double : celle de l'œuvre prise

111

celui de l'amour. Saint Paul disait : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* : « Il m'a aimé et s'est livré tout lui-même pour moi ». Cette conviction de l'amour du Christ pour lui poussait l'Apôtre à se donner aussi tout au Christ. Sa réponse était : *Impendam et superimpendar*. « Moi aussi je me dépenserai et m'épuiserai sans compter ». Une fois qu'une âme s'est ainsi donnée par amour, rien ne l'arrête, ni les peines, ni les difficultés, ni tout ce qui nous ennuie, car *ubi amatur non laboratur* : « Où se trouve l'amour, la peine est absente ». Tâchez donc de vous donner de la sorte au Christ Jésus sans réserve, sans retour et par amour ; alors tout ira bien ; votre vie sera extrêmement agréable à Dieu et très méritoire. — *Lettres de direction*, p. 20.

Faites tout uniquement par amour pour Notre-Seigneur et, par amour pour lui, acceptez tout ce qu'il permet ; livrez-vous à l'amour, sans regarder ni à droite, ni à gauche. Acceptez, sans vous en troubler, les contradictions et les difficultés par lesquelles vous passez actuellement ; ne vous inquiétez pas de savoir si l'on est content de vous ou si l'on vous blâme, si on vous aime ou si on ne vous aime pas. Il doit vous suffire d'être aimée par Notre-Seigneur.

N'ayez qu'une chose en vue : aimer Notre-Seigneur et lui plaire en tout. Dieu s'approchera de vous, il demeurera en vous, vous vivrez dans la société du Père, du Fils, et du Saint-Esprit

Et dites souvent à Dieu : « Mon Dieu, vous méritez bien que je vous aime uniquement, et que je ne cherche que Vous ».

Ibid., p. 21.

en soi, de façon absolue ; celle de l'œuvre considérée dans sa conformité actuelle à la volonté divine. C'est celle-ci qui importe tout d'abord. L'assistance au saint sacrifice de la messe est une œuvre en soi excellente, mais elle ne le serait plus — loin de là ! — si une mère de famille se rendait à la messe, en semaine, et négligeait, pour ce faire, ses devoirs d'état. Voir *La vérité dans la charité*, dans *Le Christ vie de l'âme*. — Dans le passage ci-dessus et dans ceux qui suivent, D. Marmion écrivant à des âmes qui cherchent Dieu et dont les actions ont régulièrement cette bonté foncière avait à insister avec raison sur la pureté des motifs d'action et sur la primauté de l'amour comme mobile.]

Cette générosité joyeuse de l'âme, qui s'offre toute entière au bon plaisir divin, Dieu la paye par un surcroît de joie. « Dieu aime celui qui donne d'un visage épanoui » dit saint Benoît, en reprenant les expressions de l'Apôtre. Et comme Dieu est la source de toute béatitude et que nous ne voulons nous attacher qu'à lui seul, voici qu'il nous dit : « C'est moi-même, qui serai ta récompense, une récompense magnifique jusqu'à l'excès : *Ego merces tua magna nimis.* EGO : moi-même ! Je ne laisserai à aucun autre le soin de te combler, dit Dieu à l'âme ; parce que tu es mon hostie, parce que tu es toute à moi, je serai moi-même tout à toi, ton héritage, ta possession, et tu trouveras en moi la béatitude : *Ego merces tua !*

Oui, Seigneur, il en est ainsi ! « Qu'y a-t-il, en effet, pour moi au ciel, et, sur terre, qu'ai-je désiré, sinon vous ? Vous êtes le Dieu de mon cœur, et ma part d'héritage pour toujours » : *Quid enim mihi est in caelo, et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei et pars mea Deus in aeternum.* — *Le Christ, idéal du moine*, p. 154.

En faisant mon chemin de croix, ce matin, j'ai vu que Jésus a fait pour nous *tout* ce que la justice et la sainteté de son Père exigent, mais qu'il nous invite à prendre comme Simon le Cyrénien notre petite part. C'est pourquoi je porte ma croix avec joie. — *Un maître de la vie spirituelle*, p. 464.

Comme pratique intérieure, je me sens de plus en plus poussé à *me perdre en Jésus-Christ*. Que lui pense, veuille en moi et me porte vers son Père. Dans le *Pater*, la seule pétition qu'il nous a enseigné à adresser à Dieu pour nos âmes est *Fiat voluntas tua SICUT IN CAELO*. Je tâche *d'aimer* sa sainte volonté dans les mille petites contrariétés de chaque jour. — *Ibid.*, p. 168.

J'essaie d'aller avec un sourire à la rencontre de tout ce qui me contrarie. — *Ibid.*, p. 461.

3. — L'abandon filial¹.

La volonté de Dieu, fondement de l'abandon.

Le fondement objectif de l'abandon est la volonté divine. « Tout ce que Dieu décide, tout ce qu'il décrète, est absolument parfait » : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa*. Or, Dieu veut notre sainteté et notre béatitude, mais cette sainteté et cette béatitude ne sont pas quelconques. Il y a deux paroles divines, — et ces deux paroles se complètent l'une l'autre, — qui nous font connaître les conduites providentielles à notre égard, et à la lumière desquelles nous pouvons comprendre le pourquoi de l'esprit d'abandon.

Le Christ Jésus a prononcé la première de ces paroles : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » : *Sine me, nihil potestis facere*. Notre sainteté est d'ordre essentiellement surnaturel. Tous les efforts réunis de la nature ne peuvent produire un acte surnaturel, un acte qui ait quelque proportion avec notre fin, laquelle est la vision béatifiante de l'adorable Trinité.

Dieu, qui accomplit toutes ses œuvres avec une infinie sagesse, nous a donné, dans la grâce, le moyen de réaliser en nous ses desseins divins. Sans la grâce, — et cette grâce

1. [La doctrine de l'abandon est familière à D. Marmion. Voir, sur ce grave sujet qu'il a traité avec une rare sûreté de doctrine, sa conférence (une des plus belles) dans *Le Christ idéal du moine*, et le chapitre *L'abandon* dans *L'union à Dieu*. C'est à ces deux conférences que nous avons puisé les extraits qui suivent, et que nous n'avons pas hésité à faire très larges, à raison de l'importance intrinsèque de cette doctrine pour la vie spirituelle et parce qu'ils révèlent une des caractéristiques de la spiritualité marmionienne.]

ne vient que de Dieu, — nous sommes incapables de faire quoi que ce soit pour arriver à notre fin surnaturelle ; saint Paul nous dit que, « sans elle, nous ne pouvons avoir une bonne pensée qui nous soit comptée comme digne de la bénédiction éternelle » : *Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis QUASI EX NOBIS*. C'est l'écho de la parole du Christ : « Sans moi vous ne pouvez rien faire », vous ne pouvez atteindre le but suprême ; vous ne pouvez devenir des saints. Le Christ Jésus nous a commenté lui-même cette vérité : il nous a dit qu'il est la vigne et que nous sommes les branches ; pour produire des fruits, il faut que nous lui restions unis par la grâce, afin que, tirant de lui la sève surnaturelle, nous puissions rapporter à son Père des fruits qui lui soient agréables.

Vous voyez par là la nécessité où est l'âme de ne pas s'écartez de Dieu, source de la grâce sans laquelle nous ne pouvons rien. Mais, bien plutôt, nous devons nous livrer à lui sans réserve, car « avec cette grâce nous pouvons tout » : c'est la seconde des deux paroles qui nous marquent la raison de l'abandon : *Omnia possum in eo qui me confortat* : « Je puis tout en Celui qui me fortifie ». Il n'est pas d'œuvre honnête, si banale ou si ordinaire soit-elle, qui, faite sous l'inspiration de la grâce, ne puisse contribuer à nous faire parvenir à cette exaltation suprême qu'est la vision béatifique ; car « tout concourt au bien de ceux que Dieu appelle à vivre en union avec lui » : *Omnia cooperantur in bonum, iis qui secundum propositum vocati sunt sancti*. — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 500 et 502.

La volonté de Dieu est amour.

La volonté de Dieu à l'égard des âmes est toute pleine d'amour : « Dieu est charité » : *Deus caritas est*. Il ne possède pas seulement l'amour : il *est* l'amour, un amour sans bornes, sans défaillance, indéfectible. Il n'est pas entré dans le cœur de l'homme de comprendre ce qu'est l'amour infini. Or, « le poids de cet amour infini entraîne Dieu à se donner » :

Bonum est diffusivum sui. Tout ce que Dieu fait pour nous a l'amour pour mobile ; et comme Dieu est non seulement l'Amour, mais la Sagesse éternelle et la Toute-Puissance, les œuvres que l'amour fait accomplir à cette sagesse et à cette puissance sont ineffables. L'amour est au fond de la création et de tous les mystères de la rédemption.

Cet amour revêt d'ailleurs un caractère particulier : celui d'être l'amour d'un père pour ses enfants : *Videte qualem caritatem... ut filii Dei nominemur et simus* : « Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu, et que nous le soyons en effet ». Dieu nous aime comme ses enfants. Il est le Père par excellence ; « toute paternité dérive de la sienne » : *Ex quo OMNIS paternitas in caelis et in terra nominatur*. Ce n'est pas là un vain mot ! Et comme, en Dieu, tout est actif, cette paternité à notre égard est tout ce qu'il y a de plus grand, de plus attentif, de plus constant ; Dieu *agit* avec nous comme avec ses enfants, et nous conduit durant toute notre vie à la lumière de son incomparable amour de Père. — *Le Christ idéal du moine*, p. 502.

Dieu nous aime en son Fils.

Les merveilles et les manifestations de l'amour de Dieu pour nous sont inépuisables. L'amour divin éclate non seulement dans le *fait* de notre adoption, mais dans l'admirable *voie* choisie par Dieu pour la réaliser en nous.

Dieu nous aime d'un amour infini, d'un amour paternel ; mais il nous aime *en son Fils*. Pour nous rendre ses enfants, Dieu nous donne son Fils le Christ Jésus : c'est là le don suprême de l'amour. « Dieu a aimé le monde à ce point qu'il lui a donné son Fils unique » : *SIC Deus DILEXIT mundum ut Filium suum unigenitum DARET*. Et pourquoi nous le donne-t-il ? Pour qu'il soit notre sagesse, notre sanctification, notre rédemption, notre justice ; notre lumière et notre voie ; notre nourriture et notre vie : en un mot pour qu'il serve de médiateur entre lui et nous. Le Christ Jésus, Verbe incarné, comble cet abîme qui sépare l'homme de Dieu.

C'est « dans son Fils » et par son Fils, que « Dieu répand du ciel sur nos âmes toutes les bénédictions divines » de la grâce, qui nous font vivre en enfants dignes de ce Père céleste : *Qui benedixit nos IN OMNI benedictione spirituali in caelestibus IN CHRISTO.* Toutes les grâces nous viennent par Jésus ; c'est par lui que tout bien vient du ciel ; aussi Dieu nous aime-t-il dans la mesure où nous aimons son Fils Jésus et croyons en lui. Notre-Seigneur lui-même nous adresse cette parole si consolante : « Le Père vous aime parce que vous m'aimez et que vous croyez que je suis sorti de Dieu » : *Ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis et credidistis quia ego a Deo exivi.* Quand le Père voit une âme pleine d'amour pour son Fils, il la comble de ses plus abondantes bénédictions.

Tel est l'ordre, le plan établi de toute éternité : Jésus a été constitué chef et roi sur tout l'héritage de Dieu, parce que c'est lui qui, par son sang, nous a rendu les droits à cet héritage : « Le Père lui a tout remis en mains » : *OMNIA dedit Pater in manu ejus.* Nous demeurons en lui par la foi et l'amour ; il demeure en nous par sa grâce et ses mérites ; il nous offre à son Père et son Père nous trouve en lui.

Comment, dès lors, ne pas s'abandonner en toute confiance à cette volonté toute-puissante, qui est l'amour même, et qui non seulement a fixé les lois de notre perfection, mais en est le principe et la source ? La grâce prévient, aide et couronne tous les actes que nous accomplissons. Car, dit saint Paul, « Je puis tout en celui qui me fortifie » : *OMNIA possum in eo qui me confortat.* Ce *qui me confortat* nous indique que l'abandon ne consiste pas à ne rien faire ; gardons-nous de cette « fausse quiétude », de ce « farniente » faussement honoré de « passivité mystique ». « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, dit encore l'Apôtre, mais cette grâce n'a pas été stérile en moi ». La grâce agit souverainement, elle mène au plus haut degré de sainteté, mais là seulement où elle ne rencontre pas d'obstacles à son action et fait agir ; l'Esprit de Dieu agit puissamment, mais là où il n'est pas contrarié, « contristé », pour parler toujours

la langue de saint Paul, et où les forces créées se livrent à lui. — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 503-505.

Volonté de Dieu manifestée.

L'abandon est d'abord la consécration de tout soi-même dans la foi et l'amour, à la volonté de Dieu. La volonté de Dieu n'est pas réellement distincte de lui-même ; elle est Dieu nous intimant ses désirs ; elle est aussi sainte, aussi puissante, aussi adorable, aussi immuable que Dieu même.

Par rapport à nous, cette volonté est en partie manifestée, et en partie cachée.

La volonté de Dieu se révèle, se manifeste à nous par le Christ. « Écoutez-le » : *Ipsum audite* ; c'est là la parole du Père nous envoyant son Fils. De son côté, Notre-Seigneur nous dit qu' « il nous a fait connaître tout ce que son Père lui a donné à révéler » : *Omnia quaecumque audivi a Patre meo nota feci vobis*. Épouse du Christ, l'Église a reçu le dépôt de ces révélations et de ces préceptes, auxquels viennent se joindre, pour les âmes religieuses, la voix des supérieurs, les prescriptions de la Règle : autant de manifestations de la volonté divine.

Quelle doit être l'attitude de l'âme aimante en face de cette volonté ?

L'âme doit se sentir feu et flamme pour l'accomplir. Toutes les énergies de notre être doivent s'employer, avec fidélité et constance, à réaliser cette volonté. Nous devons dire des intentions divines ce que disait d'elles le Seigneur Jésus, notre souverain modèle : « Ni un iota ni une lettre de la loi ne demeurera sans être accompli » : *Iota unum aut unus apex non praeteribit a lege* ; je ne veux rien laisser passer de ce que Dieu me demande ; je veux faire *tout* ce qui lui est agréable. Plus on est intime avec quelqu'un, plus on prend garde de lui déplaire ; à l'égard de Dieu, notre fidélité doit être absolue : « C'est toujours que j'accomplis ce qui lui est agréable » : *Quae placita sunt ei facio SEMPER*. Telle doit être la passion d'une âme qui cherche Dieu uniquement : « Ses

yeux, comme dit le Psalmiste, sont toujours dirigés vers le Seigneur » : *Oculi mei SEMPER ad Dominum*, pour épier sa volonté et l'exécuter.

L'amour sert de mesure à cet abandon, et plus l'amour est profond, intense, actif, plus il rend l'abandon complet et absolu. — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 509-510.

Volonté de Dieu cachée.

L'âme aimante ne s'attache pas seulement à la volonté de Dieu manifestée ; elle se livre aussi, et surtout, à la volonté de Dieu cachée : celle-ci englobe notre existence naturelle et notre vie surnaturelle, dans l'ensemble comme dans le détail. L'état de santé ou de maladie, les événements auxquels nous serons mêlés, le succès ou l'échec de nos travaux, l'heure et les circonstances de notre mort ; le degré de notre sainteté, les moyens tout particuliers que Dieu veut employer pour nous y mener : autant de choses que nous ignorons, que Dieu veut nous tenir cachées.

En face de cette volonté de Dieu, notre attitude sera l'abandon ; nous livrer à Dieu, remettre entre ses mains notre personnalité, nos vues propres, pour accepter les siennes, en toute humilité : tel sera notre programme. En cette matière, la vraie sagesse, c'est de n'en avoir pas et de se confier entièrement à la parole infallible, à la sagesse éternelle et à l'ineffable tendresse d'un Dieu qui nous aime.

Dieu me cache présentement certaines de ses volontés ; je dois trouver bon qu'il me les cache, sans m'inquiéter du pourquoi. Je ne sais si je vivrai longtemps, ou si je mourrai bientôt ; si je demeurerai en bonne santé, ou si la maladie m'accablera ; si je garderai mes facultés, ou si elles s'éteindront longtemps avant la mort ; je ne sais si Dieu me conduira à lui par tel chemin particulier ou par tel autre. Sur tout ce domaine Dieu ne cède rien de son absolue maîtrise : il garde le droit souverain de tout disposer tant pour mon existence naturelle que pour ma perfection surnaturelle, comme bon lui semble, car il est l'alpha et l'oméga de toutes choses.

Et moi, que dois-je faire ? M'abîmer dans l'adoration. Adorer Dieu comme principe, comme sagesse, comme justice, comme bonté infinie ; me jeter dans ses bras, comme un enfant dans les bras de sa mère, se laissant aller à tous les mouvements qu'elle lui imprime. Auriez-vous peur de vous jeter dans les bras de votre mère ? Certainement non, car quelle mère, à moins d'être un monstre, a jamais trahi la confiance de son enfant ? Or, où la mère a-t-elle puisé sa tendresse, sa bonté, son amour ? En Dieu, ou plutôt, ces vertus de la mère ne sont qu'un pâle reflet des perfections de bonté, d'amour, de tendresse, qui sont en Dieu. Lui-même ne s'est-il pas comparé à une mère ? « S'il peut arriver à une mère d'oublier son enfant, moi, je ne vous oublierai pas ! » Que cette volonté divine me conduise donc par de larges chemins émaillés de roses, ou qu'elle me traîne par des sentiers rugueux, hérissés d'épines, où je serai déchiré, c'est toujours la volonté adorable et pleine d'amour de Dieu, de mon Dieu.

Mais *je sais* que cette volonté veut ma sainteté, qu'elle y travaille, et toujours, et puissamment, et guidée par l'amour ; outre les moyens que Dieu a officiellement établis pour me conduire à la perfection, comme les sacrements, la prière, l'exercice des vertus, le Seigneur possède mille moyens particuliers pour réaliser peu à peu en moi la forme spéciale de sainteté qu'il veut voir en mon âme. Le tout pour moi, dans ce domaine caché, est de m'abandonner entièrement à son action, de me laisser conduire avec foi, avec confiance, avec amour. Tout ce qui vient de Dieu : joies et peines, lumières et ténèbres, consolations et sécheresses, m'est salutaire, car « tout concourt au bien de ceux que Dieu appelle à la sainteté ». — C'est ce que Notre-Seigneur disait à sa fidèle servante, sainte Gertrude : « Fais un acte d'abandon à mon bon plaisir, me laissant la pleine disposition de tout ce qui te regarde, dans l'esprit d'obéissance qui me dicta cette prière : « Père, non pas ma volonté, mais la vôtre ». Sois déterminée à recevoir l'adversité ou la prospérité des mains de mon amour, qui te les envoie pour ton salut. Unis,

en toutes choses, tes sentiments à ceux de mon cœur. C'est mon amour qui te donne des jours de dilatation et de joie, par condescendance pour ton infirmité, et afin d'élever tes yeux et tes espérances vers le ciel ; accueille ces joies avec reconnaissance et unis ta reconnaissance à mon amour. C'est encore mon amour qui te donne des jours d'ennui et de tristesse, afin de t'acquérir des trésors éternels ; accepte-les, unissant ta résignation à mon amour. — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 511-514.

Quand une âme se livre *entièrement*, par amour, les yeux fermés, à la conduite de la Sagesse, de la Toute-Puissance et de l'Amour, c'est-à-dire à Dieu, toute chose coopère à son bien : *His qui diligunt Deum omnia cooperantur in bonum* : « Tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu ». Jésus nous assure que l'amour du Père est si tendre, si vigilant, que pas même un cheveu de notre tête ne tombe sans sa permission.

Quand on se livre entièrement à la direction divine, *tous* les événements coopèrent pour le bien. Sainte Catherine de Sienne, par goût, serait restée toute sa vie seule dans sa cellule, mais Notre-Seigneur la voulait au milieu des foules, des armées, en relation avec des papes ; et comme en tout cela, elle ne faisait qu'obéir à l'appel divin, Notre-Seigneur la tenait toujours tout près de lui.

Dieu prendra soin de vous dans la mesure exacte où vous vous jetterez avec tous vos soucis dans le sein de son Amour paternel et de sa Providence.

Abandonnez-vous aveuglément entre les mains de ce Père céleste qui vous aime *mieux* et *plus* que vous ne vous aimez vous-même.

Abandonnez-vous aveuglément à l'Amour ; il prendra soin de vous malgré toutes les difficultés. Rien n'honore tant Dieu que cette remise de soi entre ses mains.

Lettres de direction, pp. 159, 162.

La meilleure forme de mortification est d'accepter de tout cœur, malgré nos répugnances, tout ce que Dieu envoie ou permet, le bien et le mal, la joie et la souffrance. Je tâche de faire cela. Tâchons de faire cela ensemble et de nous aider l'un l'autre à arriver à cet abandon absolu entre les mains de Dieu. — *Un maître de la vie spirituelle*, p. 464.

Je trouve dans la soumission absolue à la volonté de Dieu un remède souverain dans le trouble, et quand je considère qu'en réalité la volonté de Dieu, c'est Dieu même, je vois que cette soumission n'est que la suprême adoration que nous devons à Dieu, quelle que soit la manière dont il se manifeste lui-même.

— Joye, tristesse, souffrance

Une fois qu'on a bien compris que la volonté de Dieu est la même chose que Dieu lui-même, on voit qu'on doit préférer cette adorable volonté à toute autre chose, et la prendre, dans ce qu'elle fait, dans ce qu'elle ordonne, dans ce qu'elle *permet*, comme unique norme de la nôtre. Tenir les yeux fixés sur cette sainte volonté, et non pas sur les choses qui nous peinent et nous troublent. — *Ibid.*, p. 95 et p. 170.

L'abandon est un acte de foi.

N'est-ce pas croire à la parole de Dieu que de se confier en lui ? que d'être assuré qu'en l'écoutant nous arriverons à la sainteté, qu'en nous abandonnant à lui, il nous mènera à la béatitude ? Cette foi est chose aisée et facile, quand on ne rencontre aucune difficulté, quand on marche dans la lumière et la consolation ; c'est un peu le cas de ceux qui lisent le récit des expéditions au Pôle Nord, en étant mollement assis au coin du feu. Mais quand on est aux prises avec la tentation, avec la souffrance, avec l'épreuve, qu'on est dans la sécheresse de cœur, dans les ténèbres de l'esprit, alors il faut, pour s'abandonner à Dieu, pour rester entièrement uni à sa sainte volonté, une foi forte en sa parole. Plus l'exercice de cette foi est difficile, plus l'hommage qui en découle pour Dieu lui est agréable. — *Le Christ, idéal du moine*, p. 521.

Si nous savions écouter Notre-Seigneur qui nous dit : « Moi, qui connais les secrets divins ; moi, qui vois tout ce que fait mon Père, je vous dis que pas un cheveu de votre tête ne tombe sans la permission de votre Père céleste. Salomon, dans tout l'éclat de sa gloire, n'a pas été revêtu d'une splendeur comparable à celle des lys des champs. Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne filent, et votre Père ne les laisse pas sans nourriture. Et vous, avec vos âmes immortelles, qui ont coûté le prix de mon sang, vous croyez que Dieu ne s'occupe pas de vous ? *Modicae fidei*, hommes de peu de foi, que craignez-vous ? Toutes les souffrances, toutes les humiliations, les contrariétés qui peuvent vous accabler, viennent de la main de votre Père qui sait ce qui vous est le plus utile. Lui, il sait par quel chemin, par quels détours il vous mènera à la béatitude ; il sait la forme et la mesure de votre prédestination ; livrez-vous à lui, car il est un Père plein de bonté et de sagesse qui veut vous conduire à l'union la plus intime avec lui ».

Ne nous effrayons donc jamais des souffrances, des humiliations, des tentations, des désolations qui nous accablent ; tâchons de « supporter Dieu » : *Sustine Dominum*, c'est-à-dire d'accepter tout, mais absolument tout ce qu'il voudra de nous. « Le Père est le vigneron qui émonde la vigne, a dit le Christ lui-même, afin de lui faire produire plus de fruits » ; il veut élargir notre capacité ; il veut nous faire toucher du doigt notre faiblesse, notre insuffisance, afin que, convaincus de notre impuissance à prier, à travailler, à avancer, nous mettions toute notre confiance en lui. Demeurons seulement dociles, généreux, fidèles : *Viriliter age* : « Aie courage et que ton cœur soit ferme »¹, viendra l'heure où après avoir produit en nous le vide de nous-mêmes, « Dieu nous comblera de toute sa propre plénitude » : *Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei. — Le Christ, idéal du moine, pp. 515-516.*

1. [La remarque que nous avons faite ci-dessus, p. 95 n., au sujet de la patience, acte de la vertu de force, s'applique encore bien davantage à l'abandon.]

Acte d'espérance

Nous sommes membres de Jésus-Christ, et tellement *unis* à lui, tellement *solidaires* de lui que toutes nos peines, toutes nos langueurs, nos lourdeurs, nos épreuves de corps et d'âme et de cœur, sont *ASSUMÉES* par lui et crient sans cesse miséricorde auprès du Père. C'est son Fils, *son Fils bien-aimé, qu'il voit en nous*, et sa miséricorde nous inonde sans cesse de grâces pour nous et pour les autres. Dites du fond de votre cœur : *Nos credidimus caritati Dei* : « Nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru ». Je crois à l'amour de Jésus pour moi, amour si grand que ses souffrances et ses mérites deviennent miens. Oh ! comme nous sommes riches en Lui ! — *Lettres de direction*, p. 150.



Le Bon Dieu me soutient. Malgré de grandes tentations et des épreuves intérieures, je reste bien uni à sa sainte volonté. Il semble parfois me rejeter, et je le mérite bien, mais je m'obstine à espérer en lui... Je vois que le vrai chemin pour aller à Dieu est de se prosterner souvent devant lui dans un profond sentiment de notre indignité, et puis, *croyant à sa bonté* : *nos credidimus caritati Dei*, de se jeter entre ses bras, sur son cœur de Père. — *Un maître de la vie spirituelle*, p. 443.

L'abandon, acte d'espérance.

Quelquefois, il peut nous sembler que Dieu ne tient pas ses promesses, que nous nous sommes trompés en nous confiant à lui ; sachons cependant attendre en toute patience. Disons au Seigneur : « Mon Dieu, je ne vois pas où vous me menez, mais je suis assuré que si je ne m'éloigne pas de vous, que si je demeure généreusement fidèle à tout ce que vous demandez de moi, vous aurez soin de mon âme et de ma perfection. Aussi, quand même je serais au milieu des ombres de la mort, quand même tout semblerait perdu, je ne veux rien craindre, parce que vous êtes avec moi, et que vous êtes fidèle ». Acte admirable, héroïque, de confiance en Dieu, suggéré par l'esprit d'abandon ; acte qui glorifie



120 VENEZ AU CHRIST, VOUS TOUS QUI PEINEZ...

la Toute-Puissance de Dieu et lui arrache, pour ainsi dire, les plus précieuses faveurs.—*Le Christ, idéal du moine*, p. 522.

Lorsque Dieu veut unir une âme très étroitement à lui, il la fait passer par bien des épreuves. Mais si cette âme se remet sans réserve entre ses mains, il arrange *toute* chose pour son plus grand bien, selon la parole de saint Paul : « Pour ceux qui aiment Dieu, toute chose contribue à bien ». La gloire de Dieu demande que nous espérions en lui dans des circonstances difficiles. Espérer en Dieu, se reposer sur son sein lorsque toutes choses marchent bien, n'est pas d'une haute vertu et donne peu de gloire à Celui qui tient à être servi par la foi et *contre tout espoir humain*. Mais rester toujours convaincu que Dieu ne nous abandonnera jamais, malgré les difficultés qui nous semblent insurmontables, que sa Sagesse, son Amour et sa Puissance sauront trouver une voie, c'est là la vraie vertu.—*Lettres de direction*, pp. 170-171.

Quand Dieu nous découvre l'abîme de notre misère, il faut toute la force du Saint-Esprit, toute notre confiance dans l'amour de notre Père céleste, toute notre foi dans le sang de Jésus-Christ pour ne pas être écrasé par le poids de notre faiblesse. Et pourtant ce qui glorifie Dieu, c'est lorsque, en pleine connaissance de notre misère, nous nous obstinons à espérer dans son amour. — *Ibid.*, p. 132.

Pour vous, il n'y aura jamais de paix que dans *l'abandon complet* de vous-même entre les mains de votre Père céleste. Il faut toujours revenir à ce point, car Notre-Seigneur exige de vous ce témoignage de votre confiance et de votre amour. Chaque fois donc que vous vous sentez troublée, défiante, il faut tâcher *doucement*, par la prière et par l'union avec Jésus, d'amener votre volonté à cette *soumission absolue*, à cet abandon complet de vous-même, de votre avenir, de tout, entre les mains de Dieu. — *Ibid.*, p. 161.

Ayant tout quitté pour Dieu, vous ne devez attendre le

bonheur ni la satisfaction que lorsque vous serez avec lui pour toujours. Le Bon Dieu vous donne *tant* de marques d'une tendresse et d'une sollicitude paternelles, que vous devez y répondre par un abandon complet. Rien n'honore tant Dieu que cette remise de soi entre ses mains. — *Lettres de direction*, p. 162.

Quand on se donne tout entier à Notre-Seigneur, on lui fait grande injure en se troublant de quoi que ce soit. — *Un maître de la vie spirituelle*, p. 177.

L'abandon, acte d'amour.

L'amour, que l'abandon suppose est si grand, qu'il honore Dieu parfaitement. N'équivaut-il pas à cette déclaration : « Je vous aime tellement, ô mon Dieu, que je ne veux que vous ; je ne veux connaître et accomplir que votre volonté ; je dépose ma volonté devant la vôtre, je ne veux être dirigé que par vous ; je vous laisse l'initiative de tout dans la conduite de ma vie ; même si vous me laissiez le choix entre vos grâces, la liberté d'arranger les choses à mon gré, je vous dirais : Non, Seigneur, je préfère m'en remettre entièrement à vous ; disposez de moi entièrement, et dans les vicissitudes de ma vie naturelle, et dans les étapes de mon pèlerinage vers vous ; disposez de tout selon votre bon plaisir, pour votre gloire. Je ne désire qu'une chose : que tout en moi vous soit pleinement soumis, et cela, quelle que soit votre volonté, qu'elle me conduise par un chemin bordé de fleurs, ou qu'elle me fasse passer par les souffrances et les ténèbres ». Un tel langage est la traduction de l'amour parfait ; aussi l'esprit d'abandon qui se nourrit de telles dispositions d'amour et de complaisance, et en fait la règle de toute notre conduite, est-il également la source d'un hommage continual de tout nous-mêmes à la sagesse et à la puissance de Dieu. — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 523-524.

L'abandon est une des formes les plus pures et les plus

absolues de l'amour ; il se place au sommet de l'amour ; il est l'amour livrant à Dieu, sans réserve, tout l'être que nous sommes, avec toutes ses énergies et toute son activité, afin que nous soyons à Dieu un véritable holocauste. Aussi cet abandon mène-t-il l'âme à la sainteté. Qu'est-ce en effet que la sainteté ? C'est, en substance, la conformité de tout notre être à Dieu ; c'est l'*amen* dit par tout l'être et ses facultés à tous les droits de Dieu ; c'est le *fiat* plein d'amour, par lequel la créature tout entière répond, sans cesse et sans défaillance, à tous les vouloirs divins : et ce qui nous fait dire cet *amen*, ce qui nous fait prononcer ce *fiat*, ce qui livre, dans une donation parfaite, l'être à Dieu, c'est l'esprit d'abandon, esprit qui résume tout ensemble la foi, la confiance et l'amour. — *Le Christ idéal du moine*, pp. 499-500.

Abandon total et sincère.

Ce qui donne la simplicité et la paix à notre vie, c'est l'abandon sincère et complet de soi à Dieu pour sa gloire. S'abandonner, c'est donner à Dieu tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons pour être *sa chose* dont il peut disposer à son gré.

Jésus dit : « Père, *tout* ce que j'ai est à vous », et le Père l'a pris sur parole et l'a livré à des tourments inouïs. Beaucoup de personnes parlent d'abandon, mais très peu tiennent parole avec Dieu. Elles se donnent à Dieu pour être sa propriété, et aussitôt que Dieu commence à disposer de cette propriété pour sa gloire et selon les desseins de sa Sagesse, elles se récrient, elles murmurent, et elles laissent voir que leur abandon n'était pas sérieux, n'était qu'un mot.

Je vois de plus en plus que ce que Jésus-Christ désire de vous est que vous vous abandonniez sans réserve à sa volonté et à son amour. Ne mettez à cela aucune réserve, ni aucune condition. Car Jésus ne se donne entièrement qu'à ceux qui se donnent à lui sans compter.

Mais, ma chère fille, ne vous faites pas d'illusion, il est beaucoup plus facile de *dire* à Notre-Seigneur : « Je me donne

à vous sans réserve », que de le faire en effet. Il y en a bien peu, qui l'aiment *pour lui-même*. La plupart s'aiment eux-mêmes plus qu'ils n'aiment Jésus, car il suffit qu'il leur impose quelque chose qui dérange leurs habitudes ou qui contrarie leurs goûts, pour qu'ils ne veuillent plus de lui. Regardez comme un grand mal, une grande faute¹, de dire à Notre-Seigneur : « Seigneur, je sais que vous désirez cela de moi ; je sais qu'il vous serait plus agréable que je fisse cela, mais je ne puis y consentir ». Car lorsqu'on s'est permis de dire : « Non » à Notre-Seigneur, de marchander avec lui, cette parfaite entente, cet abandon mutuel qui constitue la véritable union deviennent impossibles. — *Lettres de direction*, pp. 163, 90.

111

Les âmes que Dieu destine à une union intime avec lui ne doivent mettre aucune réserve dans leur *abandon*. Il faut se jeter entre ses bras, les yeux fermés. Il faut faire à Dieu un acte d'abandon complet ; vous donner à lui, une bonne fois, sans réserve. Il faut regarder cette condition comme essentielle. Je comprends que telle ou telle chose vous fasse souffrir, mais tout cela est accidentel. L'essentiel est que vous soyez à Dieu. Regardez-vous comme « la chose » de Dieu, et ne vous retirez jamais plus. Quand vous avez communié, dites à Notre-Seigneur que vous acceptez, comme lui, toute la volonté de son Père ; dites au Père que vous voulez être à lui comme l'est ce Verbe que vous possédez. — *Ibid.*, p. 158.

Plus je regarde Dieu par les yeux de Jésus qui vit dans mon cœur, plus je vois clairement que rien ne peut être aussi élevé, aussi *divin*, que de nous livrer *totalement* à Dieu. Il

1. [Il est évident que D. Marmion ne veut pas dire ici que cette « faute », ce « mal » soit mortel, (sauf s'il s'agissait d'un précepte grave) ; il veut dire, ainsi que le montre le contexte, qu'un tel refus *pleinement* délibéré, même en matière légère, constitue un acte qui détruit cette « parfaite entente » d'où résulte la « véritable union »].

est certain que le Créateur a le droit de disposer de la créature qu'il a tirée du néant, il est certain que, dans sa Sagesse infinie, il sait ce que nous pourrons accomplir de mieux pour réaliser son dessein ; il est certain que son Amour sans bornes est le lieu de repos le plus assuré pour notre aveuglement et notre faiblesse. — *Lettres de direction*, p. 166.

L'abandon dans l'épreuve.

C'est surtout dans les jours d'ennui, de maladie, d'impatience, de tentation, de sécheresse spirituelle, d'épreuves, dans les heures d'angoisse parfois terribles qui étreignent une âme, que l'abandon de celle-ci est agréable à Dieu.

Il y a une somme de souffrances, d'humiliations, de peines, que Dieu a prévues pour les membres du corps mystique du Christ, « afin de compléter ce qui manque à la Passion de son Fils ». Nous n'arriverons à l'union parfaite avec le Christ Jésus qu'en acceptant cette part du calice que Notre-Seigneur veut nous donner à boire avec lui et après lui : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me* : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive ». Notre-Seigneur connaissait tout de la terrible carrière que son Père lui donnait à parcourir ; a-t-il hésité à accepter la volonté divine ? A-t-il refusé de l'accomplir ? Non, il l'a embrassée : « Me voici, ô Père ; j'ai placé dans mon cœur cette loi de la souffrance, et je l'accepte par amour pour vous ». Verbe de Dieu, Sagesse éternelle, le Christ a également prévu la part que nous devons avoir à sa Passion. Qu'y a-t-il de mieux que de nous livrer, avec lui, à notre Père pour accepter cette participation aux souffrances et aux humiliations de son Fils Jésus ? « O Père, j'accepte toutes les peines, toutes les humiliations, toutes les souffrances qu'il vous plaira de m'envoyer, tous les malentendus auxquels il vous plaira de me soumettre, toutes les obéissances pénibles qu'il vous plaira de m'imposer ; et tout cela par amour pour vous, en union avec votre Fils bien-aimé ».

Si nous pouvions toujours nous maintenir dans ces dispositions intérieures, ne pas nous arrêter aux causes secondes, ne pas nous demander avec murmure, dans les contrariétés et les contradictions : « pourquoi cela se produit-il ? pourquoi agit-on avec moi de telle façon ? » mais nous élever vers cette volonté suprême qui permet tout, et sans la permission de laquelle rien n'arrive ; si nous pouvions toujours regarder au-dessus des créatures, « le cœur en haut », *sursum corda*, pour voir seulement Dieu, nous abandonner à lui, nous demeurerions constamment dans la paix. Une grande moniale, la bienheureuse Bonomo, écrivait à son père, à une époque où elle était en butte à de vives persécutions de la part d'un confesseur peu éclairé : « Je dis au Seigneur : tout est à vous, je ne veux pas me troubler : *Fiat voluntas tua in aeternum* : « Que votre volonté s'accomplisse éternellement ». Je laisse passer tout, comme passe l'eau qui revient à la mer ; si les choses sont de Dieu, je les retourne à Dieu aussitôt ; et moi je vis dans la paix ; si je suis tentée, je me remets à Dieu et j'attends son aide et sa lumière ; et ainsi tout passe bien. Que votre Seigneurie n'aie donc jamais aucun trouble à mon sujet, quand même elle entendrait dire que je suis malade et dans l'angoisse ; car je ne sais pas ce que c'est que trouble en moi, parce que tout est amour, et que je ne crains qu'une seule chose : mourir sans souffrir ». — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 514-515.

Rien n'est plus parfait ni plus agréable à Dieu que de s'abandonner sans réserve à son bon plaisir, même et surtout quand ce bon plaisir place la croix sur nos épaules. Dieu aime à choisir ce qui est faible et petit pour réaliser ses œuvres afin que *tout soit divin*.

Tenons toujours les regards fixés sur la face (= le bon plaisir) du Père par les yeux de Jésus-Christ : *Quaerite faciem ejus semper* : « Cherchez toujours la face de Dieu ». — *Lettres de direction*, p. 57.

C. — MOYENS DE PRODUIRE EN NOUS LES DISPOSITIONS INTÉRIEURES.

1. — Le regard sur le Christ souffrant.

NOTRE-SEIGNEUR possède toutes les vertus en son âme, mais l'occasion de les manifester se produit surtout dans sa passion. Son amour immense pour son Père, sa charité pour les hommes, la haine du péché, le pardon des injures, la patience, la douceur, la force, l'obéissance à l'autorité légitime, la compassion, toutes ces vertus éclatent d'une façon héroïque dans ces jours de douleurs.

Lorsque nous contemplons Jésus dans sa passion, nous voyons l'exemplaire de notre vie, le modèle, — admirable et accessible tout à la fois, — de ces vertus de componction, d'abnégation, de patience, de résignation, d'abandon, de charité, de douceur, que nous devons pratiquer pour devenir semblables à notre divin chef.

De plus, lorsque nous arrêtons notre regard sur les souffrances de Jésus, il nous donne, d'après la mesure de notre foi, la grâce de pratiquer les vertus qu'il a révélées durant ces heures saintes. Comment cela ?

Quand le Christ vivait sur la terre, « une force toute-puissante émanait de sa personne divine, qui guérissait les corps », éclairait les esprits et vivifiait les âmes : *Virtus de illo exibat, et sanabat omnes.*

Il se passe quelque chose d'analogique lorsque nous nous mettons en contact avec Jésus par la foi. A ceux qui, avec amour, le suivaient sur le chemin du Golgotha ou assistaient à son immolation, le Christ a sûrement octroyé des grâces spéciales. Ce pouvoir, il le conserve encore à présent ; et, quand en esprit de foi, pour compatir à ses souffrances, et l'imiter, nous le suivons du prétoire au calvaire et nous

nous tenons au pied de sa croix, il nous donne ces mêmes grâces, il nous fait part des mêmes faveurs. — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 300-301.

Je ne saurais assez vous redire combien il est éminemment utile à vos âmes de demeurer unies à Notre-Seigneur par le regard de la foi.

Notre-Seigneur a dit : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi ». Parce qu'il a mérité pour nous toute grâce par le sacrifice de sa croix, le Christ Jésus est devenu pour nous la source de toute lumière et de toute force. — Et c'est pourquoi le regard humble et amoureux de l'âme sur la sainte humanité de Jésus est si fécond et si efficace.

Nous ne pensons pas assez à ce pouvoir de sanctification que possède l'humanité du Christ, même en dehors des sacrements.

Le moyen de nous mettre en contact avec le Christ, c'est le regard plein de foi en sa divinité, en sa toute-puissance, en la valeur infinie de ses satisfactions, en l'inépuisable efficacité de ses mérites. — Dans un de ses sermons au peuple d'Hippone, saint Augustin se demande comment nous pouvons « toucher le Christ », maintenant qu'il est remonté au ciel ? *In caelo sedentem quis mortalium potest tangere ?* Il répond : Par la foi ; celui-là touche le Christ qui croit en lui. *Sed ille tactus fidem significat ; tangit Christum qui credit in Christum.* Et le saint Docteur rappelle la foi de cette femme qui toucha Jésus pour obtenir sa guérison : *Fide tetigit et sanitas subsecuta est.* Il est, dit-il, beaucoup d'hommes charnels qui n'ont vu dans Jésus-Christ qu'un homme, et n'ont pas compris la divinité qui était voilée par son humilité. Ils n'ont pas su toucher, parce que leur foi n'a pas été ce qu'elle devait être. Voulez-vous toucher avec fruit Jésus-Christ ? Croyez à la divinité que, comme Verbe, il partage de toute éternité avec le Père. *Vis bene tangere ? Intellige Christum ubi est Patri coaeternus, et tetigisti.*

Comment donc douter que, lorsque nous nous approchons

de lui, même en dehors des sacrements, *par la foi*, avec humilité et confiance, une puissance divine dérive de lui pour nous éclairer, nous fortifier, nous aider, nous secourir ? Nul ne s'est jamais approché avec foi du Christ Jésus sans avoir été atteint par les rayons bienfaisants qui s'échappent sans cesse de ce foyer de lumière et de chaleur : *Virtus de illo exibat...* : « Il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous ».

Le Christ Jésus, qui est toujours vivant, *semper vivens*, et dont l'Humanité demeure indissolublement unie au Verbe divin, devient donc ainsi pour nous, — et cela dans la mesure de notre foi, de la vivacité de notre désir de l'imiter, — une lumière et une source de vie ; et peu à peu, si nous sommes fidèles à le contempler de cette façon, il imprimera en nous sa ressemblance, en se révélant à nous plus intimement, en nous faisant partager les sentiments de son divin cœur et en nous donnant la force de mettre notre conduite d'accord avec ces sentiments. — *Le Christ, vie de l'âme*, pp. 96-99.

Si vous contemplez avec foi, avec piété, les souffrances du Christ Jésus, vous aurez la révélation de l'amour et de la justice de Dieu : vous connaîtrez, mieux que par tous les raisonnements, la malice du péché. Cette contemplation est comme un sacramental qui fait participer l'âme à cette tristesse divine qui envahit l'âme de Jésus au jardin des oliviers, à ses sentiments de religion, de zèle et d'abandon aux volontés de son Père.

La nuit de la Passion, Pierre, le prince des apôtres, auquel le Christ avait révélé sa gloire sur le Thabor, qui venait de recevoir des mains de Jésus la sainte communion, Pierre, à la voix d'une servante, renie son Maître. Bientôt après, le regard de Jésus, abandonné aux caprices de ses ennemis mortels, rencontre celui de Pierre. L'apôtre comprend, sort, et des larmes amères coulent de ses yeux : *Flevit amare*.

Semblable effet se produit dans l'âme qui contemple les souffrances de Jésus avec foi : elle aussi a suivi Jésus, avec

Pierre, la nuit de la Passion ; elle aussi rencontre le regard du divin crucifié, et c'est pour elle une vraie grâce. Attachons-nous souvent, en faisant le « chemin de la croix », aux pas du Christ souffrant. « Vois, nous dira Jésus, ce que j'ai souffert pour toi ; j'ai enduré une agonie de trois heures, supporté l'abandon de mes disciples, les crachats sur ma face, les faux témoins, la lâcheté de Pilate et la dérision d'Hérode, le poids de la croix sous laquelle j'ai succombé, la nudité du gibet, les sarcasmes amers de mes plus mortels ennemis, la soif qu'on a voulu apaiser avec du fiel et du vinaigre, et par-dessus tout, l'abandon de mon Père. C'est pour toi, par amour pour toi, pour expier tes péchés et tes fautes, que j'ai tout enduré ; c'est de mon sang que j'ai tout payé ; j'ai subi les exigences terribles de la justice pour qu'il te fût fait miséricorde. » Pourrions-nous rester insensibles à ces évocations ? Le regard de Jésus en croix pénètre au fond de notre âme et la touche de repentir, parce qu'il lui fait comprendre que le péché est cause de toutes ces souffrances. Notre cœur alors s'afflige d'avoir réellement contribué à la divine Passion. Quand Dieu touche ainsi une âme de sa lumière, dans l'oraison, il lui accorde une des grâces les plus précieuses qui soient.¹

Repentir d'ailleurs plein d'amour et de confiance. Car l'âme ne s'abat pas désespérée sous le poids de ses fautes : la componction s'accompagne d'onction et de réconfort ; la pensée de la rédemption empêche la honte et le regret de dégénérer en découragement. Jésus n'a-t-il pas payé notre pardon surabondamment : *Et copiosa apud eum redemptio ?* La vue de ses souffrances, en même temps qu'elle fait naître la contrition, avive en nous l'espérance dans la valeur infinie

I. [La lecture du récit de la Passion de Jésus est particulièrement efficace pour toucher l'âme. Parmi les ouvrages qui aident à cette lecture, signalons celui de D. E. VANDEUR, *Jésus, quand se fait lourde notre croix*. Ce sont des « méditations » sur le texte de la Passion selon saint Jean (du discours de la cène à la résurrection) — méditations pleines de fervente piété et qui se concluent aisément en prière].



des satisfactions divines et nous apporte une ineffable paix : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 224-226.

Lorsque nous considérons les souffrances de Jésus, quelle est celle de ses perfections que nous y voyons éclater particulièrement ? — C'est l'amour.

L'amour a réalisé l'incarnation : *Propter nos... descendit de caelis, et incarnatus est* ; c'est l'amour qui fait naître le Christ dans une chair passible et infirme, inspire l'obscurité de la vie cachée, alimente le zèle de la vie publique. Si Jésus se livre pour nous à la mort, c'est parce qu'il cède à « l'excès d'un amour sans mesure » ; s'il ressuscite, c'est « pour notre justification » ; s'il monte au ciel, c'est « en précurseur qui va nous préparer une place » dans ce séjour de béatitude.

Il est nécessaire que notre foi en cet amour du Christ Jésus soit vivace et constante. Et pourquoi ? Parce qu'elle est un des plus puissants soutiens de la fidélité.

Voyez saint Paul : jamais homme n'a travaillé, ne s'est dépensé comme lui pour le Christ. Un jour où ses ennemis attaquent la légitimité de sa mission, il est amené, pour se défendre, à esquisser lui-même le tableau de ses œuvres, de ses labeurs et de ses souffrances. Ce tableau si vivant, vous le connaissez sans doute, mais c'est toujours une joie pour l'âme de relire cette page, unique dans les annales de l'apostolat. « Souvent, dit le grand apôtre, j'ai vu la mort de près ; cinq fois j'ai subi le supplice de la flagellation ; trois fois j'ai été battu de verges, une fois j'ai été lapidé ; j'ai fait trois fois naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer. Et mes voyages sans nombre, remplis de périls : périls sur les fleuves, périls de la part des brigands, périls de la part des gens de ma nation, de la part des infidèles ; périls dans les villes, dans les déserts, périls en mer ; mes labeurs et mes souffrances, mes nombreuses veilles ; les tortures de la faim et de la soif, les jeûnes multiples, le froid, la nudité ; et sans parler de tant d'autres choses encore, rappellerai-je mes soucis de chaque jour, la sollicitude de toutes les églises

que j'ai fondées » ? Ailleurs, il s'applique la parole du Psalmiste : « A cause de toi, Seigneur, tout le jour nous sommes livrés à la mort, on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie... » Et pourtant qu'ajoute-t-il aussitôt ? Mais « en toutes ces rencontres, nous sommes plus que vainqueurs » : *Sed in his omnibus superamus.* Et où trouve-t-il le secret de cette victoire ? Demandez-lui pourquoi il supporte tout, même « l'ennui de vivre » ; pourquoi, dans toutes ses épreuves, il demeure uni au Christ avec une si inébranlable fermeté que « ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la persécution, ni la faim, ni le glaive ne peuvent le séparer de Jésus ? Il vous répondra : *Propter eum, qui dilexit nos* : « par celui qui nous a aimés ». Ce qui le soutient, le fortifie, l'anime, le stimule, c'est sa conviction profonde de « l'amour que le Christ lui porte » : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

Et, en effet, le sentiment que fait naître en lui cette ardente conviction est qu' « il ne veut plus vivre pour lui-même », — lui qui a blasphémé le nom de Dieu et persécuté les chrétiens — « mais pour celui qui l'a aimé au point de donner sa vie pour lui ». *Caritas Christi urget nos...* « L'amour du Christ nous presse », s'écrie-t-il. « C'est pourquoi je me livrerai pour lui, je me dépenserai bien volontiers, sans réserve, sans compter » ; je m'épuiserai pour les âmes qui sont sa conquête : *Libentissime impendam et superimpendar !*

Cette conviction que le Christ l'aime donne vraiment la clef de toute l'œuvre du grand apôtre.

Rien ne pousse à l'amour, comme de se savoir et de se sentir aimé. « Toutes les fois que nous songeons à Jésus-Christ, dit sainte Thérèse, rappelons-nous l'amour avec lequel il nous a comblés de ses bienfaits. « L'amour appelle l'amour ». — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 406-408.

Durant sa vie mortelle, Jésus disait aux Juifs, et nous redit maintenant à tous : *Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* : « Une fois que j'aurai été élevé sur la croix, ma puissance sera telle que je pourrai éléver jusqu'à moi tous ceux qui ont foi en moi ». Ceux qui, jadis,

dans le désert, regardaient le serpent d'airain élevé par Moïse, étaient guéris des blessures dont ils avaient été frappés à cause de leurs péchés ; ainsi tous ceux qui me regardent avec foi et amour méritent d'être attirés à moi, et je les élèverai jusqu'au ciel. Moi, qui suis Dieu, j'ai consenti, par amour pour vous, à être suspendu à la croix, « comme un maudit » ; en retour de cette humiliation, j'ai le pouvoir de vous attirer à moi, de vous purifier, de vous orner de ma grâce, et de vous élever au ciel où je suis présentement. Je suis venu du ciel ; j'y suis remonté, après avoir offert mon sacrifice ; j'ai le pouvoir de vous y faire entrer avec moi, car en ceci je suis votre précurseur ; j'ai la puissance de vous unir à moi, d'une façon si intime que « personne ne peut arracher de mes mains ceux que mon Père m'a donnés », et que j'ai rachetés par mon précieux sang. *Et ego vitam aeternam do eis : et non peribunt in aeternum, et non rapiet eas quisquam de manu mea.*

« Élevé de la terre, j'attirerai tout à moi ». Pensons à cette promesse infaillible de notre pontife suprême quand nous regardons le crucifix : elle est la source de la plus absolue confiance. « S'il est mort pour nous, alors que nous étions ses ennemis », quelles grâces de pardon, de sanctification peut-il nous refuser, maintenant que nous détestons le péché, que nous cherchons à nous détacher de la créature et de nous-mêmes, pour ne plaire qu'à lui seul ?

O Père, attirez-moi au Fils !... O Christ Jésus, Fils de Dieu, attirez-moi tout à vous !... — *Le Christ dans ses mystères, pp. 289-290.*

2. — La prière.

Si devant la souffrance, notre nature éprouve quelque répulsion, demandons à Notre-Seigneur de nous donner la force de l'imiter en le suivant jusqu'au Calvaire.

Selon la belle pensée de saint Augustin, la lie du calice de souffrance et de renoncement auquel nous devons boire quelques gouttes, le Christ innocent, comme un médecin compatissant, l'a retenue pour lui : *Sanari non potes nisi amarum calicem biberis ; prior bibit medicus sanus, ut bibere non dubitaret aegrotus.* Car le Christ, dit saint Paul, sait, pour l'avoir expérimenté, ce qu'est le sacrifice. « Le pontife qui est venu nous sauver n'est pas de ceux qui sont impuissants à compatir à nos souffrances ; pour nous ressembler, il les a toutes éprouvées ». Je vous ai dit jusqu'à quel point Notre-Seigneur les a partagées. Or, ne l'oublions point, en partageant ainsi nos douleurs et toutes celles de nos misères qui étaient compatibles avec sa divinité, le Christ a sanctifié nos souffrances, nos infirmités, nos expiations ; il a alors mérité pour nous que nous puissions avoir la force de les supporter à notre tour, et de les voir agréées par son Père.

Mais il faut, pour cela, nous unir à Notre-Seigneur par la foi, par l'amour, et accepter de porter notre croix après lui. C'est de cette union que nos souffrances et nos sacrifices tirent toute leur valeur ; en eux-mêmes, ils ne valent rien pour le ciel, mais unis à ceux du Christ, ils deviennent extrêmement agréables à Dieu et très salutaires pour nos âmes.

Cette union de notre volonté à Notre-Seigneur dans la souffrance devient aussi pour nous une source de soulagement. — Quand nous souffrons, que nous sommes dans la peine, dans la tristesse, dans l'ennui, dans l'adversité, dans les difficultés, et que nous venons au Christ Jésus, nous



sommes, non délivrés de notre croix, car « le serviteur n'est pas au-dessus du Maître », mais réconfortés. C'est le Christ lui-même qui nous le dit ; il veut que nous portions notre croix : c'est la condition indispensable pour devenir son vrai disciple ; — mais il promet aussi de soulager ceux qui viennent à lui pour trouver en lui un baume à leurs souffrances. Et il nous y invite lui-même : « Venez à moi, vous tous qui peinez et portez le poids de l'affliction, et je vous soulagerai ». Sa parole est infaillible ; si vous allez à lui avec confiance, soyez assurés qu'il se penchera vers vous, parce que, selon le mot que l'Évangile lui applique, il sera « touché de miséricorde » : *Misericordia motus*. N'a-t-il pas été broyé sous la souffrance au point de s'écrier : « Père, que ce calice d'amer-tume s'éloigne de moi » ? Saint Paul nous dit expressément qu'une des raisons pour lesquelles le Christ a voulu ressentir la douleur a été d'en faire l'expérience afin de pouvoir soulager ceux qui viendraient à lui. Il est le bon samaritain qui se penche sur l'humanité souffrante et lui apporte, avec le salut, la consolation de l'Esprit d'amour. C'est de lui que toute consolation véritable naît pour nos âmes. Saint Paul nous le répète : « De même que les souffrances du Christ abondent en nous, de même aussi, *par le Christ*, abonde notre consolation ». Vous voyez comme il identifie ses tribulations avec celles de Jésus, puisqu'il est membre du corps mystique du Christ, — et comme c'est du Christ aussi qu'il reçoit la consolation. — *Le Christ, vie de l'âme*, pp. 250-251.

Il est raconté de sainte Mechtilde que dans ses tristesses, elle avait l'habitude de se réfugier auprès du Seigneur et de s'abandonner à lui en toute soumission. Le Christ Jésus lui avait lui-même appris à se conduire ainsi : « Si quelqu'un veut me faire une offrande agréable, qu'il s'applique à ne chercher refuge qu'en moi dans la tribulation ; à ne se plaindre de ses chagrins à personne, mais à me confier avec abandon toutes les inquiétudes qui lui chargent le cœur. Je n'abandonnerai jamais celui qui agit ainsi ». Nous devons nous habituer

à tout dire à Notre-Seigneur, à lui confier tout ce qui nous regarde. « Découvrez à Dieu votre voie, c'est-à-dire vos pensées, vos soucis, vos angoisses, et lui-même vous conduira » : *Revela Domino viam tuam, et spera in eo, et ipse faciet.* Que font la plupart des hommes ? Ils racontent ce qui les touche à eux-mêmes ou aux autres ; combien peu s'en vont répandre leur âme aux pieds du Christ Jésus ! Et cependant, c'est là une prière si agréable à Dieu ! C'est là une pratique si féconde pour l'âme ! Voyez le Psalmiste, le chantre inspiré par l'Esprit Saint. Il s'ouvre à Dieu de tout ce qui lui arrive ; il lui montre toutes les difficultés auxquelles il se heurte, les afflictions dont il est l'objet de la part des hommes, les angoisses qui remplissent son âme. « Regardez, Seigneur, mes ennuis, mes misères, mes souffrances. Pourquoi se sont-ils multipliés, ceux qui me tourmentent ? *Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me ?*... Regardez-moi, Seigneur, et prenez pitié de moi, car je suis délaissé et dans la misère ; les angoisses de mon cœur se sont accrues : tirez-moi de ma détresse !... Seigneur, inclinez votre oreille vers moi, hâtez-vous de me secourir... Soyez pour moi une forteresse où trouve le salut... Seigneur, je suis courbé, abattu à l'excès... le trouble de mon cœur m'arrache des gémissements ! Pour vous, Seigneur, n'éloignez pas votre miséricorde de moi, car des maux sans nombre m'environnent... Je suis pauvre et indigent, mais le Seigneur prendra soin de moi... »

Quand l'âme est dans le trouble, dans la détresse, quand la tentation l'obsède, quand la tristesse l'accable, quand le découragement l'envahit, elle n'a qu'à ouvrir le livre inspiré : « O Seigneur, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir. Seigneur, que mes ennemis sont nombreux ! quelle multitude se lève contre moi ! En grand nombre ils disent à mon sujet : Plus de salut pour lui auprès de son Dieu ! Mais vous, Seigneur, vous êtes mon protecteur et ma gloire, vous relevez ma tête... Levez-vous, Seigneur, sauvez-moi ! » « O mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi te troubles-tu ? Espérez en Dieu, car je le louerai encore, lui, le salut de ma face, et mon Dieu ». « Et que se réjouissent tous ceux qui

espèrent en vous ;... car vous nous entourez, Seigneur, de votre bienveillance comme d'un bouclier » : *Et laetentur omnes qui sperant in te... Scuto bonae voluntatis tuae coronasti nos.* « J'ai mis ma confiance en Dieu, pourquoi donc me dites-vous : Fuis sur la montagne ? Exaucez, Seigneur, la voix de mes supplications quand j'élève mes mains vers votre saint temple ... Sauvez votre peuple, Seigneur, et bénissez votre héritage ; soyez son pasteur et gardez-le à jamais ».

L'âme a-t-elle besoin de lumière ? de force ? de courage ? les formules se pressent sans fin sur les lèvres pour invoquer Dieu : « Mon âme, ô Seigneur, est, sans vous, comme une terre aride qui réclame l'eau du ciel. Envoyez votre lumière et votre vérité ; elles me guideront et me conduiront à votre montagne sainte et à vos tabernacles, et j'irai à l'autel de Dieu, du Dieu qui fait la joie de ma jeunesse et je vous célébrerai sur la harpe, ô Dieu, mon Dieu : *Confitebor tibi in cithara Deus, Deus meus.*

Que les contrariétés viennent des hommes, du démon, ou qu'elles surgissent de notre nature déchue, des circonstances, nous devons tout confier à Dieu dans la prière. — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 419-420.

Il n'est pas de lumière ou de force que nous ne puissions trouver dans le Christ Jésus : il est l'ami le plus sûr ; il est, comme il le disait lui-même encore à sainte Mechtilde, « la fidélité essentielle ». Disons-lui donc : « Seigneur Jésus, me voici à vous, avec telle peine, telle difficulté, telle souffrance, telle affliction ; je l'unis à celles que vous avez supportées ici-bas, quand vous étiez à Gethsémani ; je m'abandonne à vous, assuré que « vous accepterez ce sacrifice en expiation de mes fautes » : *Vide humilitatem meam et laborem meum, et dimitte universa delicta mea.* En retour vous me donnerez la force, la constance et la joie ». Cette confiance ne sera pas trompée ; du Christ Jésus à qui nous nous unissons ainsi « sort une vertu qui guérit toutes les blessures » : *Virtus de illo exibat et sanabat omnes.* En effet, dit sainte Thérèse,

« ce divin Maître tournera alors vers vous ses yeux remplis de larmes ; mais, dans ce regard, quelle divine beauté et quelle tendre compassion ! Il oubliera ses douleurs pour consoler les vôtres, et cela uniquement parce que vous êtes allé chercher la consolation auprès de lui, et que vous tournez la tête de son côté pour le regarder » — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 516-519.

Ce serait comme un blasphème de croire Dieu indifférent à nos besoins, à nos souffrances. *Dieu nous regarde toujours d'un regard infini*. Ce regard sur nous est infiniment intense, il pénètre jusqu'au plus profond de notre âme et connaît toutes ses peines, toutes ses nécessités.

Et disons-nous que chaque jour, chaque heure, chaque instant de souffrance supportée avec Jésus et par amour pour lui, sera un nouveau ciel pour toute l'éternité, et une nouvelle gloire rendue à Dieu pour toujours.

Oh ! tâchons de ne jamais l'oublier : Dieu *seul* est nécessaire : tout peut nous manquer, mais lui ne nous manquera jamais et lui seul nous suffit.

Recourrons à Jésus par la prière en toutes circonstances ; il est notre paix, notre force, notre joie et il est tout entier à nous. — *Inédit*.

Quand l'âme se retire, par la prière, au fond d'elle-même, elle y trouve Dieu, la Trinité adorable, le Christ Jésus qui habite en nous par la foi. Le Christ nous unit à lui ; nous vivons avec lui *in sinu Patris* ; et là, nous nous unissons aux personnes divines ; notre vie devient un entretien avec le Père, le Fils et l'Esprit ; et nous trouvons dans cette union la source de la joie. On rencontre parfois des âmes très éprouvées, mais qui, par une vie d'oraision, se sont fait au dedans d'elles-mêmes un sanctuaire où règne la paix du Christ. Il suffit de leur demander : « Aimeriez-vous avoir quelque diversion dans votre vie ? pour les entendre répondre tout de suite : « Oh ! non ; je désire demeurer seule avec Dieu ». Heureux état d'une âme qui vit de la vie d'orai-

son ! Partout elle trouve Dieu, — et Dieu lui suffit, parce que Dieu, Bien infini, la remplit. — *Le Christ, idéal du moi-ne*, p. 494.

Pour l'amour, supportez le travail, la souffrance, en dépit de la monotonie, tout comme Jésus sur la croix.

Si Jésus vous demande quelque chose, ne refusez jamais ; mais si la demande paraît trop dure à la nature, priez, priez jusqu'à ce qu'il vous donne sa grâce.

Puisse Dieu vous bénir, vous aimer et faire de vous un holocauste d'amour uni à un Dieu crucifié. — *Lettres de direction*, pp. 24-25.

Pendant mon oraison, j'aime à me prosterner aux pieds de Jésus-Christ et à lui dire : Je suis très misérable, je ne suis rien, mais vous pouvez tout ; vous êtes ma sagesse, ma sainteté. Vous voyez votre Père, vous l'adorez, vous lui dites des choses ineffables. O mon Jésus ! ce que vous lui dites, je veux le lui dire aussi ; dites-le lui à ma place. Vous voyez en votre Père tout ce qu'il veut de moi, tout ce qu'il veut pour moi ; vous voyez en lui si j'aurai la maladie ou la santé, la consolation ou la souffrance ; vous voyez quand et comment je dois mourir. Vous acceptez tout pour moi, moi, je le veux avec vous, parce que vous le voulez. — *Un maître de la vie spirituelle*, p. 180.

3. — Nous offrir au Père avec le Christ immolé sur l'autel.

La passion de Jésus tient une telle place dans sa vie, elle est tellement son œuvre, il y a attaché un tel prix qu'il a voulu que le souvenir en fût rappelé parmi nous, non seulement une fois par an, durant les solennités de la semaine sainte, mais chaque jour ; il a institué lui-même un sacrifice pour perpétuer à travers les siècles la mémoire et les fruits de son oblation du calvaire ; c'est le sacrifice de la messe : *Hoc facite in meam commemorationem*.

Assister à ce saint sacrifice ou l'offrir avec le Christ constitue une participation intime et très efficace à la passion de Jésus.

Sur l'autel, en effet, vous le savez, se reproduit le même sacrifice qu'au calvaire ; c'est le même pontife, Jésus-Christ, qui s'offre à son Père par les mains du prêtre ; c'est la même victime ; seule diffère la manière de l'offrir. Nous disons parfois : « Oh ! si j'avais pu me trouver au Golgotha avec la Vierge, saint Jean, Madeleine » ! Mais la foi nous met devant Jésus s'immolant sur l'autel ; il y renouvelle, d'une façon mystique, son sacrifice, pour nous donner part à ses mérites et à ses satisfactions. Nous ne le voyons pas des yeux du corps ; mais la foi nous dit qu'il est là, aux mêmes fins pour lesquelles il s'offrait sur la croix. Si nous avons une foi vive, elle nous fera nous prosterner aux pieds de Jésus qui s'immole ; elle nous unira à lui, à ses sentiments d'amour envers son Père et envers les hommes, à ses sentiments de haine contre le péché ; elle nous fera dire avec lui : « Père, me voici, pour faire votre volonté » : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* — *Le Christ dans ses mystères, pp. 290-291.*

Nous devons être unis au Christ dans son immolation, nous offrir avec lui ; alors il nous prend avec lui, il nous immole avec lui, il nous porte devant son Père, *in odorem suavitatis*. C'est nous-mêmes que nous devons offrir avec Jésus-Christ. Si les fidèles participent, par le baptême, au sacerdoce du Christ, c'est, dit saint Pierre, « afin d'offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ » : *Sacerdotium sanctum, offerre spirituales hostias acceptabiles Deo per Jesum Christum*. Cela est si vrai que, dans plus d'une oraison qui suit l'offrande qu'elle vient de faire à Dieu, en attendant le moment de la consécration, l'Église marque cette union de notre sacrifice à celui de son Époux. « Daignez, Seigneur, dit-elle, sanctifier ces dons, et en agrémentant l'offrande de cette hostie spirituelle, faites *de nous-mêmes* une oblation éternelle à votre gloire, par Jésus-Christ Notre-Seigneur », *Propitius, Domine, quaesumus, haec dona sanctifica, et hostiae spiritualis oblatione suscepta, nosmetipsos tibi perfice munus aeternum.*

Mais pour que nous soyons ainsi acceptés de Dieu, il faut que l'offrande de nous-mêmes soit unie à celle que le Christ fit de sa personne sur la croix et renouvelée à l'autel. Notre-Seigneur s'est substitué à nous dans son immolation ; il nous a tous remplacés, et c'est pourquoi le coup qui l'a frappé nous a fait moralement mourir avec lui : *Si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt* : « Si un seul est mort pour tous, tous sont donc morts ». Pour nous, nous ne mourrons avec lui qu'en nous unissant à son sacrifice de l'autel. Et comment nous unir au Christ en cette qualité de victime ? En nous livrant, comme lui, à l'accomplissement entier du bon plaisir divin.

Dieu doit disposer pleinement de la victime qui lui est offerte ; nous devons être dans cette attitude foncière de tout donner à Dieu, d'accomplir nos actes de renoncement et de mortification, d'accepter les souffrances, les épreuves et les peines de chaque jour par amour pour lui, en sorte que nous puissions dire, comme Jésus-Christ au moment de sa passion : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, sic facio :*

« Afin que le monde sache que j'aime mon Père, j'agis ainsi ». C'est là s'offrir avec Jésus. Quand nous offrons au Père éternel son divin Fils et que nous nous offrons nous-mêmes avec « l'hostie sainte », dans les mêmes dispositions qui animaient le cœur sacré du Christ sur la croix : amour intense de son Père et de nos frères, désir ardent du salut des âmes, abandon plénier à toutes les volontés d'en haut, surtout en ce qu'elles contiennent de pénible ou de contrariant pour notre nature, alors nous offrons à Dieu l'hommage le plus agréable qu'il puisse recevoir de nous.

C'est alors seulement, dit si bien saint Grégoire, que le Christ est notre hostie, quand nous nous offrons nous-mêmes, pour partager, par notre générosité et nos sacrifices, sa vie d'immolation » : *Tunc ergo vere pro nobis hostia erit Deo, cum nos ipsos hostiam fecerimus.* — *Le Christ, vie de l'âme*, pp. 337-338 ; *Le Christ dans ses mystères*, p. 398.

Notre-Seigneur a voulu que l'immolation de l'autel renouvelât, en la reproduisant pour en appliquer les fruits à toutes les âmes, l'immolation de la croix. C'est le même Christ qui s'offre à son Père « comme un parfum agréable » : *cum odore suavitatis* ; cette oblation non sanglante est aussi agréable à Dieu que le sacrifice du calvaire : Jésus y est hostie, comme sur la croix, comme quand il est venu sur la terre. A l'autel, le Christ Jésus revient tous les jours en ce monde comme hostie ; chaque jour, il réitère son oblation et son immolation pour nous. Sans doute il veut que nous l'offrions au Père ; mais, infatigablement aussi, il nous presse de nous offrir à son Père, en union avec lui, et d'être ainsi nous-mêmes agréés, afin qu'ayant partagé ici-bas son sacrifice, nous participions aussi à sa gloire éternelle.

En ceci, comme en toutes choses, le Christ Jésus est notre modèle, le modèle de tous ceux qui le suivent, de tous ceux qui sont ses membres. Si le chef s'est offert à Dieu, les membres ne doivent-ils pas s'offrir également ? Remarquez que notre qualité de créature nous oblige déjà à nous offrir à Dieu, car son domaine sur nous est souverain : « La terre et tout

ce qu'elle contient, l'univers avec tous ses habitants appartiennent au Seigneur », *Domini est terra et plenitudo ejus, orbis terrarum et universi qui habitant in eo.* Nous devons reconnaître, par notre adoration et le sacrifice de notre soumission à la volonté de Dieu, sa suprême perfection et notre dépendance absolue.

Mais notre qualité de membres de Jésus-Christ nous oblige aussi à imiter notre divin chef. C'est pourquoi saint Paul, qui désire tant que les chrétiens demeurent unis au Christ, leur adresse ces paroles : « Je vous supplie, frères, par la miséricorde de Dieu, c'est-à-dire à cause de la bonté infinie de Dieu à votre égard, de vous offrir comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, comme un sacrifice spirituel », *Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum.*

O mon Dieu, Etre infini, qui êtes la Béatitude même, quelle grâce immense et inestimable vous faites à de pauvres créatures en les appelant à être, avec le Fils de votre dilection, des hosties agréables, qui soient toutes consacrées à la gloire de votre Majesté ! — *Le Christ, idéal du moine, pp. 146-147, 149.*

Unissons le sacrifice de nous-même à celui du Christ Jésus. Offrons-nous avec lui, « en esprit d'humilité et d'un cœur contrit, afin que notre sacrifice soit agréable aux yeux du Seigneur » : *In spiritu humilitatis et in animo contrito suscipiamur a te, Domine, et sic fiat sacrificium nostrum in conceptu tuo hodie, ut placeat tibi, Domine Deus.* O Père éternel, recevez non seulement votre divin Fils, mais nous-mêmes avec lui et par lui ; de votre Fils nous disons qu'il est « une hostie pure, sainte, immaculée » : *Hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam* ; nous, nous ne sommes, de nous-mêmes, que de pauvres créatures ; mais, si misérables que nous soyons, vous ne nous rejetterez point, à cause de votre Fils Jésus qui est notre propitiacion, et à qui nous voulons nous unir, afin que, par lui, avec lui, en lui, toute

gloire et tout honneur vous soient rendus, ô Père Tout-Puissant, dans l'unité de votre Esprit : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso est tibi Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus Sancti, omnis honor et gloria.* — *Le Christ, idéal du moine*, p. 158.

Chaque matin, unissons-nous à Jésus dans son obéissance, dans son abandon qu'il fit de tout lui-même au moment de l'Incarnation. Redisons, comme lui, au Père : « Me voici, ô mon Dieu, je me livre à vous, à votre bon plaisir, pour accomplir aujourd'hui, en toutes choses, avec votre Fils bien aimé, ce qui vous est agréable : *Quae placita sunt ei facio semper.* Parce que je vous aime, je veux vous donner l'hommage qui consistera à soumettre tout mon être à votre volonté quelle qu'elle soit. — *Ibid.* p. 387.

Seigneur Jésus, en union avec cette intention et cet amour par lesquels vous-même, devenu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, vous avez toujours accompli tout ce qui était agréable à notre Père, je veux faire toutes choses aujourd'hui en votre nom et en esprit d'humilité, d'obéissance et de soumission. — *Un maître de la vie spirituelle*, p. 174.

Père éternel, de même que votre divin Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ s'offre à votre Majesté en holocauste et comme victime pour le genre humain, de même je m'offre à vous corps et âme ; faites de moi ce que vous voulez ; à cette fin, j'accepte toutes les peines, mortifications, afflictions, qu'il vous plaira de m'envoyer durant ce jour. J'accepte tout de votre sainte volonté ; que toujours, ô mon Dieu, ma volonté soit conforme à la vôtre ! — *Ibid.* p. 465.

Pensons, durant la journée, à notre messe du matin. Nous nous sommes unis à l'immolation de Jésus ; nous nous sommes placés sur l'autel avec la divine victime ; acceptons

dès lors généreusement les souffrances, les contrariétés, le poids du jour et de la chaleur, les difficultés et les renoncements inhérents à notre état. C'est ainsi que pratiquement nous vivrons notre messe. Notre cœur n'est-il pas, en effet, un autel d'où doit sans cesse monter vers Dieu l'encens de notre sacrifice, de notre soumission à ses adorables vouloirs ? Quel autel pourrait être plus agréable à Dieu qu'un cœur plein d'amour qui s'offre sans cesse à lui ? Car nous pouvons toujours sacrifier sur cet autel, et nous offrir avec le Fils de ses complaisances, pour sa gloire et le bien des âmes.

C'est cette doctrine que Notre-Seigneur lui-même enseignait à sainte Mechtilde. « Un jour qu'elle pensait que sa maladie la rendait inutile et que ses souffrances restaient sans fruit, le Seigneur lui dit : « Dépose toutes tes peines dans mon cœur, et je leur donnerai le perfectionnement le plus absolu que puisse posséder la souffrance. Comme ma Divinité a attiré à soi les souffrances de mon Humanité et les a faites siennes, ainsi je transporterai tes peines dans ma Divinité, je les unirai à ma Passion et je te ferai participer à cette gloire que Dieu le Père a conférée à ma sainte Humanité pour toutes ses souffrances. Confie donc chacune de tes peines à l'amour en disant : « O Amour, je te les donne dans l'intention que tu as eue en me les apportant du cœur de Dieu, et je te demande de les y reporter perfectionnées par une souveraine reconnaissance... » « Ma Passion, ajoutait le Christ Jésus, a porté des fruits infinis au ciel et sur la terre ; ainsi tes peines, tes tribulations remises à moi-même et unies à ma Passion seront tellement fructueuses qu'elles procureront aux élus plus de gloire, aux justes un nouveau mérite, aux pécheurs le pardon, aux âmes du purgatoire l'allègement de leurs peines. Qu'y a-t-il, en effet, que mon Cœur divin ne puisse rendre meilleur, puisque tout bien au ciel et sur la terre découle de la bonté de mon Cœur ? — *Le Christ, idéal du moine, pp. 250-251.*

Jésus est toujours dans votre cœur, déposez cent fois par jour tout votre être à ses pieds, en lui laissant la libre disponibilité.

sition de tout. Et alors, quand il vous prend sur parole, quand il tranche dans la chair vive, frissonnez, oui ! mais baisez la main de Dieu qui vous prépare pour l'union divine avec le crucifié. — *Lettres de direction*, p. 97.

Le sacrifice de Jésus-Christ ne cesse jamais, car il se trouve toujours immolé sur un autel, et il reste hostie toujours dans le tabernacle. Notre vie devrait être toujours unie à cette vie de prêtre et de victime de Jésus-Christ¹. — *Un maître de la vie spirituelle*, p. 188.



1. [Beaucoup de malades sont dans l'impossibilité d'assister matériellement à la messe, mais, comme l'indique ici D. Marmion, ils peuvent toujours, à n'importe quel moment du jour et de la nuit, s'unir en esprit et dans leur cœur, au sacrifice du Christ.]

4.— Nous unir au Christ par la communion eucharistique.

↓ **L**'EUCHARISTIE n'est pas seulement un sacrifice, le sacrifice de la croix rappelé et renouvelé, c'est aussi un sacrement, le sacrement de l'union, ainsi que l'indique le mot *communion*: c'est pour s'unir à nous que Notre-Seigneur vient en nous. Unir, c'est faire de deux choses une seule chose. Mais nous nous unissons au Christ tel qu'il est. Or, toute communion suppose le sacrifice de l'autel, et, par conséquent, l'immolation de la croix. Dans l'offrande de la sainte messe, le Christ nous associe à son état de pontife; dans la communion, il nous fait participer à sa condition de victime. Le saint sacrifice suppose cette oblation intérieure et plénière que fit Notre-Seigneur aux volontés de son Père en entrant dans le monde, oblation qu'il a souvent renouvelée durant sa vie et qu'il a achevée par sa mort sanglante sur le Calvaire.

Tout cela, dit saint Paul, nous est rappelé par la communion. « *Chaque fois* que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez, c'est-à-dire vous rappellerez la mort du Seigneur »: *QUOTIESCUMQUE enim manducabis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabis donec veniat.* Le Christ Jésus se donne à nous, mais après être mort pour nous; il se donne en nourriture, mais après s'être offert en victime: victime et nourriture, sont, dans l'Eucharistie, sacrifice et sacrement, deux caractères inséparables.

Et c'est pourquoi cette disposition habituelle du don total de soi-même est si importante. Le Christ se donne à nous dans la mesure où nous nous donnons à lui, à son Père, à nos frères qui sont les membres de son corps mystique; cette disposition foncière nous assimile au Christ, mais au Christ victime; elle établit de la sympathie entre les deux termes de l'union. — *Le Christ, vie de l'âme*, p. 358-359.

La communion elle-même suppose le sacrifice. C'est pourquoi nous nous associons déjà au mystère de l'autel en assistant au sacrifice de la messe.

Nous aurions tout donné pour être au pied de la croix avec la Vierge, saint Jean et Madeleine. Or, l'oblation de l'autel reproduit et renouvelle l'immolation du Calvaire pour en perpétuer le souvenir et en appliquer les fruits.

Durant la sainte messe, nous devons nous unir au Christ, mais au Christ immolé. Il est, sur l'autel, *Agnus tamquam occisus*, « l'agneau offert en victime », et c'est à son sacrifice que Jésus veut nous associer.

Voyez après la consécration : le prêtre appuyant contre l'autel les mains jointes, — geste qui signifie l'union du prêtre et de tous les fidèles avec le sacrifice du Christ — fait cette prière : « O Dieu tout-puissant, nous vous supplions de commander que ces choses soient portées à votre autel sublime, en présence de votre divine majesté ».

L'Église met ici en relation deux autels : celui de la terre et celui du ciel, — non qu'il y ait dans le sanctuaire des cieux un autel matériel, mais l'Église veut indiquer qu'il n'y a qu'un sacrifice : l'immolation qui s'accomplit mystiquement sur la terre est une avec l'offrande que le Christ, notre pontife, fait de lui-même dans le sein du Père, auquel il offre pour nous les satisfactions de sa passion.

« Ces choses » dont il est question, dit Bossuet, sont à la vérité le corps et le sang de Jésus, mais elles sont ce corps et ce sang avec nous tous et avec nos vœux et nos prières, et tout cela ensemble compose une même oblation ».

Ainsi, en ce moment solennel, nous sommes introduits *ad interiora velaminis* : « à l'intérieur du voile », dans le sanctuaire de la divinité, mais nous le sommes par Jésus et avec lui ; et là, devant la majesté infinie, en présence de toute la cour céleste, nous sommes présentés avec le Christ au Père pour que le Père « nous comble de toute grâce et de toute bénédiction d'en haut » : *Omni benedictione caelesti et gratia repleamur.*

Mais nous ne sommes comblés de la sorte, qu'à la condition que « nous nous associions à ce sacrifice par la réception du corps et du sang » de Jésus : *Quotquot ex hac altaris participatione sacrosanctum Filii tui corpus et sanguinem sumperimus.*

Ce n'est donc que par la communion que nous entrons parfaitement dans les pensées de Jésus, que nous réalisons pleinement les désirs de son cœur au jour où il institua l'Eucharistie ; « Prenez et mangez » ; « si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous ».

— *Le Christ dans ses mystères*, pp. 297-298.



La vie que le Christ nous donne par la communion, c'est *toute* sa vie, qui passe en nos âmes pour être l'exemplaire et la forme de la nôtre, pour produire en nous les divers sentiments du cœur de Jésus, pour nous faire imiter toutes les vertus qu'il a pratiquées dans ses états, et verser en nous les grâces spéciales qu'il nous a méritées en vivant pour nous ses mystères.

Sans doute, ne l'oublions jamais : sous les espèces eucharistiques ne se trouve que la substance du corps *glorieux* de Jésus, tel qu'il est à présent dans le ciel, et non tel qu'il était, par exemple, dans la crèche de Bethléem.

Mais quand le Père regarde son Fils Jésus dans les splendeurs célestes, que voit-il en lui ? Il voit celui qui a vécu pour nous sur la terre pendant trente-trois ans, il voit tout ce que cette vie mortelle a contenu de mystères, les satisfactions et les mérites dont ces mystères ont été la source ; il voit la gloire que ce Fils lui a donnée en vivant chacun d'eux. En chacun d'eux aussi, il voit toujours le même Fils de ses complaisances, encore que maintenant le Christ Jésus ne siège à sa droite que dans son état glorieux.

De même, celui que nous recevons, c'est Jésus qui est né de Marie, qui a vécu à Nazareth, qui a prêché aux juifs de Palestine ; c'est le bon Samaritain ; c'est celui qui a guéri les malades, délivré Madeleine du démon, et ressuscité Lazare ; c'est celui qui, fatigué, dormait dans la barque ; c'est celui qui agonisait, broyé par l'angoisse ; c'est celui qui

fut crucifié sur le calvaire ; c'est le glorieux ressuscité du tombeau, c'est le mystérieux pèlerin d'Emmaüs, qui se fait « reconnaître à la fraction du pain » ; c'est celui qui est monté aux cieux, à la droite du Père ; c'est le pontife éternel, toujours vivant, qui prie sans cesse pour nous.

Tous ces états de la vie de Jésus, la communion nous les donne en substance, avec leurs propriétés, leur esprit, leurs mérites et leur vertu : sous la diversité des états et la variété des mystères, se perpétue l'identité de la Personne qui les a vécus et qui à présent vit éternellement dans le ciel.

Quand donc nous recevons le Christ à la table sainte, nous pouvons le contempler et nous entretenir avec lui dans n'importe lequel de ses mystères ; bien qu'il soit maintenant dans sa vie glorieuse, nous trouvons en lui celui qui a vécu pour nous et nous a mérité la grâce qu'ils contiennent ; venu en nous, le Christ nous communique cette grâce pour réaliser peu à peu cette transformation de notre vie en la sienne, qui est l'effet propre du sacrement.



Il est en nous, réellement présent, celui qui était présent à la crèche, à Nazareth, sur les montagnes de Judée, au cénacle, sur la croix. C'est ce même Jésus qui disait à la Samaritaine : « Si tu savais le don de Dieu ! Toi qui as soif de lumière, de paix, de joie, de bonheur, si tu savais qui je suis, tu me demanderais de l'eau vive... de cette eau de la grâce divine qui devient une source sans cesse jaillissante jusqu'à la vie sans fin ».

Il est en nous, réellement présent, celui qui a dit : « Je suis la voie, la vérité, la vie... Qui me suit ne marche pas dans les ténèbres... Personne ne va au Père si ce n'est par moi... Je suis la vigne, vous êtes les branches ; celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là seul peut porter des fruits, car sans moi, vous ne pouvez rien faire... Je ne rejette pas celui qui vient à moi... Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et je vous soulagerai... Vos âmes ne trouveront le repos qu'en moi... »

Il est en nous, le même Christ qui guérissait les lépreux,

calmait les flots en courroux et promettait au bon larron une place dans son royaume. Nous trouvons en nous notre Sauveur, notre ami, notre frère aîné, dans la plénitude de sa toute-puissance divine, dans la vertu toujours féconde de ses mystères, avec l'infinie surabondance de ses mérites et l'ineffable miséricorde de son amour.

Il est dans notre cœur, non seulement pour y recevoir nos hommages, mais pour nous y communiquer des grâces. Si notre foi en sa parole n'est pas un vain sentiment, demeurons unis à sa très sainte humanité. Soyez assuré qu'une « vertu sortira alors de lui », comme jadis, pour vous combler de lumière, de paix, de joie. — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 394-395, 401-402.

Quand nous recevons Notre-Seigneur dans la sainte communion, nous possédons en nous ce cœur divin qui est une fournaise d'amour. Demandons-lui instamment de nous faire comprendre lui-même cet amour, car, en ceci, un rayon d'en haut est plus efficace que tous les raisonnements humains ; demandons-lui d'allumer en nous l'amour de sa personne. « Si, par une grâce du Seigneur, dit sainte Thérèse, son amour s'imprime un jour dans notre cœur, tout nous deviendra facile ; très rapidement et sans la moindre peine nous en viendrons aux œuvres ».

Si cet amour pour la personne de Jésus est dans notre cœur, notre activité en jaillira. Nous pourrons rencontrer des difficultés, être soumis à de grandes épreuves, subir de violentes tentations, si nous aimons le Christ Jésus, ces difficultés, ces épreuves, ces tentations nous trouveront fermes : *Aquae multae non potuerunt extinguere caritatem* : « Les grandes eaux ne peuvent éteindre l'amour ». Car lorsque « l'amour du Christ nous presse, nous ne voulons plus vivre pour nous-mêmes, mais pour celui qui nous a aimés et s'est livré pour nous » : *Ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est*. — *Ibid.*, p. 430.

J'ai l'habitude, chaque jour à midi, lors d'une courte

visite au Saint-Sacrement, de me recueillir et de dire à Notre-Seigneur : « Mon Jésus, demain je vous recevrai dans mon cœur, et je désire vous recevoir parfaitement. Mais j'en suis tout à fait incapable. Vous avez dit vous-même : Sans moi, vous ne pouvez rien faire. O vous, Sagesse éternelle, disposez vous-même mon âme à devenir votre temple, je vous offre à cet effet mes actions et mes souffrances de ce jour, afin que vous les rendiez agréables à vos regards divins, et que vous réalisiez votre parole : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus* : « Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle ».

Une telle prière est excellente ; la journée est ainsi dirigée vers l'union au Christ ; l'amour, principe d'union, enveloppe nos actions ; loin de murmurer contre ce qui nous arrive de désagréable et de pénible, nous l'offrons à Jésus, par un mouvement de dilection, et l'âme se trouvera ainsi, comme tout naturellement, préparée, quand viendra l'instant de recevoir son Dieu. — *Un maître de la vie spirituelle*, p. 491.

Nous sommes infiniment riches en Jésus-Christ, si nous lui sommes unis par la grâce, si nous nous appuyons sur lui. Essayez donc de devenir une sainte en reconnaissant toute l'étendue de vos misères et, en même temps, en vous appuyant avec la plus absolue confiance sur les mérites infinis de Jésus : « Par lui, avec lui, en lui », comme nous le disons chaque jour à la sainte messe, « toute gloire est donnée à la bienheureuse Trinité ». Même les louanges des anges ne montent jusqu'à Dieu que par Jésus-Christ, ainsi que nous le disons jurement dans la Préface de la messe : « ... *Par qui* les anges louent votre Majesté ». Voilà pourquoi les actes de louange, d'oblation, d'adoration, d'acceptation des humiliations et du mépris, accomplis en union avec Jésus, surtout après la sainte communion, sont infiniment agréables à la très sainte Trinité. — *Lettres de direction*, p. 118.

Tous les jours, dans la sainte communion, le Christ se livre entièrement à nous ; il nous prend et nous livre au Verbe. Si notre journée entière pouvait dérouler de notre commu-

nion du matin, peu à peu, le Christ nous transformerait et nous élèverait à une sainteté sublime. Ce que vous ne pouvez pas faire, Jésus le fait pour vous. Plus vous êtes faible, misérable, impuissante, plus le Christ se fait votre force, plus il supplée pour vous... Quand vous ne savez pas dire les prières que vous voudriez, Jésus les dit pour vous.

Pour moi, si on me demandait en quoi consiste la vie spirituelle, je dirais : C'est bien simple, elle se résume en un mot : le Christ. Dans l'Épître aux Galates (VI, 16) saint Paul, après nous avoir dit tout ce que le Christ est pour nous, résume sa pensée dans ce beau texte : *Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.* Oui, ceux qui cherchent le Christ ont la paix et la miséricorde.

Dieu a répandu tous les trésors de sa Sagesse et de sa Science sur l'Humanité sacrée de Jésus-Christ, à cause de l'union de celle-ci avec le Verbe, et *la mesure des dons qu'il nous fait se trouve dans le degré de notre union avec ce même Verbe.* Or, cette union avec le Verbe est réalisée par la puissance et la vertu de la sainte Humanité, surtout dans la communion. Ce que nous devons faire, c'est de nous maintenir, par la sainte Humanité de Jésus, dans un état habituel d'adoration et de soumission au Verbe qui réside en nous. Notre vie doit être un *Amen* en écho perpétuel aux désirs et aux desseins de ce Verbe qui vit en nous.¹ Une fois qu'une âme en est là, Dieu la comble de ses meilleurs dons.

— *Lettres de direction, pp. 53-54.*

1. [Par ces dernières lignes, D. Marmion indique combien, à défaut de la communion sacramentelle que beaucoup de malades se trouvent dans l'impossibilité de faire, la communion spirituelle, sans avoir les mêmes effets, produit néanmoins dans l'âme des fruits précieux, d'autant plus, comme l'insinue D. Marmion, que cette communion spirituelle peut très fréquemment se renouveler.]

TROISIÈME PARTIE
**DE LA MISÈRE HUMAINE
ET DE QUELQUES FORMES D'ÉPREUVE
ET DE SOUFFRANCE**

1. — Misère humaine et miséricorde divine¹.

Nous ne pouvons pas connaître toutes les voies de Dieu ; il nous est impossible de les comprendre parfaitement. « Mes pensées, dit le Seigneur, dépassent infiniment toute intelligence créée, et mes manières d'agir sont éloignées des vôtres ; car, comme les cieux s'élèvent au-dessus de la terre, mes voies diffèrent de vos voies » : *Sicut exaltantur coeli a terra, sic exaltatae sunt viae meae a viis vestris.*

Cependant, notre foi doit aimer à s'éclairer, et notre âme

1. [Ce thème de la miséricorde divine se penchant sur la misère humaine était particulièrement cher à D. Marmion. A la lumière de la foi, si vive chez lui, D. Marmion envisageait, selon la manière originale, hardie même et pénétrante qui était la sienne, le plan divin sous l'angle de la miséricorde. Il le relevait déjà dès son noviciat en 1888 (cf. *Un maître de la vie spirituelle*, p. 79 ; voir aussi p. 477 et suiv.) ; trente-cinq ans plus tard, quinze jours avant sa mort, en janvier 1923, il en faisait le sujet de sa dernière conférence aux carmélites de Louvain (*Ibid.*, pp. 531-532). Voir de beaux développements de cette pensée dans *L'union à Dieu*. Au sujet de cette doctrine, une religieuse du Sacré-Cœur, anglaise, écrivait (15 mai 1935) : « J'aime beaucoup la doctrine de D. Marmion — exposée surtout dans *L'union à Dieu* — des miséricordes du Seigneur et des trésors que nous avons dans le Christ Jésus et dans ses mérites. Vous ne pouvez vous imaginer combien sont consolantes de telles pensées, quelle onction et quelle paix elles font naître ». Une autre religieuse écrivait à la même époque : « Les passages sur la miséricorde divine résonnent dans mon âme avec une intensité particulière ». — Tout récemment (18 février 1941) un prêtre distingué par son savoir et qui a longtemps scruté la misère humaine, nous écrivait : « Je médite actuellement *Paroles de vie en marge du missel*. J'y vois (pp. 65 et suiv.) combien D. Marmion insistait sur la miséricorde de Dieu. C'est un thème inépuisable et, pour bien des âmes de nos jours, d'une très grande importance... J'ai expérimenté qu'attirer l'attention sur ce tonique par excellence, la miséricorde de Dieu, est le début d'une vie nouvelle pour beaucoup de personnes.]

Miséricorde

156 VENEZ AU CHRIST, VOUS TOUS QUI PEINEZ...

doit être désireuse de se rendre compte des manières d'agir de Dieu à notre égard. La pensée du Seigneur est celle de la Sagesse infinie ; si nous l'acceptons pleinement, mettant de côté nos pauvres petites conceptions humaines, cette acceptation nous permettra de recevoir plus amplement la grâce, de glorifier Dieu comme il l'entend, et de mieux éléver nos âmes vers la vie éternelle, parce que l'effort de notre vie aura été en parfaite conformité avec le plan de la divine Sagesse.

Le plan divin, c'est de répandre sur les hommes les trésors de la miséricorde ; la gloire spéciale que Dieu veut recevoir, c'est la louange de sa miséricordieuse bonté par laquelle, se penchant sur notre humaine misère, il la veut soulager, l'élever et l'unir à lui.

Quand nous serons au ciel, nous verrons que dans les splendeurs éternelles Dieu a voulu éléver un monument admirable de miséricorde, *in aeternum misericordia aedificabitur in coelis*. De cet édifice, nous, les humains, à l'âme et au corps jadis chargés de tant de misères, nous serons les pierres vivantes pour attester sans cesse les infinies bontés de notre Dieu.

Qu'est-ce donc que la miséricorde ?

C'est la bonté ou l'amour qui, en présence de la misère, est touché de compassion. En Dieu, la miséricorde n'est donc point autre chose que l'amour sans limite de la bonté infinie qui, à la vue des misères de la créature, s'incline vers elle pour la soulager, l'aider, lui pardonner et la rendre heureuse.

Toutes les voies de Dieu à notre égard sont des voies de miséricorde. Sans nos misères à soulager, Dieu n'aurait jamais pu révéler les insondables richesses de sa condescendance d'amour.

Dieu en créant le premier homme l'avait établi dans la grâce surnaturelle d'adoption qui faisait de lui l'enfant de Dieu et l'héritier de la gloire éternelle. Ce plan divin a été traversé par le péché. Abusant du privilège de sa liberté,

Adam, constitué chef de sa race, a prévariqué. Du coup il a perdu, pour lui et pour tous ses descendants, tout droit à la vie et à l'héritage divins. Tous les enfants d'Adam partagent sa disgrâce. Dès que l'homme entre en ce monde, il est comme voué à toute sorte de maux : nous naissions tous pécheurs, privés de la justice originelle, livrés aux assauts de la concupiscence et de la maladie, remplis de toutes sortes de défaillances et de faiblesses physiques et morales. Voilà comment nous apparaîsons aux yeux de Dieu.

L'attitude du Seigneur à notre égard est toute de compassion miséricordieuse. *Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus* : « Il a pitié de nous comme un père a compassion de ses enfants, car il connaît le limon dont nous sommes formés ». Dieu, dès lors, met sa gloire à nous manifester sa miséricorde ; nos infirmités, nos fautes elles-mêmes, si nous nous en repentons, lui donnent l'occasion d'exercer cette perfection divine, même en nous corrigeant. Voyez comment l'auteur inspiré de la lettre aux Hébreux (XII, 4 sq.) nous fait entendre cette grande vérité : « Avez-vous oublié ces paroles de consolation dites pour vous qui êtes les enfants de Dieu : mon fils, prends garde de ne pas négliger les corrections du Seigneur ; ne perds pas courage lorsqu'il te reprend. Car le Seigneur châtie ceux qu'il aime, il frappe de la verge ceux qu'il adopte pour enfants. C'est pour votre instruction que vous êtes éprouvés. Dieu vous traite comme un père traite ses enfants, car quel est le fils que son père ne châtie pas ?... Dieu nous corrige pour nous rendre capables de participer à sa sainteté ». Et voyez dans ce qui suit comment l'Esprit-Saint lui-même, l'Esprit créateur et consolateur, comprend bien le cœur humain : « Toute correction, il est vrai, au premier moment, est cause de tristesse, non de joie, mais elle produit dans la suite, en ceux qu'elle a ainsi exercés, un fruit délicieux de paix et de justice ».

Je vous disais, en commençant, que les pensées de Dieu — c'est lui-même qui le proclame — dépassent infiniment nos pensées. Ailleurs, il est dit aussi nettement : « Moi, je connais les pensées que j'ai pour vous : pensées de paix, et non

d'affliction ; car je veux vous donner la fin de vos maux et la patience ».

Quand Dieu regarde le monde, il est touché par les misères qu'il y voit, non seulement par nos misères morales, mais aussi par toutes les souffrances de ses créatures. Nous connaissons la parole de l'Évangile : *Nonne duo passeret asse veneunt? Et unus ex illis non cadet super terram sine Patre vestro.* « Voyez ces petits passereaux, ils ne valent presque rien, et pourtant, dit Jésus, pas un seul ne tombe sans la permission de mon Père », nous pourrions ajouter : ni sans sa compassion. La bonté du Créateur s'étend à chacune de ses créatures : *Nihil odisti eorum quae fecisti.* Après l'œuvre de la création, il trouva que tout ce qui était sorti de ses mains « était excellent » : *valde bona* ; maintenant que, par suite du péché, les misères sont entrées dans la création, aucune de ses créatures ne souffre sans que le cœur de Dieu soit touché de compassion.

Ceci n'est pas encore la miséricorde, c'est seulement la pitié de l'auteur de la nature pour tout ce qu'il a créé ; la miséricorde, c'est la bonté de Dieu, comme auteur de la grâce, se plaisant, en face de nos misères morales, dont le péché est la plus profonde, à nous soulager et à nous pardonner.

Cette divine miséricorde enveloppe notre vie tout entière. Chaque fois que Dieu nous accorde son pardon, chaque fois qu'il nous octroie quelque grâce, c'est un effet de son amour miséricordieux. Au ciel, nous verrons avec évidence que nous lui sommes redevables de tous les bienfaits dont nous avons été comblés, de la béatitude dont nous jouirons éternellement. Avec les élus de l'Apocalypse, nous jetterons nos couronnes devant le trône de Dieu, pour reconnaître que nous les tenons de sa bonté, et nous chanterons à jamais sa miséricorde : *Misericordias Domini in aeternum cantabo.*

Aimons donc à redire la parole du Psalmiste : *Deus meus, misericordia mea*¹. « Oui, Seigneur », vous êtes non seulement

1. [D. Marmion « aimait lui-même à redire » cette aspiration. A

miséricordieux, mais « vous êtes *ma* miséricorde ». Vous êtes « compatissant et plein de bonté, votre miséricorde s'étend à toutes vos créatures » : *Miserator et misericors Dominus... Et miserationes ejus super omnia opera ejus.* Soyez-nous propice ; « pour la gloire de votre nom », pardonnez nos fautes « pour lesquelles nous sommes justement affligés », aidez notre faiblesse, soulagez notre misère : *Ut qui juste pro peccatis nostris affligimur, pro tui nominis gloria misericorditer liberemur.*

Nous savons que nos misères sont immenses, mais nous n'ignorons pas que vos miséricordes les dépassent infiniment ; nous n'avons pas peur de les épuiser, « votre bonté est un trésor sans limites » : *Deus cuius misericordiae non est numerus et bonitatis infinitus est thesaurus.* Nous voulons garder bien ferme au fond de nos âmes cette conviction, nous désirons en vivre, afin que l'aveu perpétuel de notre indignité et de notre misère ouvre notre âme à l'action de votre grâce et vous glorifie, ô mon Dieu, en montant vers vous comme un hymne continual à vos voies d'inférieure miséricorde. — *Mélanges Marmion, pp. 2-6 et 15.*

son lit de mort, son confesseur, pour l'encourager, crut devoir lui rappeler le bien qu'il avait fait par ses ouvrages, les conversions opérées. Mais lui protesta aussitôt d'un geste négatif, et murmura : *Deus meus, misericordia mea.]*

2. — Le Christ prenant sur lui nos misères est devenu le « grand miséreux ».

LA pensée de Dieu nous apparaît admirable surtout dans la façon dont il a réalisé ses desseins de miséricorde.

Nous avons parlé de ce monument éternel de miséricorde que Dieu se bâtit dans le ciel.

Quelle est la pierre fondamentale de cet édifice ?
C'est le Christ Jésus.

Nous sommes tous des êtres remplis de misères, nous pouvons tous nous appliquer la parole du psaume : « Je suis pauvre et indigent » : *Egenus et pauper sum...*

Cependant, ne craignons pas de le dire, le pauvre, l'homme plus que tout autre chargé de misères, c'est notre divin Sauveur. Et comment cela ? Sans doute, son âme toute sainte : *Tu solus sanctus, Jesu Christe*, n'a jamais connu le péché, ni l'imperfection, et son humanité, unie hypostatiquement au Verbe, a joui sans cesse, même au milieu de ses douleurs, des délices infinies de la vision de Dieu.

Mais, étant devenu, par son Incarnation, notre frère ainé et notre chef, il a bien voulu assumer toutes les misères, les souffrances de ses membres ; il a épousé notre nature humaine avec tout l'apanage de faiblesses qui l'accompagnent ; il a accepté de « prendre sur lui les iniquités de tous les hommes ses frères » : *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.*

Contemplons le Christ durant son existence ici-bas. N'est-il pas vraiment « celui qui connaît la douleur et l'infirmité » : *Vir dolorum et sciens infirmitatem* ? Il naît dans la plus extrême pauvreté ; il passe trente années dans un humble atelier d'ouvrier, soumis à la dure loi du travail. Puis, ce sont les fatigues et les courses de la vie publique, les luttes avec les pharisiens, la haine implacable de ses ennemis. Enfin,

les souffrances indicibles de sa passion et de sa mort. Regardons Jésus au jardin des oliviers, lors de sa terrible agonie. Saint Paul nous révèle qu'il y a prié « avec larmes et gémissements » ; qu'il a demandé « à grands cris », *cum clamore valido et lacrymis*, miséricorde pour lui-même et pour ceux qu'il est venu racheter.

Ce pauvre, cet homme de douleur, devenu tel à cause de nous, demande par trois fois à son Père que ce calice lui soit épargné. Il obtiendra le salut de l'humanité, mais à la condition de subir la mort, et la mort de la croix.

Quand Jésus est cloué sur cette croix, en proie aux plus atroces tourments, abandonné des siens, délaissé par son Père, ce cri d'angoisse s'échappe de ses lèvres mourantes : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » N'est-ce pas là le cri d'un malheureux accablé de misère ? Quelqu'un fut-il jamais plus digne de compassion ?

Dieu, pour sauver le monde, a exigé de son Fils ces excès de souffrance et cette mort du Calvaire. Le Christ, « par amour pour son Père, a tout accepté » ; nous savons en effet que cet amour de son Père est le premier motif qui a déterminé Jésus à souffrir sa passion : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem... sic facio*. Notre-Seigneur a accompli, dans un mouvement de suprême amour et de liberté souveraine, tout ce que Dieu a voulu de lui, et, en retour, il lui demande d'avoir pitié de nous : « Père, mes membres ont besoin de votre miséricorde ; ce que vous faites pour eux, c'est à moi que vous le faites ; leurs misères sont devenues les miennes, j'ai soldé toutes leurs dettes ». Alors Dieu est rempli de miséricorde pour les membres de son Fils, il a compassion de leurs misères qui lui sont ainsi présentées ; il nous pardonne, nous ouvre son cœur paternel et nous comble de ses grâces. Par là, il paie son Fils de tout l'amour que son Fils lui a témoigné dans son sacrifice.

Toutes les miséricordes de Dieu à notre égard sont des réponses à des cris de son Fils. Quand les membres du Christ implorent la miséricorde de Dieu, c'est son Fils Jésus qui la demande par leur bouche ; c'est son cri seul qui donne de

la valeur à tous les nôtres. Pensons bien que si toute la race humaine faisait monter vers Dieu des accents de détresse, se livrait pendant des siècles aux plus effroyables macérations, tout cela, sans Jésus, n'atteindrait pas Dieu. Le Christ savait que, sans lui, nos péchés ne pourraient avoir de rémission, il s'est fait notre rançon, et c'est par lui que doivent passer toutes les miséricordes de Dieu, pour arriver jusqu'à nous.

Si donc nous voulons en éprouver les bienfaisants effets, restons étroitement unis à Notre-Seigneur ; nous sommes l'objet de l'amour miséricordieux de Dieu dans la mesure où il nous voit en son Fils. Ceux qui se placent volontairement et délibérément en dehors de Jésus-Christ s'écartent du rayon de la miséricorde divine.

Le Calvaire est le centre lumineux des miséricordes vers lequel se portent les regards de Dieu. Avant l'Incarnation, c'est en vue du divin sacrifice qui devait s'y accomplir que les miséricordes de Dieu descendaient sur le monde ; depuis la mort du Christ, c'est encore au Calvaire que se reportent sans cesse les regards de notre Père céleste. S'il nous pardonne, s'il nous donne ses grâces, c'est uniquement en vertu de ce sacrifice qui, tout en nous obtenant le salut, procure à Dieu une gloire infinie.

Chaque jour, le drame du Golgotha se reproduit et se renouvelle sur nos autels ; le saint sacrifice de la messe est essentiellement le même que celui de la croix ; seul « le mode d'oblation diffère » : *sola offerendi ratione diversa*. Le même Christ qui, sur la croix, s'est offert d'une façon sanglante, est offert, par le ministère du prêtre, d'une manière non sanglante. Dieu y reçoit la même gloire, et nous y obtenons les mêmes grâces. Toutes les souffrances de Jésus sont à ce moment représentées au Père éternel : *Mortem Domini annuntiabis* ; le Christ fait entendre le même appel à la miséricorde. Alors Dieu pardonne et se montre clément envers les hommes aux misères sans nombre, parce qu'ils sont les membres de son Fils.

Oui, Dieu est vraiment admirable dans ses œuvres. Com-

bien le psalmiste avait raison de s'écrier : *Quam magnifica sunt opera tua, Domine ! Omnia in sapientia fecisti.* « O Seigneur, vous avez marqué toutes vos œuvres du sceau de la magnificence et de la sagesse ! » Dans sa sagesse et sa bonté adorables, Dieu a su combiner si parfaitement les choses qu'il tire sa gloire de notre propre misère. Non seulement, elle lui est une occasion d'exercer sa miséricorde, mais le Christ Jésus, ayant pris sur lui nos fautes et nos faiblesses et les ayant expiées en sa personne, chaque fois que Dieu nous fait miséricorde, il glorifie son Fils et fait valoir les mérites de son sang précieux.

Des satisfactions du Christ, s'élève continuellement vers « le Père des miséricordes » un encens d'adoration et de gloire infinie. — *Mélanges Marmion*, pp. 7-10.

Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit : « Le Christ a réellement pris sur lui nos infirmités et il a porté lui-même nos douleurs. » Ce texte a une signification vraiment profonde :

1. — Jésus a pris sur lui tous les péchés actuels délibérés et les a expiés en sa Personne. « Le Seigneur a placé sur lui l'iniquité de nous tous » : *Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum.*

2. — Comme chef de l'Église, Jésus accepte en notre nom (ses membres) toutes nos misères, nos infirmités, nos douleurs ; il en a souffert en notre nom ; il les a sanctifiées et déifiées en sa Personne. Aucune peine, ni souffrance, ni faiblesse de ses membres ne lui était cachée : il les a prises *volontairement* sur lui.

3. — En les prenant ainsi sur lui, il en a retiré l'aiguillon et nous aide à les supporter. — *Lettres de direction*, pp. 148-149.

Saint Jean nous rapporte qu'au début de sa vie publique, notre divin Sauveur passant par la Samarie, arriva à une ville nommée Sichar, près du puits de Jacob. Parmi les détails de la scène notés avec soin par l'Évangéliste, il en est un qui émeut tout particulièrement nos cœurs. *Jesus*

ergo fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem : « Jésus étant donc fatigué du voyage s'assit tout simplement contre la margelle du puits ». Quelle touchante révélation de la réalité de l'humanité de Jésus !

Il faut lire le commentaire admirable que saint Augustin a donné de ces détails, avec cette opposition d'idées et de termes dont il a le secret, surtout quand il veut mettre en relief l'union et le contraste du divin et de l'humain en Jésus. « Il cède à la fatigue, dit-il, celui-là même qui répare les forces de ceux qui sont épuisés, celui dont l'absence nous accable et dont la présence nous fortifie » : *Fatigatur per quem fatigati recreantur; quo deserente fatigamur, quo praesente firmamur.* « C'est pour vous que Jésus est fatigué de la route. Nous trouvons Jésus plein de force et de faiblesse. Pourquoi plein de force ? Parce qu'il est le Verbe éternel et que toutes choses ont été créées par sa sagesse et sa puissance. Pourquoi plein de faiblesse ? Parce que ce Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. La force divine de Jésus-Christ vous a créés, sa venue dans la faiblesse de notre humanité vous a rachetés ». *Fortitudo Christi te creavit; infirmitas Christi te recreavit.*

Et le saint conclut : « Jésus est faible dans son humanité ; mais vous, gardez-vous de demeurer dans votre faiblesse ; venez plutôt puiser la force divine en celui qui, étant par nature la Toute-puissance, a voulu se rendre faible pour votre amour » : *Infirmus in carne Jesus; sed noli tu infirmari, in infirmitate illius tu fortis esto ! — Le Christ dans ses mystères, pp. 77-78.*

3. — ... Afin qu'habite en moi la force du Christ.

Si nous pouvions avoir la conviction profonde, que nous sommes impuissants sans le Christ mais que nous avons tout en lui ! *Quomodo non etiam cum illo OMNIA nobis donavit ?* : « Comment, avec le Christ, Dieu ne nous octroyerait-il pas tous les dons ? » — De nous-mêmes, nous sommes faibles, très faibles ; il y a, dans le monde des âmes, des défaillances de toutes sortes ; mais ce n'est pas là une raison pour nous décourager ; ces misères, lorsqu'elles ne sont pas voulues,¹ sont plutôt un titre à la miséricorde du Christ. Voyez les malheureux qui veulent exciter la pitié de ceux auxquels ils demandent l'aumône ; loin de cacher leur pauvreté, ils étaient leurs haillons, ils montrent leurs plaies ; c'est là leur titre à la compassion et à la charité des passants. Pour nous aussi, comme pour les malades qu'on lui amenait lorsqu'il vivait en Judée, c'est notre misère reconnue, avouée, étalée aux yeux du Christ, qui nous attire sa miséricorde. Saint Paul nous dit que le Christ Jésus a voulu éprouver nos infirmités — excepté le péché, — afin d'apprendre à compatis : et, de fait, nous lisons plusieurs fois dans l'Évangile que Jésus était « touché de pitié » à la vue des souffrances dont il était le témoin : *misericordia motus*. Saint Paul ajoute expressément que ce sentiment de compassion, le Christ le conserve dans sa gloire ; et il en conclut aussitôt : « Appro-

1. [Il est à peine besoin de dire ici que D. Marmion a toujours eu soin de distinguer infirmités et infidélités. Autant il était compatissant pour les faiblesses et les infirmités, autant il prenait soin de mettre les âmes en garde contre les négligences si minimes fussent-elles et les infidélités voulues même dans les plus petits détails. Cf. *L'union à Dieu*, p. 28 et suiv. *Sponsa Verbi*, pp. 37-44 ; *Le Christ idéal du moine*, pp. 183-185.]

chons-nous donc avec assurance, *cum fiducia*, du trône de Celui qui est la source « de la grâce » ; car si nous le faisons dans ces dispositions, nous obtiendrons miséricorde. — *Le Christ, vie de l'âme*, pp. 73-74.

Appuyons-nous sur le Christ Jésus, non seulement dans la prière, mais dans tout ce que nous faisons. Et nous serons forts. Si « sans lui nous ne pouvons rien » : *Sine me, nihil potestis facere*, « avec lui, nous pouvons tout » : *Omnia possum in eo qui me confortat*. Nous trouvons en lui, avec la source d'une grande confiance, le motif le plus efficace de la fidélité et de la patience au milieu des tristesses, des contrariétés, des épreuves, des souffrances que nous devons subir ici-bas jusqu'à la fin de notre exil.

Au moment de terminer sa vie mortelle, Jésus adresse à son Père pour ses disciples qu'il quittera bientôt, une prière touchante : « Père saint, lorsque j'étais avec eux, je les gardais moi-même ; maintenant que je vais retourner auprès de vous, je vous prie, non de les enlever de ce monde, mais de les garder du mal » : *Cum essem cum eis, ego servabam eos ; nunc autem ad te venio ; non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves eos a malo.*

Quelle sollicitude toute divine se traduit dans cette prière ! Notre-Seigneur l'a dite pour nous tous. — *Le Christ dans ses mystères*, p. 359.

Une pensée qui doit vous aider et vous encourager est que tout ce que Dieu fait pour nous est un effet de sa miséricorde : *In aeternum misericordia aedificabitur in caelis* : « Dieu édifie un monument éternel à sa miséricorde dans le ciel ». Les pierres de ce monument sont *les miséreux* qui attirent la miséricorde par leur misère. Car la miséricorde est la bonté en face de la misère. La pierre fondamentale de ce monument est le Christ qui a épousé toutes nos misères : *Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit* : « Véritablement c'était nos langueurs qu'il portait et nos douleurs dont il s'était chargé ». Il les divinise et leur donne

un mérite et une valeur immenses aux yeux de son Père. Si tous les matins, vous unissez vos fatigues, vos langueurs, vos souffrances de tout genre avec celles de Jésus-Christ, il les *assumera* et les rendra siennes. En souffrant avec patience les peines et les fatigues de notre vie, nous participons à la passion de Jésus-Christ. Alors, sa force, sa vertu règne en nous : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis ut inhabitet in me virtus Christi* : « Volontiers je me glorifierai dans mes faiblesses, afin que la puissance du Christ habite en moi ».



Oh ! ma chère enfant, c'est une *grande grâce* que de comprendre ceci et de suivre Jésus dans ses langueurs. Rien ne peut davantage attirer les faveurs et les miséricordes divines comme cette *union patiente* de nos peines et de nos faiblesses à celles du Christ.



Comme sujet d'examen, prenez *l'acceptation patiente* et *pleine d'amour* des fatigues, des contrariétés et des peines de votre vie. De cette façon, votre vie deviendra un *cri continu*el auprès du cœur du Père céleste. — *Lettres de direction*, pp. 108-109.



Jésus vivant en vous est votre *tout* : *Factus est nobis sapientia a Deo et justitia et sanctificatio et redemptio* : « Nous avons obtenu en lui, de Dieu et devant Dieu, notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption ». Il est notre supplément, tellement que, quand nous agissons en son nom, le Père ne voit plus en nous que le membre de son Fils, et nos faiblesses sont les faiblesses de son Fils. De temps en temps, comme ce fut le cas pour ce Fils lui-même, au jardin des oliviers, le Père nous fait sentir tout le poids de nos charges et de nos faiblesses. Donc, allez de l'avant avec un parfait abandon à Jésus-Christ. — *Ibid.*, p. 145.



Il n'y a pas de croix plus lourde ici-bas que cet état d'épuisement et de lassitude produit par le climat et la vie que vous devez mener. Mais, croyez-moi, il n'y a rien qui opère

la vraie vie divine en nous comme *l'union à la faiblesse de Jésus*.

En épousant notre nature dans l'Incarnation, il a pris sur lui toutes nos faiblesses, toutes nos impuissances, toutes nos souffrances. Il les a rendues siennes : *Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit* : « Véritablement c'étaient nos langueurs qu'il portait, et nos douleurs dont il s'était chargé ». Lors de l'Incarnation, le Verbe a assumé non un corps glorieux, comme celui du Thabor, non un corps impassible comme celui de la résurrection, mais *in similitudinem carnis peccati* : « ... dans une chair semblable à celle du péché », un corps de pécheur, semblable au nôtre en tout, sauf le péché personnel. Il a élevé, rendu *divines*, nos faiblesses en les prenant, et dès lors, elles crient en nous vers le Père comme celles de Jésus-Christ lui-même.

C'est par la foi *pure*, par l'amour sans sentiment que ceci se réalise et, au lieu de nos faiblesses, nous recevons *immensément la force du Christ*.

Je désire tant vous enseigner cette grande vérité et vous aider à la mettre en pratique. Pour cela, il faut vous livrer sans réserve à Jésus-Christ en acceptant dans *la foi pure* tout ce qu'il vous envoie ou permet. Sachez, ma fille, que dans une âme comme la vôtre, qui a tout quitté pour lui, qui au fond ne cherche que lui, il y a une prière *inconsciente*, non sentie, mais très réelle, qui monte vers Dieu au milieu de vos défaillances, car nos désirs sont de vraies prières pour celui « qui scrute les reins et les coeurs ». *Desiderium pauperum exaudivit auris tua* : « Votre oreille, Seigneur, a entendu la prière des pauvres ». Mais, pour cela, la grande vertu, chez vous, doit être *la patience*. *Patientia vobis NECESSARIA est* : « La patience vous est nécessaire ». C'est par la patience, l'absence de tout murmure même intérieur, le sourire à toute contrariété, que Jésus vous fait participer à sa Passion.

Le Christ divinise nos souffrances et leur donne un mérite et une valeur immenses aux yeux de son Père. Si tous les matins, vous unissez vos fatigues, vos langueurs, vos son-

frances de tout genre avec celles de Jésus-Christ, il les *assumera* et les rendra siennes.—*Lettres de direction, pp. 107-108.*

Pour le moment, je ne ferai que vous donner deux ou trois principes qui devraient être la teneur de *votre* vie spirituelle :

1. — Dieu fait toutes choses pour la gloire de son Fils Jésus. Or, Jésus est spécialement glorifié par ces âmes qui, convaincues de leur incapacité extrême, s'appuient sur lui, regardent vers lui pour avoir lumière, aide, tout.

2. — Vous devriez tâcher de réaliser de la façon la plus vivante qu'étant membre de Jésus par votre baptême et de plus en plus par chaque communion, vos besoins, vos infirmités, vos fautes sont, en un sens vrai, les besoins, les infirmités, les fautes de Jésus : *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit. Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum* : « Vraiment c'étaient nos langueurs qu'il portait et nos douleurs dont il s'était chargé. Le Seigneur a posé sur lui l'iniquité de nous tous ». *Factus est pro nobis peccatum* : « Dieu l'a fait péché pour nous ».

3. — Quand vous sentez votre faiblesse et votre misère, présentez-vous vous-même sans crainte devant les yeux de votre Père céleste au nom et en la personne de son divin Fils : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis ut inhabitet in me virtus Christi* : « Volontiers je me glorifierai dans mes infirmités afin que la force du Christ habite en moi ». — *Ibid., pp. 147-148.*

Vous êtes riche en infirmités, et si vous vouliez vous appuyer sur lui seul, faisant tout, souffrant tout, unie en son nom, il vous rendrait de plus en plus agréable à son Père. Il vous mènerait avec lui dans ce sanctuaire qu'il appelle *Sinus Patris* : « le sein de son Père », et alors, sous l'œil de Dieu, vous vous efforceriez constamment de lui plaire en faisant ce que vous sentez lui être le *plus* agréable. Ceux-là seuls demeurent dans le sein de Dieu qui ont une immense

confiance en sa paternelle bonté et sa miséricorde large et *infinie*, qui font leur possible pour lui plaire en toutes choses.

Voilà donc votre programme pour le moment. Je sens que Notre-Seigneur vous a confiée à moi comme une enfant que je dois lui présenter pour être un des triomphes de sa miséricorde, car saint Paul dit : « Dieu a choisi les faibles et les débiles, et les choses de rien, afin qu'aucune chair ne se glorifie en sa présence ».

J'ai pensé à votre âme. Malgré vos défauts très réels et vos misères, qui sont sans doute beaucoup plus grands que nous ne les voyons, Dieu vous aime beaucoup, et il désire substituer sa grandeur à votre petitesse, son opulence à votre bassesse, sa grande sagesse à votre insuffisance. Il peut faire tout cela, si vous le laissez seulement faire. *Confiteor tibi, Pater, Domine caeli et terrae, quia abscondisti haec a sapientibus et revelasti ea PARVULIS* : « Je vous rends grâce, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et que vous les avez révélées aux petits ». Vous êtes une de ces très petites gens sur lesquelles Dieu daigne abaisser ses regards.

Tâchez de regarder beaucoup plus Dieu que vous-même ; de vous *glorifier* en vos misères, comme étant l'objet et le motif des miséricordes divines ; d'aimer la vertu plus que vous ne redoutez le vice ; d'exalter les mérites et la puissance infinis de Jésus en y puisant passionnément pour subvenir à vos besoins.

Voilà un programme pour toute une année, et même pour toute une vie.

Votre dernière lettre m'a presque peiné, car je vois que vous permettez à la vue de vos misères — qui sont très *limitées* — de vous cacher les richesses qui sont *vôtres* en Jésus-Christ, et qui sont *infinies*. C'est une grande grâce que de voir nos misères et notre petitesse. Mais cette connaissance est un réel poison, si elle n'a pour contrepartie une *immense* foi et confiance en la « toute suffisance » des mérites

de notre cher Seigneur, de sa richesse et de ses vertus qui sont tous nôtres : *Vos estis corpus Christi et membra de membro.* Vous êtes son corps, et les membres mêmes de ses membres. Les membres possèdent réellement *comme leurs* toute la dignité et le mérite de la personne dont ils sont les membres. Et voici ce qui glorifie Jésus : que nous ayons une si haute appréciation de ses mérites et une si grande conviction de *son amour à nous les donner* (*Et nos credidimus caritati Dei* : « Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous ») que notre misère et notre indignité ne nous découragent pas.

Il y a deux catégories de personnes qui donnent peu de gloire à Jésus-Christ :

1. — Celles qui ne voient pas leur misère, ni ne se rendent compte de leur indignité, et par conséquent *ne ressentent pas le besoin de Jésus-Christ* ;

2. — Celles qui voient leur misère, mais n'ont pas cette foi forte en la divinité de Jésus-Christ, par laquelle elles sont pour ainsi dire heureuses d'être aussi faibles afin que Jésus puisse être glorifié en elles. Que vous êtes loin de vous glorifier en vos infirmités !

Efforcez-vous d'avoir une *intention très pure* en tout ce que vous faites. Unissez vos intentions à celles de votre divin Époux, et n'ayez point d'égard aux résultats. Dieu ne donne pas de prime au succès. — *Lettres de direction, pp. 151-154.*

Malgré nos misères, ou plutôt à cause de nos misères, nous devons nous appuyer sans crainte sur Notre-Seigneur. Je vois de plus en plus que, lorsque nous nous présentons devant le Père céleste en qualité de membres de son Fils bien-aimé — « Vous êtes le corps du Christ, et membres de ses membres » — la vue de nos misères ne fait qu'attirer les regards de sa miséricorde. — *Ibid., p. 149.*

Sur la croix, alors que toutes les puissances inférieures de l'âme de Jésus furent submergées dans une mer de tristesse et de ténèbres, la fine pointe de son esprit regardait toujours la face du Père.

Je demanderai pour vous qu'au milieu de vos épreuves la fine pointe de votre âme reste toujours attachée à la face (= bon plaisir) du Père céleste. Ne vous étonnez pas de vos faiblesses. C'est dans la faiblesse que la vertu se perfectionne. Plus vous sentez votre incapacité, votre faiblesse, plus vous vous appuyez sur *Lui*, — plus votre vertu est surnaturelle et agréable à Dieu. — *Un maître de la vie spirituelle*, p. 448.

Avant de parvenir à Dieu, il faut que l'âme *voie*, et qu'elle *sente*, et qu'elle *connaisse* que tout vient de lui, et que ce sont notre misère, notre pauvreté, nos infirmités qui, ayant été *assumées* par sa sainte Humanité, sont élevées, en lui, à une valeur divine. Ceci est un grand secret que peu comprennent. Saint Paul l'exprime en ces termes : « Volontiers je me glorifierai dans mes infirmités afin que ce soit la vertu et la force du Christ qui habitent en moi. C'est pourquoi je me réjouis dans mes infirmités ». — *Ibid.*, p. 529.

J'ai beaucoup souffert durant mon séjour en... Les épreuves que Notre-Seigneur m'a envoyées ne se comptent pas. La conviction que j'en ai retirée, c'est que Dieu veut bien être glorifié par l'union de notre faiblesse avec la force infinie du Christ. Le Christ est la *Virtus Dei* : « La force de Dieu », mais il a daigné revêtir notre faiblesse humaine, et toute la vie terrestre de Jésus est la révélation de cette faiblesse. Cette union de la faiblesse humaine avec la force divine donne gloire à Dieu. De là, le grand cri de saint Paul : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis ut inhabitet in me virtus Christi* : « Volontiers je me glorifierai dans mes infirmités afin qu'habite en moi la force du Christ ». Cette pensée m'a toujours suivi et soutenu dans toutes mes contrariétés et difficultés, mais maintenant elle est tellement gravée dans mon âme qu'elle fait pour ainsi dire partie de moi-même. Je suis convaincu que je ne suis rien ni ne puis rien, mais que, d'autre part, je dois avoir une confiance illimitée dans la force du Christ, et qu'en lui je puis tout. — *Ibid.*, p. 212.

Toute l'histoire de Jésus est le triomphe de la *Virtus Verbi*, la « Force du Verbe » appuyant la faiblesse de son Humanité.

Jésus est toujours devant *la face* de Dieu et caché en lui. Sa prière, pendant qu'il contemple la face de son Père, devient la nôtre. Je comprends si bien la parole de saint Paul : *Libenter gloriabor...*

Plus on est pauvre, plus les richesses ineffables du Christ trouvent leur place en nous. Notre misère connue et avouée, attire ses largesses. — *Lettres de direction*, pp. 154-156.



4. — L'état de maladie.

Il ne faut pas vous étonner si dans l'état de langueur où vous vous trouvez à présent, vous ne sentez pas toujours cette ferveur et cette ardeur que vous désirez avoir dans vos prières. La pauvre âme dépend tellement du corps que, lorsque celui-ci est souffrant ou languissant, elle ne peut pas faire grand'chose. Même la grande sainte Térèse, malgré son ardeur et sa générosité, se plaignait amèrement de ce que la faiblesse de son corps empêchait son âme de s'élever à Dieu dans l'oraison. Quand nous supportons cet état avec patience, nous sommes *beaucoup* plus agréables à Dieu et plus près de son cœur, que lorsque nous sommes remplis de ferveur et de consolation, car, dans le premier cas, nous avons le mérite du sacrifice, et notre amour témoigne avec plus de certitude qu'il est pur et sans intérêt propre.

J'ai été bien triste en apprenant que vous étiez si faible, si souffrante, ou comme vous le dites vous-même, une petite fleur qui languit sur sa tige. Je prie tous les jours Notre-Seigneur de vous donner le courage de souffrir, de supporter cet état si pénible, pour son amour et en union avec sa langueur et ses souffrances durant sa Passion. Oh ! oui, mon enfant, souffrir avec Jésus est le vrai bonheur ; si nous pouvions le comprendre, car celui qui souffre est si près de son Sacré-Cœur ! Mais il faut souvent vous unir avec lui par l'amour et accepter avec lui et pour lui tout ce que le Bon Dieu veut vous imposer. — *Lettres de direction, pp. 101-102.*

Votre si bonne lettre a été une vraie joie pour moi, car j'ai compris que vous aviez le véritable bonheur d'ici-bas, qui consiste à se livrer à la divine volonté et à trouver sa joie

dans l'accomplissement de nos devoirs de tous les jours. Oui, la vie est sérieuse, car elle se prolonge jusque dans l'éternité, et le spectacle des gens qui semblent ne vivre que pour le plaisir est bien triste.

Aucun bonheur ici-bas n'est sans ombre, et si votre santé parfois vous éprouve, c'est que le Bon Dieu ne veut pas que vous vous attachiez trop à cette terre, car notre vrai *home* est au ciel, avec notre Père céleste. *Lettres de direction*, p. 292.

Je n'aime pas vous laisser sans un mot, d'autant que vous êtes souffrante. Quand on se livre à Dieu sans réserve et en toute confiance, on tombe entre les mains de la Sagesse et de l'Amour infinis. A partir de ce moment, pas un cheveu de notre tête ne se perd sans sa connaissance, sans sa permission. Il ordonne tout à ce grand but : notre union avec lui. C'est pourquoi je ne puis désirer que ce que dispose son Amour. Nous devons aimer en lui, et avec lui, et comme lui. Je prie pour vous de tout mon cœur afin que cette épreuve vous conduise à l'union parfaite.

Je souffre de ce que vous souffrez, mais je ne voudrais pas vous détacher de cette croix sur laquelle vous trouvez votre Époux ; il est pour vous un *Sponsus sanguinis*. Soyez sûre que je ne vous quitte pas par la prière, et souvent chaque jour, je vous place dans son Sacré-Cœur.

J'ai appris que vous avez été très souffrante. Je demande au Sacré-Cœur de Jésus de prendre sur lui vos souffrances et de les rendre siennes. Il a dit : « Tout ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi que vous le faites ». Car nous sommes les membres de Jésus, et vous êtes un membre souffrant. Le Père, vous regardant, voit son Fils crucifié en vous. Votre état est une prière continue. Je vais demander à Jésus d'unir le plus possible vos langueurs et vos peines aux siennes.

J'ai grande compassion de vous selon la nature, mais

comme moi

W quand je vous regarde *en Dieu*, en qui seul je désire vous trouver, je ne puis me séparer de son adorable volonté à votre égard.

Que votre force soit le Christ. Je veux que vous soyez faible, afin que votre faiblesse, en attirant sa compassion, vous remplisse de sa force : *Ut inhabitet in me virtus Christi* : « Afin que la force du Christ habite en moi ».

...Unis à Jésus, nous entrons de plein droit dans le *sanctuarium exauditionis*¹ où toutes les pétitions sont exaucées. Ma fille, quand vous êtes faible et souffrante, vous êtes comme Jésus *in sinu Patris* : « dans le sein du Père », mais sur la croix. Jésus en croix, en agonie, en faiblesse, abandonné de son Père, était toujours *in sinu Patris*, et jamais plus cher au Père, jamais plus près du Père. Je vous laisse là. Dans le ciel vous chanterez : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuae laetificaverunt animam meam* : « Vos consolations, ô Dieu, m'ont réjoui, dans la mesure de la grandeur des souffrances qui m'ont affligé. »

Puisque vous ne savez pas beaucoup prier, je le fais à votre place ; à la sainte messe, dans l'office divin, je suis la bouche de nos deux cœurs pour chanter les louanges à la sainte Trinité et pour plaider en votre faveur.

Bon courage ! *His qui diligunt Deum, OMNIA cooperantur in bonum* : « Tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu ». — *Un maître de la vie spirituelle*, pp. 277-279.

Quand chaque jour, en faisant le chemin de la croix, je contemple *Dieu*, l'*Infini*, le *Tout-Puissant* succombant à la faiblesse et tremblant à Gethsémani, je comprends qu'au lieu d'avoir pris, en s'incarnant, un corps glorifié, il a assu-

1. [« Le sanctuaire où les requêtes sont exaucées » et qui est « le sein du Père ». On ne rencontre pas ce terme dans les Ecritures, mais l'idée en est empruntée à saint Paul, Hebr. v, 6-7, vi, 19-20, vii, 25 et ix, 11-12. Cette pensée est chère à dom Marmion.]

mé un corps infirme comme le nôtre, *afin de rendre notre faiblesse divine en lui.* — *Un maître de la vie spirituelle*, p. 529.

Jésus m'a fait comprendre que quand il a dit : *Corpus autem aptasti mihi* : « Vous m'avez donné un corps », son Père ne lui avait pas donné un corps glorieux ou exempt de faiblesses. Il a eu, dit saint Jean Damascène, toutes les infirmités qui n'étaient pas indignes de sa divine Personne : *Vere languores nostros ipse tulit* : « Il a réellement pris sur lui nos langueurs ». C'est pourquoi il nous invite à les partager, il les *assume*, les divinise, et elles deviennent la fontaine de cette *virtus Christi* dont parle saint Paul. — *Ibid.*, p. 465.

C'est chose excellente d'accepter de la main du Seigneur sans se plaindre, le corps que nous avons reçu, avec ses faiblesses, ses lourdeurs, ses souffrances, et de dire comme le Christ : *Corpus autem aptasti mihi* : O Père, je veux ce corps tel que vous l'avez voulu pour moi, avec tout ce qu'il peut m'apporter de pénible. — *Ibid.* p. 461.

Supporter vos souffrances, votre état de langueur, avec douceur, en union avec les souffrances de Jésus, c'est beaucoup agir. — *Lettres de direction*, p. 105.

5. — La tentation.

Pourquoi Dieu permet la tentation et l'épreuve ?

Il se rencontre des esprits qui s'imaginent que la vie intérieure des âmes n'est qu'une ascension douce, aisée, sans secousse, le long d'un chemin bordé de fleurs.

Vous savez qu'il n'en est généralement pas ainsi, encore que Dieu, maître souverain de ses dons, puisse nous mener à lui par tel chemin qu'il lui plaît. Il y a longtemps que le Seigneur a dit dans l'Écriture : « Mon fils, si tu veux t'adonner au service de Dieu, prépare-toi à la tentation : *Fili, accedens ad servitutem Dei, praepara animam tuam ad temptationem.* » De fait, il n'est pas possible, dans les conditions de notre humilité présente, de trouver Dieu pleinement sans être battu par la tentation. Et le démon s'acharne le plus souvent contre ceux qui cherchent Dieu sincèrement et en qui il voit une image plus vivante du Christ Jésus.

Mais, me direz-vous, la tentation n'est-elle pas un danger pour l'âme ? Ne serait-il pas hautement préférable de ne jamais être tenté ? Nous sommes spontanément portés à envier celui qui n'éprouverait jamais de tentation : « Heureux l'homme, dirions-nous volontiers, qui n'a pas à en subir les assauts ! »

C'est peut-être là, en effet, l'avis de notre sagesse humaine. Mais Dieu, qui est la vérité infaillible, la source de notre sainteté et de notre béatitude, nous dit tout le contraire : « *Bienheureux l'homme qui supporte la tentation* » : BEATUS VIR qui suffert temptationem. ... Pourquoi l'Esprit Saint proclame-t-il cet homme « heureux », alors que nous, nous inclinerions à penser bien autrement ? Pourquoi l'ange disait-il à Tobie que c'était « *parce qu'il* était agréable à Dieu qu'il fallait qu'il fût soumis à l'épreuve » : QUIA acceptus eras

Deo, NECESSE FUIT ut tentatio probaret te. Est-ce à cause de la tentation elle-même ? Non évidemment, mais c'est parce que Dieu se sert d'elle pour obtenir une preuve de notre fidélité ; notre fidélité — soutenue naturellement par la grâce — se fortifie et se manifeste dans la lutte, et la couronne de vie est enfin accordée à sa victoire : *Cum probatus fuerit, accipiet coronam vitae.*

La tentation que l'âme supporte patiemment est pour elle une source de mérites, et est glorieuse pour Dieu. Par sa constance dans l'épreuve, l'âme est un vivant témoignage de la force de la grâce : « ma grâce te suffit, car c'est dans la faiblesse que ma puissance se manifeste tout entière » : *Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur.* Dieu attend de nous que nous lui rendions cet hommage et cette gloire.

Voyez le saint homme Job. L'Écriture prête à Dieu comme une fierté de la perfection de ce grand juste. Un jour, — l'écrivain sacré a dramatisé la scène, — que le démon paraissait devant lui, Dieu lui dit : « D'où viens-tu ? » Et le démon de répondre : « De parcourir le monde et de m'y promener ». Le Seigneur reprend : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, intègre, droit, rempli de crainte et éloigné du mal ». Satan ricane : « Quel mérite a-t-il vraiment de se montrer parfait, quand tout lui est prospère et lui sourit ? Mais, ajoute-t-il, étendez seulement la main, touchez à ses biens, et l'on verra s'il ne vous maudira pas en face ». Dieu donne licence à Satan de frapper son serviteur dans ses possessions, dans sa famille, dans sa personne même. Voici Job, dépouillé peu à peu de tous ses biens, couvert de lèpre, étendu sur son fumier, et obligé, par surcroît, de subir les sarcasmes de sa femme et de ses amis qui l'excitent au blasphème. Mais il reste inébranlablement fidèle à Dieu. Pas un sentiment de révolte ne monte de son cœur, pas un murmure n'effleure ses lèvres ; il n'exhale que d'admirables paroles de soumission : « Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé, que son saint nom soit béni !... Nous recevons de Dieu les

biens, pourquoi n'accepterions-nous pas aussi les maux de sa main ? » Quelle constance héroïque ! Et quelle gloire donne à Dieu cet homme qui, accablé de tels maux, bénit la main divine ! Aussi savons-nous que Dieu, après l'épreuve, lui rendit témoignage, et lui restitua aussi, en les multipliant, tous ses biens. La tentation avait servi à mettre en relief la fidélité de Job.

La tentation accomplit encore, dans plus d'une âme, un travail que rien ne remplace.

Il se trouve des âmes, droites mais fières, qui ne peuvent arriver à l'union divine que si elles ont été terrassées, abattues. Il faut qu'elles aient comme touché du doigt l'abîme de leur faiblesse, et comme expérimenté leur dépendance absolue de Dieu, afin qu'elles ne s'appuient plus sur elles-mêmes. Seule, la tentation leur fait mesurer leur impuissance. Quand ces âmes sont ballottées par la tentation, elles éprouvent la nécessité de s'humilier, parce qu'elles se sentent au bord de l'abîme ; un grand cri s'échappe d'elles à ce moment et monte vers Dieu. Et c'est alors l'heure de la grâce. La tentation tient ces âmes en éveil sur leurs faiblesses, et entretient en elles un constant esprit de dépendance envers Dieu. Pour elles la tentation est la meilleure école d'humilité.

A d'autres âmes, l'épreuve profite en les préservant de la tiédeur.

Sans la tentation, elles se laisseraient aller à la nonchalance spirituelle ; la tentation pour elles est un stimulant qui par la lutte avive l'amour, tout en donnant à la fidélité l'occasion de se manifester. Voyez les apôtres au jardin des oliviers. Malgré l'avertissement que leur a donné le divin Maître, de veiller et de prier, ils dorment ; ne sentant point le danger, ils se laissent surprendre par les ennemis de Jésus et s'enfuient, abandonnant leur Maître, en dépit de toutes les protestations antérieures. Combien cette conduite diffère de celle qu'ils avaient eue sur le lac tandis qu'ils luttaient contre

la tempête ! Voyez comment en présence du péril qui les presse alors et dont ils ont conscience, ils réveillent Jésus de son sommeil par des cris pleins d'angoisse : « Seigneur, sauvez-nous, sinon nous périssons » : *Domine, salva nos, perimus !*

Enfin, l'épreuve nous donne la grande formation de l'expérience.

C'en est là un fruit précieux, parce que nous devons aptes à aider les âmes quand elles viennent près de nous chercher la lumière et le secours. Comment instruire, aider efficacement, une âme tentée, quand on ignore soi-même ce qu'est la tentation ? Saint Paul dit du Christ Jésus que s' « il a voulu éprouver toutes nos infirmités, sauf le péché, c'est pour compatir à nos faiblesses » : *Tentatum per omnia absque peccato ; in eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur, auxiliari.*

Ne nous effrayons donc jamais du fait de la tentation, ni de sa fréquence, ni de sa violence. Elle n'est qu'une épreuve ; Dieu ne la permet jamais qu'en vue de notre bien. Si obsédante soit-elle, elle n'est pas un péché, pourvu que nous ne nous exposions pas volontairement à ses atteintes et que nous n'y consentions pas. On peut sentir sa morsure ou ses charmes ; mais tant que cette fine pointe de l'âme qu'est la volonté lui demeure fermée, nous devons être tranquilles. Le Christ Jésus est avec nous, en nous : qui est plus fort que lui ? — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 215-219.

S'appuyer sur le Christ dans la tentation.

L'acceptation de l'épreuve, la résistance à la tentation s'échelonne à travers toute notre existence ici-bas ; la lutte contre les séductions corruptrices, la patience dans les contradictions voulues ou permises par la Providence est de tous les jours : *Militia est vita hominis super terram* : « La vie de l'homme sur la terre est un combat ».

Le premier homme a été soumis à l'épreuve. Il a chancelé, il a failli, il a préféré à Dieu la créature et sa propre satisfaction. Il a entraîné toute sa race dans sa rébellion, dans sa chute et dans son châtiment.

C'est pourquoi il a fallu que le second Adam, Jésus-Christ, qui représentait tous les prédestinés, tînt une conduite contraire. Dans sa sagesse adorable, Dieu le Père a voulu que le Christ Jésus, notre chef et notre modèle, fût placé en face de la tentation, et, par son libre choix, en demeurât victorieux afin de nous apprendre à l'être.

Si le Christ, Verbe incarné, Fils de Dieu, a voulu entrer en lutte avec l'esprit malin, nous étonnerons-nous que les membres de son corps mystique doivent suivre la même voie ?

Le Christ, notre modèle en toutes choses, a été tenté avant nous, et non seulement tenté, mais touché par l'esprit des ténèbres ; il a permis au démon de mettre la main sur sa très sainte humanité.¹

N'oublions pas que ce n'est pas seulement comme Fils de Dieu que Jésus a vaincu le diable, mais encore comme chef de l'Église ; en lui et par lui, nous avons triomphé et nous triomphons encore des suggestions de l'esprit rebelle.

C'est, en effet, la grâce que nous a conquise notre divin Sauveur par ce mystère ; là se trouve la source de notre confiance dans les épreuves et les tentations.—*Le Christ dans ses mystères*, pp. 205-206 ; 210-211.

« Dieu, nous dit saint Paul, ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces ; mais avec la tentation, il ménagera, par sa grâce, une heureuse issue, en nous donnant le pouvoir de la supporter ». Le grand apôtre en est lui-même un exemple. Il nous dit qu'afin qu'il ne s'enorgueillisse point de ses révélations, Dieu a mis ce qu'il appelle « une épine

1. Voir *La tentation du Christ*, conférence X du volume *Le Christ dans ses mystères*, pp. 206-219.

dans sa chair », figure de tentation ; il lui a « donné un ange de Satan pour le souffleter ». « Trois fois, dit-il, j'ai prié le Seigneur de m'en délivrer, et le Seigneur m'a répondu : Ma grâce te suffit, car c'est dans la faiblesse de l'homme (c'est-à-dire en la faisant triompher par ma grâce) que se montre ma puissance »

La grâce divine est, en effet, le secours qui doit nous aider à surmonter la tentation ; mais nous devons la demander. Dans la prière qu'il nous a apprise, le Christ nous fait supplier notre Père céleste de « ne pas être induits en tentation, mais d'être délivrés du mal ». Répétons souvent cette prière, puisque Jésus a voulu la mettre sur nos lèvres ; répétons-la, en nous appuyant sur les mérites de la passion du Sauveur.

Rien n'est plus efficace contre la tentation que le souvenir de la croix de Jésus. — Qu'est venu faire ici-bas le Christ, sinon, en somme, « détruire l'œuvre du diable » ? Et comment l'a-t-il détruite, comment a-t-il « jeté le démon dehors », comme il le dit lui-même, sinon par sa mort sur la croix ? Durant sa vie mortelle, Notre-Seigneur a expulsé les démons des corps possédés ; il les a chassés aussi des âmes lorsqu'il remettait les péchés à Madeleine, au paralytique, et à tant d'autres ; mais c'est surtout, comme vous le savez, par sa Passion bénie qu'il a ruiné l'empire du démon ; au moment précis, où, en faisant mourir le Christ par les mains des Juifs, le démon croyait triompher pour toujours, il recevait lui-même le coup mortel. Car la mort du Christ a détruit le péché, et donné en droit à tous les baptisés la grâce de mourir au péché.

Appuyons-nous donc par la foi sur la croix du Christ Jésus ; sa vertu n'est pas tarie ; notre condition d'enfants de Dieu et notre qualité de baptisés nous en donnent le droit. Par le baptême, nous avons été marqués du sceau de la croix, nous sommes devenus membres du Christ, éclairés de sa lumière, participant à sa vie et au salut qu'il nous apporte. Dès lors, unis à lui, que pouvons-nous craindre ? *Dominus illuminatio mea et salus mea : quem timebo ?*

Le recours au Christ Jésus est le moyen le plus assuré de vaincre la tentation ; le démon craint le Christ et tremble devant sa croix. Sommes-nous tentés contre la foi ? Disons aussitôt : « Ce que Jésus nous a révélé, il le tient de son Père ; il est le Fils unique qui, du sein du Père, est venu nous manifester les secrets divins que lui seul peut connaître ; il est la vérité. Oui, Seigneur Jésus, je crois en vous, mais augmentez ma foi ! » — Si nous sommes tentés contre l'espérance, regardons le Christ en croix : n'est-il pas devenu propitiation pour les péchés du monde entier ? N'est-il pas le Pontife saint qui a pénétré pour nous dans les cieux et interpelle sans cesse son Père en notre faveur : *Semper vivens ad interpellandum PRO NOBIS.* Et il a dit : « Celui qui vient à moi, je ne le repousserai pas » : *Et eum qui venit ad me non ejiciam foras.* — La défiance envers Dieu cherche-t-elle à s'insinuer dans notre cœur ? Mais qui nous a aimés plus que Dieu, plus que le Christ : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me ?* — Lorsque le démon nous souffle des sentiments d'orgueil, regardons le Christ Jésus ; il était Dieu, et il s'est anéanti et humilié jusqu'à la mort ignominieuse du Calvaire. Le disciple peut-il être au-dessus du maître ? — Quand l'amour-propre froissé nous suggère de relever les injures qui nous sont faites, regardons encore Jésus, notre modèle, durant sa Passion : « Il n'a pas détourné sa face de ceux qui le couvraient de crachats et le frappaient » : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me.* — Si le monde, complice du démon, fait miroiter à nos yeux ses joies insensées, vaines et passagères, réfugions-nous auprès du Christ à qui Satan promettait la gloire et l'univers s'il voulait l'adorer : « Seigneur Jésus, c'est vous seul que je veux suivre ; ne permettez pas que je m'éloigne de vous ! » — *Le Christ, idéal du moine, p. 221.*

Tentations contre la foi et l'espérance.

Vous traversez une de ces terribles épreuves que toute âme appelée à une union intime avec Jésus doit subir :

*L'union au Christ
la grâce du Saint-Esprit dans notre âme.*

LA TENTATION

185

« Parce que vous étiez agréable à Dieu, dit l'ange à Tobie, il a fallu que la tentation vous éprouvât ». Mon enfant, vous ne pouvez aller à Dieu que par l'union avec Jésus : « Je suis la voie, personne ne va à mon Père que par moi ». Or, Jésus est allé à son Père en passant par Gethsémani et le Calvaire, et toute âme unie à lui doit passer par le même chemin.

Ces tentations contre la foi sont un véritable crucifiement et cependant vous croyez réellement, mais inconsciemment, et c'est pourquoi votre amour subsiste et semble précéder votre foi. Le démon fait tout son possible pour vous jeter dans le désespoir, car il voit que vous serez un jour très intimement unie à celui qu'il hait ; c'est pour cela qu'il jette l'obscurité et le trouble dans votre âme, mais c'est là la voie par laquelle toutes les âmes intérieures doivent passer pour atteindre l'union parfaite : « Heureux l'homme qui supporte la tentation, dit saint Jacques, car après l'épreuve il recevra la couronne de vie ».

Le Saint-Esprit dit : « Béni soit l'homme qui est tenté » et saint Jacques écrit : « Mes très chers, soyez remplis d'une grande joie quand vous passez par des épreuves diverses ».

Celles contre la foi et l'espérance sont les plus angoissantes et une réelle agonie, mais très salutaires. Le secret *subconscient* qui désire Dieu est un signe certain de la présence du Saint-Esprit dans votre âme.

C'est la vision de la beauté de Dieu dans l'obscurité de la foi. Mais de même que la vision béatifique, dont l'âme de Jésus jouissait toujours, ne diminua pas son agonie, ni n'empêcha son âme d'être triste même jusqu'à la mort, ainsi en est-il de la vôtre. C'est votre purgatoire, et Notre-Seigneur tient votre âme dans ces flammes jusqu'à ce que tout égoïsme et toute recherche de vous-même en soient extirpées, puis vous entrerez dans l'ineffable grandeur de Dieu.

La vraie nature de l'épreuve par laquelle vous passez est la terrible incertitude qu'elle laisse dans l'âme concernant son état. Il lui *semble* avoir perdu toute foi et amour, car elle ne *sent* rien. C'est la pure foi nue. Ce désir de Dieu est une très puissante et constante prière, car Dieu lit les plus

intimes pensées de nos cœurs ; et cette soif de lui est un chemin qui nous mène au cœur de son Père : « Ton oreille a entendu le désir du pauvre », et personne n'est plus « pauvre » que celui qui sert Dieu dans les épreuves d'une foi pure.

Ainsi donc, courage. Vous êtes sur le droit chemin, et tout ce dont vous avez besoin est une *grande* patience et une confiance absolue dans la sollicitude pleine d'amour de Notre-Seigneur. Vous lui êtes vraiment chère, bien que vous puissiez croire le contraire. Il désire que vous voyiez par vous-même combien misérable et indigne vous êtes, et que c'est sa pure miséricorde qui vous presse ainsi sur son Cœur. Durant toute l'éternité, Dieu se donnera à vous dans le plein éclat de son immuable beauté. Ici-bas, sa gloire requiert qu'il soit servi *par la foi*. Essayons donc de le servir dans la foi, tout comme si nous le contemplions dans la vision.

En pratique, adorez Dieu profondément ; ensuite dites-lui que vous acceptez *tout* ce qu'il a révélé, *sur sa parole seule* et, comme l'Église parle en son nom, que vous acceptez sa voix et son enseignement comme le sien. Faites ces actes par amour quoique vous n'éprouviez aucun sentiment. — *Lettres de direction, pp. 123-126.*¹

Vous passez par l'hiver, mais c'est pour arriver à une union plus grande. Pour le moment, restez *unie* (à Jésus) *par la foi*. Mais la foi a ses ténèbres aussi bien que ses clartés, et Dieu est aussi bon lorsqu'il se présente dans les ténèbres de la foi que lorsqu'il apparaît sur le Thabor de la consolation. — *Ibid. p. 121.*

Adorer les desseins de Dieu dans les événements qui nous déconcertent.²

Au milieu des douloureux événements de la guerre, plus que jamais, cherchons notre appui dans les paroles de la

1. [Voir d'autres développements dans *L'union à Dieu dans le Christ, ch. IV La Foi, pp. 114-138.*]

2. [Paroles adressées en août 1914 aux Bénédictines de Maredret.]

Sainte Écriture, dans les entretiens seul à seul avec Dieu. Parfois, quand on vit uni de la sorte au Seigneur, il élève notre âme au-dessus des contingences terrestres, et l'on se sent raffermi. Assurément, nous ne pouvons nous désintéresser des événements si graves qui se déroulent sous nos yeux, ni nous absorber dans une contemplation qui nous abstrairait de tout le reste. Non. Voyez le Christ Jésus. Il a versé des larmes sur Jérusalem, sa patrie. Et pourquoi ? Parce qu'il prévoyait pour elle des maux identiques à ceux qui nous accablent actuellement. Le stoïcisme n'est pas de la piété, c'est de la pose. Restons unis au Seigneur, tenons-nous dans l'adoration des desseins de sa Providence : elle a ses vues, et elle les réalisera. Et souvenons-nous que tout notre appui, toute notre confiance repose en Dieu : « Que d'autres, comme dit le Psalmiste, fondent leurs espoirs sur leurs chars et leurs chevaux ; nous, nous invoquons le nom du Seigneur notre Dieu ; qu'il sauve le Roi et qu'il nous exauce au jour où nous l'aurons invoqué ». — *Un maître de la vie spirituelle*, p. 206-207.

Tentations de découragement.

Le seul danger réel pour vous à présent serait de céder à la tentation de découragement. Tout nuage sombre a une doublure d'argent, et après l'orage vient le calme. Et je suis sûr que quand cette épreuve aura accompli sa tâche dans votre âme, elle cessera, et que vous jouirez d'une paix et d'une union avec Dieu que vous n'avez jamais connues. Un des fruits principaux que Dieu cherche pour votre âme par cette croix, est une *résignation* et une *soumission ABSOLUES* à sa sainte volonté. Tâchez de produire cette disposition dans votre âme et cela hâtera la fin de l'épreuve. — *Lettres de direction*, p. 89.

Nos infirmités, nous en avons conscience, nous les sentons bien profondes, parfois même accablantes ; est-ce là une raison pour nous décourager ? Bien au contraire. Le Seigneur

A travers la communion des saints nous
demeurons enfin liés à J.-C.

188 VENEZ AU CHRIST, VOUS TOUS QUI PEINEZ...

se plaît à choisir ce qui est le plus faible : *Infirma mundi elegit Deus*. Et pourquoi ? *Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus*. « Afin qu'aucun être ne se glorifie en soi-même devant lui ».

Si nos gémissements sur notre misère aboutissent à une confiance immense en Dieu, ils sont salutaires, et le Seigneur les écoute favorablement.

Mais s'ils nous mènent au découragement, ils sont plutôt une injure à Dieu, un oubli de ses bontés ; ils démontrent que nous n'avons rien compris aux voies de Dieu. Nous sommes alors semblables aux Juifs, qui, malgré tant de bienfaits dont Dieu n'avait cessé de les combler, « oubliaient la multitude de ses miséricordes » : *Non fuerunt memores multitudinis misericordiae tuae*. Que ce reproche ne doive jamais vous être fait ! — *Mélanges Marmion*, pp. 11 et 14.

Le découragement ne peut pénétrer dans une âme toute livrée à Dieu ni la troubler ; elle connaît quelque chose des « trésors insondables du Christ », *Investigabiles divitias Christi*. Sans doute, d'elle-même, elle ne peut rien, pas même avoir une bonne pensée mériotope pour le ciel mais elle se soumet à l'ordre voulu de Dieu, auteur de la vie surnaturelle, et elle sait que, dans cet ordre, est comprise également la puissance qu'elle a de s'approprier les richesses de Jésus. « Je puis tout en celui qui me fortifie » : *Omnia possum in eo qui me confortat* ; elle sait que, avec lui, par lui, en lui, elle est « riche des richesses mêmes du Christ, en sorte qu'en fait de grâce rien ne lui manque » : *Divites facti estis,... ita ut nihil vobis desit in ulla gratia*. Sa confiance est inébranlable, parce qu'elle appartient à Celui qui est pour elle, la voie, la lumière et la vie ; celui qui est le Maître par excellence, le Bon Pasteur, le Samaritain charitable, l'ami fidèle. Notre-Seigneur révélait à une âme qu'une des raisons de ses largesses à sainte Gertrude était la confiance absolue que la grande moniale avait dans sa bonté et ses trésors. — *Le Christ, idéal du moine*, p. 591.

6. — Difficultés et épreuves dans l'accomplissement des devoirs d'état.¹

Il est impossible d'aller au ciel par un chemin autre que celui que Jésus a traversé : le chemin de la croix. Cette croix, vous la rencontrerez chaque jour d'une façon ou d'une autre. La grande chose est de l'accepter *en union avec Jésus*. Car c'est là ce qui lui donne tout son mérite.

Cette vie n'est pas donnée par Dieu comme un paradis. C'est un temps d'épreuve, suivie d'une éternité de joie et de repos. Le Christ a souffert toute sa vie, car l'ombre de la croix était toujours sur lui, et ceux qu'il aime partagent un peu toute leur vie cette croix. Les contrariétés, les malentendus, les peines du cœur et du corps, les difficultés du ménage, tout cela est portion de votre croix, et quand vous les acceptez, ces peines deviennent saintes et divines par leur union avec celles de Jésus-Christ. La vertu que je désire trouver en vous à notre prochain entretien est surtout *la patience*. La patience nous unit fortement avec Jésus souffrant, comme Marie fut unie à Jésus au pied de la croix.

Que Jésus vous bénisse pour avoir porté pour son amour les peines, les ennuis, les soucis de la maternité afin de lui donner des âmes qui le loueront pendant l'éternité. Marie vous bénira aussi parce que vous avez partagé avec elle sa maternité divine². Saint Bède nous dit que chaque fois que nous apprenons à une âme à connaître et à aimer Jésus,

1. [Pour ne pas allonger outre mesure cette section, nous la limitons aux devoirs d'état des personnes vivant dans le monde.]

2. [Ces lignes étaient écrites en conclusion de souhaits de Noël ; de là cette allusion à la maternité de la Vierge Marie.]

nous engendrons le Christ en elle. Vous serez ainsi mère de vos chers enfants à un double titre.

Il est tout à fait normal que vous soyez délaissée et dans un état de sécheresse et d'ennui, de temps en temps. Toutes les âmes qui aspirent à l'union avec Jésus-Christ doivent passer par là. Ce sentiment d'incapacité, de faiblesse, d'ennui est nécessaire pour que notre orgueil ne s'attribue pas ce qui nous vient de Dieu. Le sentiment de paix presque inconscient que vous ressentez au fond du cœur est la marque de la présence du Saint-Esprit au fond de l'âme.

Jésus est *l'Agneau de Dieu* et son immolation consiste en ceci qu'il s'est *livré* comme un doux agneau à toutes les souffrances que son Père a voulu permettre pour lui. Il n'a pas détourné sa face de ceux qui lui crachaient en plein visage. Il n'a pas ouvert la bouche. Si nous voulons être unis à cet Agneau divin, nous devons nous livrer *dans la foi nue* à la main de Dieu qui nous frappe, à toutes les souffrances que permettent son amour et sa sagesse. C'est la meilleure et la plus élevée des immolations. Jésus a connu l'ennui, la peur, la fatigue. Il comprend tout cela.

J'ai la conviction qu'une femme comme vous, fidèle épouse et mère d'une nombreuse famille, avec toutes ses responsabilités, est très chère au Cœur de Jésus. Il est l'ami fidèle qui connaît à fond toutes vos difficultés et qui dans son amour aime à suppléer à ce qui manque dans vos actions.

Nous sommes pleins de misères, mais nous avons l'insigne honneur d'être les membres du Christ : c'est ce qui nous vaut les gâteries de notre Père céleste. Vivez unie à Jésus-Christ, et, en lui, livrée au Père.

Votre âme est entre les mains de Dieu ; il l'aime, il la regarde sans cesse, et il la fait passer par les états qu'il voit, dans sa sagesse, lui être nécessaires. Comme la terre doit passer par la mort de l'hiver et le grain de froment mourir

avant de porter les fruits de la moisson, ainsi notre âme a besoin de passer par le pressoir de la tentation et de la faiblesse pour être revêtue, par le Christ, de sa vertu et de sa vie divine. Plus nous avons connaissance de notre faiblesse et de ce fonds de méchanceté qui gît dans notre cœur, plus nous honorons Dieu en croyant à la grandeur de sa bonté et de sa miséricorde.

Je vois de plus en plus, ma chère fille, qu'aucune vertu n'est solide si elle n'est pas bâtie sur le fondement de la componction et de la connaissance *vraie* de notre misère. D'après le plan divin, Dieu doit être glorifié par la puissance de sa grâce. Ceux qui ne *sentent* pas, qui ne *voient* pas leur misère, ne connaissent pas leur besoin de la grâce. C'est pourquoi saint Paul se réjouit dans la connaissance de sa faiblesse afin que toute sa force lui vienne du Christ : « Je me glorifie dans mes *faiblesses*, afin que ce soit la force du Christ qui habite en moi ». Voilà pourquoi le Bon Dieu nous conduit par ce chemin. — *Lettres de direction*, pp. 145-147.

Votre bonne lettre m'a fait tant de plaisir parce que je vois que vous cherchez Dieu avec sincérité. Je vous le dis en toute simplicité, je crois que Dieu vous aime beaucoup, et que les petites tracasseries de cette vie constituent cette portion de la croix de Jésus qui doit vous unir à Lui. Dieu ne demande pas à une femme mariée et engagée dans le monde les austérités et les mortifications que les âmes cloîtrées peuvent pratiquer. Mais il lui envoie d'autres épreuves qui sont adaptées à son état et qui la rendent si agréable à Sa divine Majesté.

Notre-Seigneur demande de vous :

1. — D'accepter chaque jour les peines, les devoirs et les joies qu'il vous envoie, comme Jésus acceptait tout ce qui lui venait de son Père. Quand saint Pierre voulait le détourner de sa Passion, à cause de sa grande affection pour lui, Jésus lui répliqua : « Est-ce que je ne boirai pas le calice *que mon Père me présente* ? » Voilà, ma fille, la réponse que vous devez donner quand il vous semble *que vous êtes accablée par la souffrance*,

2. — L'accomplissement parfait de vos devoirs :

a) *Envers Dieu.* — La prière, la messe, la sainte communion. Pas trop de prières, mais une grande fidélité à dire celles qu'on a offertes à Dieu comme devoir, surtout la prière en famille.

b) *Envers le prochain.* — Envers votre mari. Le mariage, dit saint Paul, est l'image de l'union du Christ et de l'Église, et le sacrement de mariage vous donne une *participation continue* à l'union de Jésus et de son Église. Jésus a tellement aimé son Église qu'il est mort pour elle, et elle, en retour, l'aime comme son Dieu et son Époux. C'est ainsi que vous devez aimer votre époux comme représentant pour vous le Christ.

Envers vos enfants. La grâce de la maternité est une dérivation du cœur de Dieu, qu'il met *dans le cœur de la mère* afin qu'elle aime et qu'elle guide ses enfants selon le bon plaisir divin.

c) *Envers vous-même.* — Il ne faut pour vous, à présent, d'autres mortifications que celles que Dieu vous envoie tous les jours. Mais il faut les sanctifier en les unissant aux souffrances de Jésus-Christ.

Soyez joyeuse et gaie, naturelle et droite comme vous l'êtes, et Dieu vous bénira. — *Lettres de direction, pp. 61-63.*

Je suis de plus en plus écrasé par la besogne, mais je ne puis laisser ma pauvre fille dans la tristesse et l'amertume¹. La tristesse est mauvaise pour le corps, le cœur et l'âme. Or sus, ma fille, il faut prendre votre courage à deux mains...

... Dans l'épreuve, on trouve Dieu, on voit que le monde est si faux, si peu de chose. Il faut en profiter pour vous tourner davantage vers Dieu, mais comme votre vocation est d'être mère de famille dans le monde, il ne faut pas vous enfermer dans une noire tristesse, mais commencer à envisager l'avenir. Je prie pour vous tous les matins à la sainte

1. [Les lignes qui suivent jusqu'à la fin du chapitre sont écrites à une même personne.]

messe, afin que Notre-Seigneur vous donne la grâce de réaliser l'idéal de la chrétienne parfaite.

Jésus est le modèle de tous ses disciples. Or, Jésus est Dieu parfait et homme parfait. Pour l'imiter, il faut que la vie divine règne en vous par la grâce et l'union avec Dieu. Et il faut que *l'humanité* devienne parfaite en vous par la pratique de toutes les vertus qui ornent la nature humaine. Ces vertus sont humaines dans leur expression, mais divines dans leur source et leur racine.

Ma pauvre enfant, je ressens tous vos chagrins, mais je sais que souvent l'épreuve nous jette entre les bras de notre Père céleste qui, seul, nous aime efficacement.

Je désire que vous vous abandonniez aveuglément entre les mains de Dieu. Il vous conduira sûrement à lui et il disposera tout pour le mieux, selon la fidélité de votre confiance en lui.

Je prie¹ de tout cœur que Jésus trouve à votre foyer l'image de son union avec son épouse l'Église : ce qui vous vaudra sa protection et toutes les grâces et faveurs dont vous avez besoin.

Je vois que Notre-Seigneur vous donne la lumière et le courage de regarder l'œuvre sacrée de la maternité à son vrai point de vue. Vos souffrances sont le gage le plus sûr de la bénédiction divine pour l'enfant que vous portez, et une source féconde de mérites et de sanctification pour vous.

Votre si bonne lettre a été une vraie joie pour moi, car j'ai compris que vous aviez le véritable bonheur d'ici-bas, qui consiste à se livrer à la divine volonté et à trouver sa joie dans l'accomplissement de nos devoirs de tous les jours. Oui, la vie est sérieuse, car elle se prolonge jusque dans l'éternité,

1. [A la veille du mariage de sa correspondante].

et le spectacle des gens qui semblent ne vivre que pour le plaisir est bien triste. Je suis si heureux que vous ayez trouvé dans votre cher N... le compagnon de votre vie, de vos joies et de vos peines. Aucun bonheur ici-bas n'est sans ombre, et si votre santé parfois vous éprouve, c'est que le Bon Dieu ne veut pas que vous vous attachiez trop à cette terre, car notre vrai *home* est au ciel, avec notre Père céleste.

... Je bénis le Bon Dieu de ce qu'il vous donne la sainte fécondité et l'honneur de lui préparer des cœurs purs pour le louer pendant toute l'éternité.

J'étais *si, si* heureux de toute votre joie, et voilà que l'épreuve survient. Toutes les grandes œuvres de Dieu sont basées sur la croix, et ainsi votre vie d'épouse et de mère doit commencer par la croix.

Notre repos parfait, c'est le paradis. Ici-bas, nous devons rester près de Jésus, et sur la terre, Jésus se présente surtout sur la croix. C'est son portrait officiel. Il nous donne de petites joies pour que nous puissions supporter la vie et mériter notre ciel, mais il y mélange la croix. Il vous donnera *certes* la grâce de régler vos affaires, si vous vous confiez à son amour. Ne pensez pas trop à l'avenir. Vivez dans le présent. L'avenir aura ses grâces quand l'épreuve arrivera. — *Lettres de direction*, p. 289 et suiv.

7. — Humiliations.

LE Christ Jésus veut que nous apprenions surtout de lui « qu'il est doux et humble de cœur ». Il n'existait point dans le Christ de défectuosité morale ou d'imperfection qui pût être la raison de son abaissement. Bien au contraire ! Son humanité est l'humanité d'un Dieu : *Non rapinam arbitratus est esse se aequalem Deo* : « Il n'a pas cru que ce fût une usurpation de se croire égal à Dieu » ; en elle sont amassés « tous les trésors de science et de sagesse », parce qu'en elle « la divinité habite corporellement » ; sa perfection est admirable ; non seulement « personne n'a pu convaincre Notre-Seigneur de péché », mais il a « toujours accompli ce qui était agréable au Père ». Quelle perfection approchera jamais de celle-là ? Aucune faiblesse morale n'atteint « ce pontife saint, immaculé, plus élevé en sainteté que la cime des cieux ».

Mais cette humanité était créée, et comme créature, elle s'anéantissait devant Dieu dans une révérence infinie. Pour reconnaître les droits souverains de son Père, Jésus s'est offert à lui dans une soumission parfaite qui est allée jusqu'à la mort : *Exinanivit semetipsum factus obediens usque ad mortem* : « Il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ». Il a subi pour nous toutes les humiliations ; les juifs l'ont appelé « un possédé du démon » ; ils l'ont accusé, dans l'accomplissement de ses miracles, d'obéir aux inspirations de Béelzébub, prince des ténèbres ; ils ont cherché à le lapider. Puis l'heure de la Passion est venue. Lui qui est l'Éternel, Fils de Dieu, le Tout-Puissant et la Sagesse infinie, il a été « rassasié » — « souillé », selon le terme expressif employé par Bossuet — d'opprobres : *Saturabitur opprobriis*. Garrotté comme un malfaiteur, il est accablé de faux témoignages ; il est souffleté par un valet, en plein tribunal et couvert de crachats. Conduit devant

Hérode, il est affublé d'une robe qui appelle sur lui l'insulte, entouré d'une soldatesque grossière et brutale, en face d'un homme qui n'a pour lui que du « mépris » : *Sprevit illum.* Qui aurait pu penser à de telles humiliations ? Un Dieu, qui gouverne par sa sagesse et sa puissance le ciel et la terre, traité comme un insensé, comme un roi de théâtre dont on s'amuse ?... Supposez que ce fût à nous que s'adressât la moindre de ces humiliations ? Que dirions-nous ? Saurions-nous avoir la grandeur d'âme nécessaire « pour embrasser la patience et garder le silence ? » Saint Benoît en écrivant ces mots, avait assurément dans la pensée l'exemple du Christ accablé d'insultes aux jours de sa Passion : *Jesus autem tacebat.* Le Christ gardait extérieurement le silence ; mais dans son cœur, il répétait les versets prophétiques que le Psalmiste avait prononcés à son sujet : « Je ne suis plus un homme, mais un ver de terre, devenu l'opprobre du monde et le rebut du peuple » : *Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis.*

Pourquoi toutes ces humiliations ? Pourquoi descendre à de telles profondeurs ? Pour expier nos orgueils et nos amours-propres. Pour nous montrer ce que doit être notre humilité. « Le Christ ne dit pas : apprenez l'humilité des apôtres, apprenez-la des anges ; non, il dit : apprenez-la de moi ; ma majesté est assez haute pour que mon humilité soit au fond de l'abîme. » — *Le Christ, idéal du moine,* pp. 326, 327-328.

J'ai prié du fond du cœur afin que Dieu et son Esprit-Saint daignent vous donner la lumière et la force pour vous faire trouver dans l'épreuve qu'il vous a envoyée non pas l'amertume, mais une sainte joie, en union avec celle de Jésus dans sa Passion. Il est certain que notre Père des cieux nous aime tellement que pas un cheveu ne tombe de notre tête sans sa permission. J'ai la conviction que tout ce qui vous est arrivé, jusque dans ses plus infimes détails, était connu et voulu pour vous par lui... Je désire ardemment que vous vous unissiez à Jésus dans son acceptation des humiliations.

liations qu'il a endurées pour nous : *Saturabitur opprobriis* : « Il a été rassasié d'opprobres ». Aussi longtemps que vous n'aurez pas embrassé non seulement sa croix, mais ses humiliations, vous ne serez pas *toute sienne* ; et vous ne pourrez goûter sa paix et sa joie. Il a atteint le fin fond de l'abîme ; il l'a senti plus vivement qu'aucun mortel ne pourra jamais le sentir — il était si noble, si vrai ! — mais il a embrassé l'épreuve et il l'a aimée, parce que c'était la volonté de son Père. Voilà ce que je désire de vous — ce qu'il désire de vous.

Que Dieu vous bénisse et vous aime. — *Mélanges Marmion*, pp. 111-112

L'heure du sacrifice a sonné. Déjà Jésus vous associe à ses souffrances, à ses ignominies. Hérode l'a traité d'insensé, lui, la Sagesse éternelle ; Pilate l'a traité de séducteur, le peuple lui a préféré Barabbas. Et vous, qui aspirez à une union très étroite avec lui, vous commencez à être méprisée et méconnue par ce monde qui vous aurait entourée d'adulation si vous aviez voulu lui sourire. Bon courage. Ce sont des signes certains que Notre-Seigneur veut vous unir très étroitement à lui et vous associer aux œuvres qu'il fait pour la gloire de son Père... Qu'on vous méprise donc, qu'on vous traite d'égoïste ou d'ingrate, qu'il vous suffise que Jésus voie votre cœur ! — *Lettres de direction*, p. 89-90.

Pour vous, écrit-il excellement à une de ses filles spirituelles, Dieu vous laisse vos petites misères. Vous en avez besoin :

1. — Pour vous tenir dans cet abaissement qui vous revient et où le Bon Dieu ira *toujours* vous chercher ;

2. — Pour que vous glorifiez Jésus agissant en vous et ne vous attribuiez pas le quelque bien que vous pourriez croire accomplir de vous-même. — *Ibid.* p. 84.

Pour ce qui regarde vos faiblesses, vos défaillances, le Bon Dieu les permet pour vous tenir dans l'humilité et dans le sentiment de votre néant. Le Bon Dieu peut toujours tirer

du bien de nos misères, et quand vous avez été infidèle, quand vous avez manqué de confiance et d'abandon à sa sainte volonté, si vous vous humiliez profondément, vous n'y perdrez rien, mais au contraire vous avancerez dans la vertu et dans l'amour de Dieu. Si toute chose vous arrivait à souhait, si vous aviez toujours une santé robuste, si tous vos exercices de piété se faisaient toujours à votre satisfaction, si vous n'aviez pas les doutes, les incertitudes de l'avenir, etc., avec votre caractère, vous deviendriez vite pleine de suffisance et d'orgueil secret ; et au lieu d'exciter la bonté du Père des miséricordes et d'attirer sa compassion pour sa pauvre faible créature, vous seriez une abomination aux yeux de Dieu : *Abominatio Domino est omnis arrogans* : « Toute personne *arrogante* est une abomination aux yeux du Seigneur ». Donc laissez-vous travailler. Notre-Seigneur vous aime, il voit jusque dans le fond de votre âme, même dans ces replis qui sont cachés à vous-même, et il sait ce qu'il vous faut ; laissez-le agir, et ne cherchez pas à faire suivre votre manière de voir à Notre-Seigneur, mais suivez la sienne en toute simplicité.

Les incertitudes, les angoisses, les dégoûts, sont les remèdes très amers qui sont nécessaires à la santé de votre âme. Il n'y a qu'un chemin qui conduit à Jésus : c'est celui du Calvaire ; et l'âme qui ne veut pas suivre Jésus sur ce chemin doit renoncer à l'union divine : « Celui qui veut me suivre, qu'il se renie lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive ».

Donc, courage ! J'ai besoin moi-même autant que vous de ces considérations, car la nature n'aime pas le sacrifice, mais le prix du sacrifice — l'amour de Dieu, — est si grand, que nous devons être prêts à supporter encore davantage pour y parvenir. — *Lettres de direction, pp. 84-86.*

8. — Épreuves intérieures.

LORSQUE Dieu veut conduire une âme jusque sur les hauteurs de la perfection et de la contemplation, il la fait passer par de grandes épreuves. Notre-Seigneur l'a dit : « Quand une branche unie à moi, qui suis la vigne, porte du fruit, mon Père l'émonde : *Purgabit eum*. Et pourquoi ? Afin qu'elle porte plus de fruit : *Ut fructum plus afferat*. Ce sont de dures épreuves, qui consistent surtout en ténèbres spirituelles, en sentiments d'abandon de Dieu, par lesquelles le Seigneur creuse l'âme pour la rendre digne d'une union plus intime et plus élevée. — *Le Christ dans ses mystères*, p. 181.

Si je ne savais pas que votre âme est entre les mains de Jésus-Christ, et que *rien* ne peut vous arriver sans avoir passé par son Sacré-Cœur, je serais dans l'angoisse depuis la réception de votre carte. Car nos âmes sont si une dans le Christ que vos souffrances sont les miennes, et je sais *par expérience* quelle cruelle souffrance est celle par laquelle vous passez. Sainte Térèse a eu de semblables épreuves ainsi que Sœur Marie de l'Incarnation et tant d'autres. J'ai la conviction que c'est une partie de ce crucifiement par lequel Notre-Seigneur veut que vous passiez.

C'est par des détachements successifs (de la créature) que Dieu finit par devenir *notre tout*, et, par moment, cette privation de toute consolation humaine est presque comme la mort. J'ai passé par là, et je crois que la pauvre faiblesse humaine ne pourrait supporter une telle épreuve si celle-ci devait durer ; mais peu à peu, Dieu devient notre *Tout*, et en lui nous retrouvons ce que nous paraissions avoir perdu. J'ai beaucoup prié pour vous, précisément parce que je

crois que Dieu vous a confiée à moi pour vous cultiver et vous préparer à l'union intime avec lui, et puis encore, parce que je *sens* combien vous souffrez. De pareilles épreuves sont souvent, pour des âmes comme la vôtre, le point de départ d'une vie très parfaite. Dieu veut ces âmes *entièrement* : *Deus meus et OMNIA* : « Mon Dieu et mon tout », mais aussi longtemps qu'elles s'appuient sur une aide humaine, quelque légitime et quelque sainte que soit celle-ci, il ne pourrait être leur tout. Ceci est la perfection de la vertu de pauvreté ; c'est une espérance parfaite d'avoir perdu toute joie créée, et de s'appuyer sur Dieu seul. — *Un maître de la vie spirituelle*, pp. 278-281.

Vous vous êtes donnée entièrement à Notre-Seigneur, et il vous a prise au mot. Ce n'est pas une petite chose que de se donner sans réserve à Notre-Seigneur. Il voit jusque dans le fond de notre cœur. Il voit là les misères, les faiblesses, les possibilités de chutes que vous ne soupçonnez pas, et dans sa miséricorde et sa sagesse infinies, il vous fait suivre un traitement qui produit de grands fruits dans votre âme, bien qu'il soit amer au goût. Il ne faut jamais regarder en arrière, mais abandonnez-vous absolument entre les mains de Dieu. Il est impossible d'arriver à une union intime avec Notre-Seigneur sans passer par ces épreuves intérieures. Ne soyez donc pas découragée parce que vous sentez une si grande répugnance aux souffrances. Notre-Seigneur lui-même a ressenti cette même répugnance, et le Saint-Esprit a inspiré aux Évangélistes de nous décrire tout au long cette terrible agonie de Notre-Seigneur au jardin des oliviers, pour que les âmes éprouvées puissent se consoler à la vue de leur Dieu accablé de douleur et d'ennui. C'est pourquoi saint Paul nous dit : « Nous n'avons pas un pontife qui ne sait compatir à nos infirmités, mais il a été éprouvé comme nous en toutes choses, hormis le péché ».

Donc, bon courage ! Je vous dis de la part de Dieu que vous êtes sur la bonne voie, et qu'en souffrant avec patience et

amour, vous glorifiez Notre-Seigneur, et vous accomplissez sa sainte volonté à présent. — *Lettres de direction*, pp. 86-87.

Je ressens une pitié intense pour vous et je prie pour vous *de tout mon cœur*, car je sais quelle épreuve vous traversez. Non, ma chère fille, ce n'est plus l'orgueil, — assurément, il y a de l'orgueil en nous tous, — mais là n'est pas la raison de cette solitude, de ce terrible isolement et désir et faim de l'amour de Dieu, non ; c'est l'œuvre de Dieu lui-même. Il purifie votre âme pour la préparer à l'union avec son divin Fils. « Si quelqu'un porte des fruits, mon Père le purifiera, afin qu'il puisse en porter davantage ». Maintenant, je désire que vous ayez confiance en moi et que vous croyiez mes paroles. Ce n'est pas notre perfection qui attire Dieu, lui qui est entouré de myriades d'anges. Non, c'est notre misère et dénuement *avoués* qui attirent sa miséricorde. Toutes les œuvres de Dieu à notre égard sont une conséquence de sa *miséricorde* (la miséricorde est la bonté touchée à la vue de la misère), et c'est pour cela que le grand saint Paul dit : Laissez les autres aller à Dieu en s'appuyant sur la perfection de leur vie (comme les pharisiens), « pour moi, je me glorifie dans mes infirmités pour que ma force puisse découler de sa grâce ». Si vous pouviez seulement comprendre une fois que vous n'êtes jamais plus chère à Dieu, que vous ne le glorifiez jamais plus, que quand, dans la pleine compréhension de votre misère et de votre indignité, vous contemplez son *infinie* bonté et vous vous jetez dans son sein, croyant par la foi que sa miséricorde est *infiniment plus grande* que votre *misère* ! Saint Paul nous dit que Dieu a fait toutes choses *in laudem gloriae gratiae suae* : « pour la louange de la gloire de sa grâce ». Or, le *triomphe* de sa grâce, c'est quand il élève les misérables et les impurs et les rend dignes de l'union divine. Voyez Marie-Magdeleine. Elle était *pécheresse de profession*, elle avait sept démons en elle que Jésus expulsa, et pourtant, il ne lui permit pas seulement de toucher ses pieds divins, mais ce fut à elle qu'il apparut d'abord au matin de Pâques. Il est un époux infiniment

riche et puissant, et quand il choisit une pauvre petite enfant comme vous pour l'unir à lui, sa joie est d'enrichir sa pauvreté et de la revêtir de sa propre beauté. Vous passez présentement par une période d'épreuve, mais Jésus vous *aime beaucoup*. Il est si heureux de voir que vous désirez être aimée de lui. Ce n'est pas de l'amour-propre, c'est le désir de ce que Dieu désire que vous vouliez. Comme je voudrais arriver à vous mettre cela en tête et tenir vos yeux fixés sur lui — sur sa bonté — et non sur votre petit « moi » !

« Cherchez le Seigneur, cherchez sa face continuellement ». — *Lettres de direction, pp. 138-140.*

[Logo de l'éditeur : deux lettres stylisées, l'une en haut de l'autre.]

Vous traversez précisément ce que toutes les âmes appelées à une union intime avec le « Crucifié » doivent souffrir. Dieu, parfois, permet que des épreuves de toutes sortes — mauvaise santé, ennui, tentations, etc. — inondent l'âme pour la purifier. Elle doit *ressentir* son absolue dépendance de lui. Les âmes unies à Notre-Seigneur, dont la vie entière prend sa source en lui, souffrent plus que d'autres quand il les délaisse. Cet hiver ne sert qu'à préparer un été plus fructueux. Tout ce que vous pouvez faire est de courber la tête et d'accepter l'épreuve et de supporter le Seigneur jusqu'à ce qu'il revienne. Jésus nous en donne l'exemple ; au jardin des oliviers, est-il écrit, il commença à craindre, à être dans l'ennui, dans la langueur et la tristesse. Je prie pour vous de tout mon cœur. — *Ibid., pp. 137-138.*

Je compatis de tout mon cœur à votre épreuve intérieure. Je la connais d'expérience. C'est très pénible. Parfois Dieu nous mène jusqu'au précipice ; il nous semble que nous sommes sur le point de proférer à son adresse des blasphèmes de haine. C'est le démon qui opère à la surface de notre âme. Jésus lui-même a été livré à la fureur du démon. *Haec est hora vestra et POTESTAS TENEBRARUM* : « C'est maintenant votre heure et la puissance des ténèbres ». A partir de ce moment, l'âme et le cœur de Jésus ont été l'objet des attaques terribles de l'enfer. *Vere languores nostros ipse tulit* :

« Véritablement, il a pris sur lui nos langueurs ». Rien ne purifie l'âme comme cette épreuve intime. Elle la prépare à l'union divine. Alors la *virtus Christi* devient sa seule force.
— *Lettres de direction*, p. 167.

En lisant votre lettre, j'ai vu que votre âme passe par l'état de *l'amour dans la nuit obscure*. Saint François de Sales dépeint parfaitement votre état, en décrivant le sien propre durant les dernières années de sa vie. Un prince avait un musicien qui lui était très dévoué. Sa joie était de réjouir le cœur de son maître par son beau chant et la douce harmonie de sa musique, cependant que lui-même prenait en même temps un immense plaisir à écouter sa propre mélodie. A la fin, il devint absolument sourd. Il ne pouvait plus trouver un plaisir *pour lui-même* en sa musique et son chant, mais il continua à jouer et à chanter *de tout son cœur*, rien que pour faire plaisir à son prince tant aimé.

C'est votre cas. *Je connais votre cœur*, et je sais que vous aimez Dieu beaucoup, et il vous aime. Mais tout comme pour Jésus sur la croix, lui seul doit voir cet amour et jouir de son parfum. Vous devez être immolée dans l'obscurité de ce calvaire. Tenez ceci pour *certain*.

Je vous sais tellement entre les bras de Dieu que je ne puis rien souhaiter à votre égard que l'accomplissement parfait de sa sainte volonté en vous. Je prie *beaucoup* pour vous, mais uniquement pour que vous vous prêtez sans réserve à l'action de Dieu. — *Ibid.*, pp. 167-168.

Votre âme est très chère à Dieu, mais il veut un *abandon* plus parfait entre ses mains et il permet que vous sentiez toute votre impuissance, aussi longtemps que vous ne vous tournerez pas vers lui pour toutes choses.

Votre état actuel est en partie dû à la faiblesse physique, et en partie constitue une épreuve. Lorsque tout sera passé, vous trouverez que vous vous êtes rapprochée de Dieu, quoiqu'il vous ait semblé que le courant vous écartait de lui.

Le signe que votre état actuel n'est pas dû *principalement*

à vos infidélités, — quoiqu'il soit naturellement vraisemblable qu'elles n'y sont pas totalement étrangères — c'est que vous sentez très profondément en votre âme un grand besoin de Dieu, lequel est un véritable tourment, puisqu'il vous semble être si désespérément loin de lui. C'est lui qui fait naître ce double sentiment, en apparence contradictoire. Il veut que vous le désiriez vivement, — et qu'en même temps, vous *voyiez* que, de vous-même, vous êtes tout à fait incapable de le trouver. Il finira par venir : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus* : « Le Seigneur écoute le désir des pauvres ». Pour le moment, vous êtes un de ces pauvres. — *Lettres de direction*, pp. 169-170.

Dieu veut de vous une grande pauvreté et *nudité* d'esprit. Jésus dépouillé de *tout*, séparé de tout, élevé sur la croix et vivant et mourant pour son Père, voilà votre modèle. Plus Dieu vous unira à lui, plus votre seule vie sera Jésus-Christ, — plus aussi seront grandes votre pauvreté et votre souffrance aux moments où Dieu se retire.

L'âme immolée à Dieu dans la nudité de la foi pure, de l'espérance et de l'union parfaite fait plus pour l'Église en une heure que d'autres (plus médiocres et moins généreuses) dans toute leur vie. — *Ibid.*, p. 122.

Ne demandez rien, ne refusez rien, ne désirez rien que ce que Dieu désire pour vous, c'est-à-dire votre perfection. Tout le reste n'est pas *Lui*. Une seule chose est nécessaire : c'est *Lui*.

Placez *toute* votre consolation en Dieu, non pas dans ce sens que vous deviez rejeter toute autre joie, mais qu'aucune consolation humaine ne soit *nécessaire* à votre paix. — *Ibid.*, pp. 79-80.

QUATRIÈME PARTIE

**FÉCONDITÉ DE LA SOUFFRANCE
CHRÉTIENNEMENT ACCEPTÉE**

WITTEG EMBLEEM

**VERANTWOORDELIJKHEID
VATTEVA DA TERRITORIUM DRENTH**

Fécondité de la souffrance chrétienement acceptée.

Le christianisme, doctrine de vie.

DANS le christianisme, la mort est le prélude de la vie. « Le grain de froment, dit Notre-Seigneur lui-même, doit d'abord mourir en terre avant de germer et de donner l'épi de la moisson que le père de famille serrera dans ses greniers ». Cette vie peut devenir d'autant plus féconde, la grâce peut abonder d'autant plus que le renoncement a réduit, affaibli et diminué les obstacles qui s'opposent à son libre épanouissement.

Car, retenez toujours cette vérité capitale : notre sainteté est d'ordre essentiellement surnaturel, et c'est Dieu qui en est la source ; plus l'âme, par la mortification et le détachement, se libère du péché et se vide d'elle-même et de la créature, plus l'action divine est puissante en elle.

C'est le Christ qui nous le dit ; il nous dit même que son Père emploie la souffrance pour rendre la vie de l'âme plus féconde : « Je suis la vigne ; mon Père est le vigneron, vous êtes les branches. Toute branche qui porte du fruit, mon Père l'émonde, afin qu'elle en porte davantage. Car c'est la gloire de mon Père, que vous portiez beaucoup de fruits » : *Omnem palmitem qui fert fructum purgabit eum ut fructum plus afferat. In hoc clarificatus est Pater meus ut fructum plurimum afferatis.* Quand le Père éternel voit qu'une âme, unie déjà à son Fils par la grâce, désire résolument se donner pleinement au Christ, il veut faire abonder la vie en elle, augmenter sa capacité. Pour cela, il se met lui-même à l'œuvre dans ce travail de renoncement et de détachement, parce que c'est la condition préalable de notre fécondité. Il élague tout ce qui empêche la vie du Christ de produire tous ses effets, tout ce qui est obstacle à l'action de la sève divine. Notre nature corrompue contient des racines qui tendent à produire de mauvais fruits ; par les souffrances

multipliées et profondes qu'il permet ou envoie, par les humiliations et les contradictions, Dieu purifie l'âme, la creuse, la laboure, pour ainsi dire, la détache de la créature, la vide d'elle-même, afin de lui faire produire de nombreux fruits de vie et de sainteté. — *Le Christ, vie de l'âme*, pp. 255-256.

Ne nous laissons pas non plus abattre par les épreuves, les contradictions. Elles seront d'autant plus grandes et plus profondes que Dieu nous appelle plus haut. Pourquoi cette loi ?

Parce que c'est le chemin par où a passé Jésus ; et que plus nous voulons lui demeurer unis, plus nous devons lui ressembler dans le plus profond et le plus intime de ses mystères. Saint Paul, vous le savez, ramène toute la vie intérieure à « la connaissance pratique de Jésus, et de Jésus crucifié ». Et Notre-Seigneur lui-même nous dit que le « Père, qui est le vigneron divin, émonde la branche pour lui faire porter plus de fruits » : *Purgabit eum ut fructum plus afferat*. Dieu a la main puissante et ses opérations purificatrices atteignent des profondeurs que seuls les saints connaissent ; par les tentations qu'il permet, par les adversités qu'il envoie, par les abandons et les solitudes affreuses qu'il produit parfois dans l'âme, il éprouve celle-ci pour la détacher du créé ; il la creuse pour la vider d'elle-même ; il « la poursuit », il « la persécute pour la posséder » ; il pénètre jusqu'aux moelles, il « brise les os », comme dit quelque part Bossuet, « afin de régner seul ».

Heureuse l'âme qui s'abandonne entre les mains de l'éternel ouvrier ! Par son Esprit, tout de feu et d'amour, qui est « le doigt de Dieu », l'artiste divin burinera en elle les traits du Christ, afin de la faire ressembler au Fils de sa dilection selon le dessein ineffable de sa sagesse et de sa miséricorde. — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 451-452.

Il y a des âmes qui ont beaucoup d'activité ; elles font des prières, s'adonnent aux mortifications, se livrent aux

œuvres ; elles avancent, mais un peu en boitant, parce que leur activité est en partie humaine. Il y a d'autres âmes que Dieu a prises lui-même en main, et qui avancent très vite, parce que c'est lui-même qui agit en elles. Mais avant d'arriver à ce second état, il faut beaucoup souffrir, car il faut auparavant que Dieu ait fait sentir à l'âme qu'elle n'est rien et ne peut rien ; il faut qu'elle en arrive à dire en toute sincérité : *Ut jumentum factus sum apud te : ad nihilum redactus sum et nescivi* : « J'étais stupide, sans intelligence, comme une bête de somme devant le Seigneur ».

Ma chère fille, c'est ce que le Bon Dieu est en train de faire en vous, et vous aurez beaucoup à souffrir avant d'arriver à ce résultat ; mais ne vous effrayez pas si vous sentez tout bouillonner en vous ; ne vous découragez pas, si, ensuite, vous sentez votre incapacité, car Dieu, après avoir comme anéanti votre activité humaine, vos énergies naturelles, prendra lui-même l'âme et la mènera à l'union avec lui. Quand vous faites le chemin de la croix, unissez-vous aux sentiments qu'avait notre cher Sauveur ; cela ne peut manquer de plaire au Père éternel, si nous lui offrons l'image de son Fils. A la XIV^e station, nous voyons le corps de Notre-Seigneur *exinanitum*, « inanimé », mais après trois jours, il sort du tombeau, plein de vie, d'une vie magnifique. Il en sera de même pour nous aussi : si nous laissons Dieu agir en nous, après qu'il aura détruit tout ce qui, en nous, s'oppose à la grâce, nous serons remplis de sa vie ; ce sera alors la réalisation de cette parole : *Christus mihi vita* : « Le Christ est ma vie ».

C'est à cela que vous devez arriver ; le Père éternel désire ne plus voir en vous que son Fils. Rappelez-vous la parole de saint Paul : *Ut inveniar in Illo* : « Je désire être trouvé dans le Christ, (non avec ma propre justice) », c'est là votre voie. Votre personnalité est encore beaucoup trop forte : gardez devant les yeux de votre âme l'idéal qu'on trouve en Jésus-Christ, où tout partait du Verbe, sans qu'il y eût de personnalité humaine dans le Christ. Je vous recommande de déposer tous les matins chacune de vos facultés aux pieds

du Christ, afin que tout parte de lui, et que vous n'agisiez plus que par amour pour lui. — *Lettres de direction*, pp. 49-50.

Il n'y a pas l'ombre d'un doute que vos peines intérieures sont une grande partie du plan du Dieu très miséricordieux pour la sanctification de votre âme. Nous avons tous passé par cet *hiver*, car « si le grain de froment tombant en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ». Il était nécessaire que votre âme fût creusée par la souffrance ; que vous éprouviez que le sentiment d'entier abandon par Dieu est la plus grande de toutes les souffrances : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Vous ne seriez jamais qu'un être faible si vous n'aviez passé par de telles souffrances. Parce que vous étiez agréable à Dieu, il était nécessaire que l'épreuve vînt vous éprouver... Après l'hiver viendra le printemps, puis l'été... — *Mélanges Marmion*, p. 114.

La souffrance purifie l'âme et la détache.

Après que le prêtre, ministre du Christ, nous a imposé, dans le sacrement de pénitence, la satisfaction nécessaire, et, par l'absolution, lavé notre âme dans le sang divin, il récite sur nous ces paroles : « Que tous les efforts que tu feras pour accomplir le bien, que tout ce que tu souffriras de peine serve à la rémission de tes péchés, à l'augmentation de la grâce et à ta récompense dans la vie éternelle ». Cette prière n'est pas essentielle au sacrement, mais comme c'est l'Église qui l'a fixée, outre l'enseignement qu'elle contient, enseignement que l'Église désire assurément nous voir mettre en pratique, elle a une valeur de sacramental.

Par cette prière, le prêtre donne à nos souffrances, à nos actes de satisfaction, d'expiation, de mortification, de réparation, de patience, qu'il rattache et relie ainsi au sacrement, une particulière efficacité que notre foi ne peut négliger de mettre en lumière.

Dans la Confession

« En rémission de tes péchés ». — Le Concile de Trente enseigne à ce sujet une vérité très consolante. Il nous dit que Dieu est d'une telle munificence dans sa miséricorde, que, non seulement les œuvres d'expiation que le prêtre nous impose, ou que nous choisissons de nous-mêmes, mais encore toutes les peines inhérentes à notre condition d'ici-bas, toutes les adversités temporelles que Dieu envoie ou permet, et que nous supportons avec patience, servent, par les mérites de Jésus-Christ, de satisfaction auprès du Père éternel. C'est pourquoi, — je ne saurais trop vous le recommander, — c'est une excellente et très féconde pratique, quand nous allons nous présenter devant le prêtre ou plutôt devant Jésus-Christ pour accuser nos fautes, d'accepter, en expiation de nos péchés, toutes les peines, toutes les contrariétés, toutes les contradictions qui peuvent survenir dans la suite ; et plus encore, de fixer, à ce moment, tel ou tel acte spécial de mortification, si léger soit-il, que nous accomplirons jusqu'à la confession suivante.

La fidélité à cette pratique, qui rentre si bien dans l'esprit de l'Église, est d'une très grande fécondité.

D'abord elle écarte le danger de la routine. Une âme qui se replonge ainsi, par la foi, dans la considération de la grandeur de ce sacrement où le sang de Jésus nous est appliqué et qui, par une intention pleine d'amour, s'offre à supporter avec patience, en union avec le Christ en croix, tout ce qui se présentera de dur, de difficile, de pénible, de contrariant dans son existence, une telle âme est réfractaire à la rouille qui s'attache, chez bien des personnes, à la fréquente confession.

Ensuite cette pratique constitue un acte d'amour extrêmement agréable à Notre-Seigneur parce qu'elle marque notre volonté de partager les souffrances de sa Passion, le plus saint de ses mystères. — *Le Christ, vie de l'âme*, pp. 253-255.

Il y a des renoncements que, sous la conduite de la Providence, amène le cours de la vie, et que nous devons accepter, en véritables disciples du Christ Jésus : c'est la souffrance,

la maladie ; la disparition d'êtres qui nous sont chers ; les revers et les adversités ; les contrariétés et les contradictions qui traversent la réalisation de nos desseins ; l'insuccès de nos entreprises ; nos déceptions ; les moments d'ennui, les heures de tristesse ; le « poids du jour », qui accablait jadis si lourdement saint Paul, au point que « l'existence, il le dit lui-même, lui était à charge » : *Ut etiam taederet vivere*, — toutes misères qui ne nous détachent de nous-mêmes et des créatures qu'en *mortifiant* notre nature, et en nous « faisant mourir » peu à peu, « chaque jour » : *Quotidie morior*.

C'était le mot de saint Paul ; mais s'il « mourait chaque jour », c'était pour vivre davantage, chaque jour aussi, de la vie du Christ. — *Le Christ, vie de l'âme*, p. 248.

Je sens pour vous la plus grande compassion dans l'épreuve que le Bon Dieu vous envoie en ce moment. C'est un martyre. Cependant, je me conforme entièrement à la sainte volonté de notre cher Seigneur qui vous envoie cette croix du plus intime de son Sacré-Cœur. Croyez-moi, et je vous dis ceci de la part de Dieu, cette épreuve vous a été envoyée par l'amour de Notre-Seigneur, et elle doit faire un travail dans votre âme, que rien d'autre ne pourrait faire. Ce sera la destruction de l'amour-propre, et quand vous sortirez de cette épreuve, vous serez mille fois plus chère au Sacré-Cœur qu'auparavant. Donc, bien que je ressente pour vous une grande compassion, je ne voudrais pour rien au monde qu'il en fût autrement, parce que je vois que Jésus, qui vous aime d'un amour mille fois plus grand que celui dont vous vous aimez vous-même, permet que cette épreuve vous arrive. Soyez sûre que, pendant tout ce temps, je vous recommanderai dans mes prières et mes sacrifices, afin que le Bon Dieu vous donne la force de bien profiter de cette grâce.

Vous savez que Dieu se plaît à nous conduire sur le chemin de la perfection par la lumière de l'obéissance, et souvent il nous prive de toute autre lumière et nous conduit sans nous

laisser comprendre ses voies. Il faut se tenir, pendant une telle épreuve, dans une soumission complète et dans une conviction inébranlable, — malgré tout ce que le démon ou votre raison vous suggère de contraire, — qu'il saura en tirer sa gloire et votre avantage spirituel d'une façon tout autre que celle que vous eussiez choisie par vous-même. Je vous dis de la part de Dieu que cette épreuve est une *grande grâce* pour vous, et j'en suis si convaincu que, dès que j'en ai aperçu le commencement, j'ai su qu'elle durerait quelque temps ; c'est très pénible, c'est la plus grande croix que Dieu puisse imposer à une âme qui l'aime, mais tant que vous serez obéissante, il n'y a pas de danger. — *Lettres de direction*, pp. 87-88.

La soumission à Dieu dans la souffrance, source de paix.

Quand on se soumet entièrement au Christ Jésus, quand on s'abandonne à lui ; quand notre âme ne fait que répondre, comme la sienne, un perpétuel *amen* à tout ce qu'il demande de nous au nom de son Père ; quand, à son exemple, nous demeurons dans cette attitude d'adoration devant toutes les manifestations de la volonté divine, en face des moindres permissions de sa Providence, alors le Christ Jésus établit *sa paix en nous* : « sa paix, non celle que le monde promet, mais la paix véritable, qui ne peut venir que de lui » : *Pacem meam do vobis ; non quomodo mundus dat, ego do vobis.*

C'est qu'en effet, une telle adoration produit en nous l'unité de tous les désirs. L'âme n'a qu'une seule chose en vue : l'établissement en elle du règne du Christ. Le Christ Jésus, en retour, comble ce désir avec une plénitude magnifique : l'âme vit dans l'ordre, et elle possède, par la satisfaction de ses désirs surnaturels ramenés à l'unité, le contentement parfait de ses tendances les plus foncières ; elle est dans l'ordre ; elle vit dans la paix.

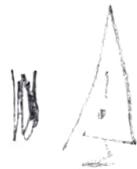
Heureuse l'âme qui a ainsi compris l'ordre établi par le Père, l'âme qui ne cherche qu'à se conformer par amour à cet ordre admirable, où tout se ramène au Christ Jésus :

elle goûte la paix, une paix dont saint Paul dit qu' « elle surpasse tout sentiment » et déifie toute expression. Sans doute, ici-bas, la paix n'est pas toujours sensible, sentie ; nous sommes, sur cette terre, dans une condition d'épreuve et, le plus souvent, la paix est le prix de la lutte. Le Christ ne nous a pas rendu cette justice originelle qui établissait l'harmonie dans l'âme d'Adam ; mais l'âme qui s'accroche uniquement à Dieu participe à la stabilité divine ; la tentation, les souffrances, les épreuves, n'effleurent que la surface de l'être ; les profondeurs où règne la paix sont inaccessibles au trouble. La surface de la mer peut être violemment agitée par les vagues durant la tempête ; les eaux profondes demeurent tranquilles. On peut nous méconnaître, nous contrarier, nous persécuter, être injustes à notre égard, ne comprendre ni nos intentions ni nos œuvres ; la tentation peut nous secouer, la souffrance peut s'abattre sur nous ; mais il y a un sanctuaire intérieur où personne ne peut atteindre ; c'est là qu'est le séjour de notre paix, parce que c'est dans cet intime de l'âme qu'est l'adoration, la soumission et l'abandon à Dieu. « J'aime mon Dieu, disait saint Augustin ; personne ne me le ravit : personne ne me ravit ce que je dois lui donner, car cela est enfermé dans mon cœur... Dépouillé de tout, Job demeura seul ; mais en lui étaient les vœux de louange qu'il devait rendre au Seigneur... O richesses intérieures que personne ni rien ne peut enlever ! »

Au centre de l'âme qui aime Dieu, se dresse la *civitas pacis* : « la cité de la paix » qu'aucun bruit du monde ne peut troubler, qu'aucune attaque ne peut surprendre. Disons-nous bien que rien de ce qui est extérieur, hors de nous, ne peut, si nous le voulons, porter atteinte à notre paix intérieure ; celle-ci ne dépend essentiellement que d'une chose : notre attitude à l'égard de Dieu. C'est en lui que nous devons nous confier. « Le Seigneur est mon salut, que puis-je craindre ? » Si le vent des tentations et des épreuves s'élève, je n'ai qu'à recourir à lui : « Seigneur, sauvez-moi, car sans vous, je péirai ». Et Notre-Seigneur, comme autrefois sur la barque ballottée par les flots, apaisera lui-même d'un seul geste

la tempête ; et « il se fera alors un grand calme » : *Et facta est tranquillitas magna.*

Si nous cherchons réellement Dieu en tout, sur les pas du Christ, qui est la seule voie qui mène au Père ; si nous cherchons à nous détacher de tout, pour ne vouloir que le bon plaisir du Maître ; s'il n'y a en nous, quand l'Esprit de Jésus nous parle, aucune raideur d'âme, aucune résistance à ses inspirations, mais un sentiment de docilité et d'adoration, soyons assurés que la paix régnera en nous, profonde et abondante ; car, Seigneur, « la paix remplit le cœur de ceux qui aiment votre loi », *Pax multa diligentibus legem tuam.*
— *Le Christ idéal du moine*, p. 587.



L'acceptation chrétienne de la souffrance honore Dieu, attire ses grâces sur l'âme et sur l'Eglise corps mystique du Christ.

Dieu comble de bénédictions singulières une âme possédée de l'esprit d'abandon. On ne saurait assez redire combien Dieu agit souverainement dans une telle âme, et combien elle avance en sainteté. Il la conduit, par des voies sûres, au sommet de la perfection. Parfois, il est vrai, ces voies peuvent paraître aller à l'encontre du but, mais « Dieu atteint ses fins, en conduisant toutes choses avec force et douceur » : *Attingit ergo a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.* « Toute chose », disait le Christ Jésus à sa fidèle servante Gertrude, a son heure dans les adorables décisions de ma prévoyante sagesse ». — *Le Christ, idéal du moine*, p. 525.

Heureuses les âmes que Dieu appelle à ne vivre que de la nudité de la croix ! Celle-ci devient pour elles une source intarissable de grâces précieuses.

Les souffrances sont le prix et le signe des vraies faveurs divines... Les œuvres et les fondations bâties sur la croix et la souffrance sont seules durables.



Les souffrances que vous avez supportées sont pour moi

un signe d'une bénédiction spéciale de celui qui dans sa Sagesse, a voulu tout fonder sur *la croix*. — *Lettres de direction*, p. 258.

Il y a dans votre lettre une phrase qui me plaît beaucoup, parce que j'y vois la source d'une grande gloire pour Notre-Seigneur. Vous dites : « Il n'y a rien, absolument rien en moi, sur quoi je puisse prendre un peu de sécurité. Aussi je ne cesse de me jeter dans le cœur de mon Maître avec confiance ». C'est là, ma fille, la vraie joie, car tout ce que Dieu fait pour nous est *un effet de sa miséricorde* qui est touchée par l'aveu de cette misère ; et une âme qui voit sa misère et qui la présente continuellement aux regards de la miséricorde divine, donne une grande gloire à Dieu, en lui laissant l'occasion de communiquer sa bonté à l'âme. Continuez à suivre cet attrait, et laissez-vous conduire, au milieu des ténèbres de l'épreuve, à l'union que Dieu vous prépare avec le Christ.

Pour vous, Notre-Seigneur me presse de prier beaucoup afin que vous restiez avec une grande générosité sur l'autel de l'immolation avec Jésus. Une âme, même très misérable, ainsi unie à Jésus dans son agonie, mais, comme Abraham, « espérant contre tout espoir », donne une gloire immense à Dieu et aide Jésus en son œuvre dans l'Église. — *Lettres de direction*, p. 143.

J'ai vu que vous avez souffert, j'en ai souffert aussi : nous sommes si unis ! Mais cependant, je ne pourrais le désirer autrement. Je vous ai déposée avec Jésus comme son Amen au fond du sein du Père. Il vous aime infiniment plus et infiniment mieux que moi. Je vous livre à lui, comme Marie a livré Jésus, et s'il veut vous attacher à la croix avec votre Époux, s'il veut pour vous la honte, la souffrance et les mal-entendus, s'il veut pour vous l'immolation, je le veux aussi, comme je le veux pour moi-même. Nous ne sommes pas faits pour jouir ici-bas, notre bonheur est en haut : *Sursum corda*. Dans le plan divin, tout bien part du Calvaire, de la souffrance. Saint Jean de la croix a dit que Notre-Seigneur

ne donne presque jamais le don de la contemplation, de l'union parfaite, qu'à ceux qui ont *beaucoup* travaillé, beaucoup souffert pour lui. Or, mon ambition pour vous, c'est cette union parfaite, si féconde pour l'Église et les âmes Saint Paul nous dit : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis ut inhabitet in me VIRTUS Christi* : « Volontiers je me glorifierai dans mes infirmités, afin que la force du Christ habite en moi ». Je désire vous voir toute faible en vous-même, mais remplie de la *virtus Christi*. Jésus a promis que par la sainte communion, non seulement nous demeurerons en lui, mais aussi qu'il *demeurera en nous*. C'est là la *virtus Christi*. Plus notre vie découle de lui, plus nous avons la *virtus Christi*, — plus elle glorifie le Père : *In hoc clarificatus est Pater meus ut FRUCTUM PLURIMUM afferatis; qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum* : « La gloire de mon Père est que vous portiez beaucoup de fruit ; celui qui demeure en moi et moi en lui porte beaucoup de fruit ». — *Lettres de direction, pp. 98-99.*

Le Seigneur est maître de ses dons et, *sans aucun mérite de leur part*, il appelle certaines âmes à une union plus intime avec lui, à partager ses peines et ses souffrances, pour la gloire de son Père et le salut des âmes : *Adimpleo in corpore meo quae desunt passionum Christi pro corpore ejus quod est Ecclesia* : « J'accomplis dans mon propre corps ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps mystique qui est l'Église ». « Nous sommes le corps du Christ et membres de ses membres ». Dieu aurait pu sauver les hommes sans que ceux-ci eussent à souffrir ou à mériter, comme il le fait pour les petits enfants qui meurent après le baptême. Mais par un décret de sa sagesse adorable, il avait décidé que le salut du monde dépendrait d'une expiation dont son Fils Jésus subirait *la grande part*, mais à laquelle s'associeraient ses membres. Beaucoup d'hommes négligent de fournir leur part de souffrances *acceptées* en union avec Jésus-Christ.

C'est pourquoi Notre-Seigneur choisit certaines âmes qu'il s'associe à lui dans la grande œuvre de la rédemption. Ce



sont des âmes d'élite, des victimes d'expiation et de louange. Ces âmes font *beaucoup* pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Elles sont chères à Jésus au delà de ce qu'on peut rêver. Ses délices sont de se trouver en elles. Or, ma chère fille, je suis persuadé que vous êtes une de ces âmes. Sans aucun mérite de votre part, Jésus vous a choisie. Si vous êtes fidèle, vous arriverez à une étroite union avec Notre-Seigneur, et une fois unie à lui, perdue en lui, votre vie sera très féconde pour sa gloire et le salut des âmes. Le jour des noces mystiques, on ne voit que les fleurs de la couronne que Jésus place sur votre tête. Mais, ma fille, n'oubliez jamais que *l'épouse d'un Dieu crucifié est une victime*. Je vous dis ceci, car je prévois que vous souffrirez, et il vous faut beaucoup de courage, beaucoup de foi, beaucoup de confiance. Il y a des déserts à traverser, des ténèbres, des obscurités, des langueurs, des délassements. Sans cela, votre amour ne serait jamais profond, ni fort. Mais si vous êtes fidèle et *abandonnée*, Jésus vous tiendra toujours par la main : « Même si je dois marcher au milieu des ténèbres de la mort, je ne crains rien parce que *vous* êtes avec moi ».

Donc, ma chère fille, donnez-vous sans compter, livrez-vous sans crainte. Ne *demandez* pas de souffrances, mais *livrez-vous* à la sagesse et à l'amour du Christ, pour qu'il opère en vous tout ce que les intérêts de sa gloire demandent. Il viendra à vous tous les jours dans le saint sacrement *pour vous changer en lui*. Que cette vie eucharistique de Jésus soit un modèle continual pour vous. Là, Jésus est victime immolée à la gloire de son Père, et livrée en pâture à ses frères, même à ceux qui le reçoivent avec froideur et ingratITUDE, ou qui l'outragent. Vous aussi, ma fille, soyez tous les jours davantage *victime* immolée à la gloire de la sainte Trinité dans l'oraison, l'office divin, la mortification, et *victime de charité* immolée, aux âmes par l'expiation, et à vos sœurs par la patience, la bonté, la condescendance. Soyez une *grande âme* qui s'oublie elle-même pour penser aux intérêts de Jésus et des âmes. Ne vous arrêtez pas aux bagatelles qui occupent la pensée et la vie de tant d'âmes consacrées. Aidons-nous

O. Prior pour les autres; penser occupe moins...

aussi l'un et l'autre à arriver à cet idéal sublime que je désire pour moi comme pour vous. — *Lettres de direction*, pp. 93-95.

Ce n'est pas seulement des œuvres opérées en elle par le Seigneur que l'âme peut se réjouir; sa vie toute d'union à Jésus étend son influence sur l'Église entière.

Notre-Seigneur faisait entendre cette vérité à sainte Catherine de Sienne : « O combien douce cette demeure [de l'âme en moi], douce au delà de toute douceur, dans cette parfaite union de l'âme avec moi ! La volonté elle-même n'est plus vraiment intermédiaire dans cette union entre l'âme et moi, puisqu'elle est devenue une même chose avec moi ». Et, comme si, ayant posé le principe, il en venait immédiatement aux conclusions, il ajoutait aussitôt : « Partout, à travers le monde, se répand, comme un parfum, le fruit de ses humbles et continues prières. L'encens de son désir monte vers moi en une supplication incessante pour le salut des âmes. C'est une voix sans parole humaine, qui toujours crie devant ma divine Majesté ».

Nous étonnerons-nous d'une puissance si étendue, nous qui vivons de la foi ? Dieu n'est-il pas le seul gardien de la cité des âmes ? le seul soutien de l'édifice de l'Église ? N'est-ce pas lui qui tient en mains les éternelles destinées des âmes ? Et le Christ n'est-il pas, pour tout homme venant en ce monde, l'unique voie, la seule vérité, la vraie vie ? Mais de quel crédit, de quel pouvoir jouit auprès de lui une âme qui est tout à lui ? Elle est toute puissante sur le cœur du Christ, parce qu'elle connaît les avenues de ce cœur sacré ; et toute sa vie est un appel constant aux grâces et aux bénédictions du Seigneur en faveur de son peuple. ¹

1. Le pape saint Grégoire le Grand montrait déjà les vierges saintes de Rome, protégeant, pour ainsi dire seules, pendant plusieurs années, par leurs larmes et leur vie de renoncement, contre les Lombards envahisseurs, la ville angoissée. *Harum talis vita est, atque in tantum lacrimis et abstinentia stricta, ut credamus quia, si ipsae non essent, nullus nostrum jam per tot annos in loco hoc subsistere inter Bongobardorum gladios potuisset.* (*Epistol. 26, lib. VII.*)

On découvre là un des aspects les plus profonds du dogme de la communion des saints. Plus une âme s'approche de Dieu, auteur et principe de tout don qui orne et réjouit les cœurs, plus elle est la bienfaitrice de ses frères. Que de grâces elle peut réclamer, obtenir du Christ, lui arracher pour l'Église tout entière ! Comme elle coopère puissamment à la conversion des pécheurs, à la persévérance des justes, au salut des agonisants, à l'entrée des âmes souffrantes dans la béatitude des cieux ! Quelle fécondité admirable que la sienne ! La fécondité de la nature est limitée ; celle-ci est sans mesure. Il s'échappe de cette âme comme un éclat qui rayonne ; ceux qui l'approchent sont embaumés de « la bonne odeur du Christ », il y a comme une vertu divine qui sort d'elle pour atteindre les âmes, leur obtenir le pardon, les aider, les consoler, les fortifier, les relever, les pacifier, les réjouir, les faire s'épanouir pour la gloire du Christ. C'est qu'en effet le Christ vit en elle ; et comme, toujours vivant, il n'est jamais inactif, et que son action est amour, par elle il illumine, vivifie et sauve les cœurs. Elle est sa vraie coopératrice de rédemption. On ne peut mesurer la portée d'une telle action, l'étendue d'une telle fécondité. Cette action est comme celle des neiges qui couvrent les hautes cimes et qui, touchées de plus près par les chauds rayons du soleil, se fondent et se répandent en eaux vives pour féconder les vallées et les plaines. — *Sponsa Verbi*, pp. 66 et 70.

CINQUIÈME PARTIE

FACE A LA MORT, SUPRÊME ÉPREUVE

TOOK A MORTAL'S LIFE

Promesse

Face à la mort, suprême épreuve.

La veille même de sa mort, Jésus disait à ses disciples : *Vos estis qui permansistis mecum in temptationibus meis* : « Vous êtes demeurés avec moi dans mes épreuves » ; et il ajoute aussitôt : « Et moi, en retour, je vous prépare un royaume, comme mon Père me l'a préparé » : *Et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum.*

Cette promesse divine nous regarde également. Si nous sommes « restés avec Jésus dans ses épreuves », si nous avons souvent contemplé, avec foi et amour, ses souffrances, le Christ viendra, quand sonnera notre dernière heure, nous prendre avec lui pour nous faire entrer dans le royaume de son Père.

Le jour arrivera, plus tôt que nous ne pensons, où la mort sera proche ; nous serons étendus sur notre couche, sans mouvement ; ceux qui nous entoureront nous regarderont, silencieux dans leur impuissance à nous aider ; nous n'aurons plus aucun contact vital avec le monde extérieur ; l'âme sera seule avec le Christ.

Nous saurons alors ce que c'est que d'être « resté avec lui dans ses épreuves » ; nous l'entendrons nous dire, dans cette agonie qui est maintenant la nôtre, suprême et décisive : « Vous ne m'avez pas quitté dans mon agonie, vous m'avez accompagné quand j'allais au Calvaire mourir pour vous ; me voici maintenant ; je suis près de vous pour vous aider, pour vous prendre avec moi ; ne craignez pas, ayez confiance, c'est moi ! *Ego sum, nolite timere !* Nous pourrons alors redire en toute assurance la parole du psalmiste : *Etsi ambulavero in medio umbrae mortis, non timebo mala ; quoniam tu tecum es* : « O Seigneur, maintenant que les ombres mêmes de la mort m'environnent déjà, je suis sans crainte, parce que vous êtes avec moi » ! — *Le Christ dans ses mystères*, p. 296.

La mort ne peut troubler l'âme qui n'a cherché que Dieu. Ne s'est-elle pas confiée à Celui qui a dit : « Qui croit en moi, même si la mort l'atteint, vivra éternellement », *Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.* Notre-Seigneur est la vérité ; il est aussi la vie ; et il nous apporte, il nous rend la vie qui ne finit point. Aussi bien, « même quand les ombres de la mort s'étendront sur elle », cette âme demeurera-t-elle dans la paix. « Ne sait-elle pas qui est Celui en qui elle s'est confiée » : *Scio cui credidi ?* Et cette présence de Jésus la rassure contre toutes les terreurs.

Dans un de ses « Exercices », sainte Gertrude laisse déborder cette assurance que lui donnent les mérites infinis de Jésus. A la pensée du tribunal divin dont l'image se dresse devant son esprit, elle fait à ces mérites le plus émouvant appel. « Malheur à moi, Seigneur, s'écrie-t-elle, malheur à moi, si comparaissant devant vous, je n'avais pas d'avocat qui répondît pour moi. O charité, viens à ma décharge, réponds pour moi, obtiens mon pardon. Si tu daignes te charger de ma cause, grâce à toi, je conserverai la vie. Je sais ce que je vais faire : je prendrai le calice du salut, oui, le calice de Jésus. Je le placerai sur le plateau vide de la balance de vérité. Par ce moyen, je subviendrai à tout ce qui me manque ; je couvrirai tous mes péchés. Ce calice relèvera toutes mes ruines ; par lui, je suppléerai, et au delà, à mon indignité... » « Venez avec moi au jugement, dit Gertrude au Sauveur. Soyons-y ensemble. Jugez, vous en avez le droit ; mais vous êtes aussi mon avocat. Pour que je sois justifiée, vous n'avez qu'à raconter ce que vous êtes devenu pour l'amour de moi, le bien que vous avez résolu de me faire, le prix considérable que vous avez payé pour moi. Vous avez pris ma nature afin que je ne meure pas ; vous avez porté le fardeau de mes péchés, vous êtes mort pour moi afin que je ne périsse pas de la mort éternelle ; voulant m'enrichir de mérites, vous m'avez tout donné. Jugez-moi donc, à l'heure de ma mort, d'après cette innocence et cette pureté que vous m'avez conférées en vous, lorsque vous avez payé toute ma dette, étant jugé vous-même et condamné à ma

place, afin que, toute pauvre et dépourvue que je sois par moi-même, je jouisse néanmoins de l'abondance de tous les biens ».

Pour des âmes animées de tels sentiments, la mort n'est qu'un passage ; le Christ vient lui-même leur ouvrir les portes de la Jérusalem céleste, qui, bien mieux que celle de jadis, mérite de s'appeler la « bienheureuse vision de paix » : *Beata pacis visio*. Là il n'y a plus ni ténèbres, ni trouble, ni pleurs, ni gémissements ; mais la paix, une paix infinie et parfaite. « Inaugurée dans l'âme à l'heure où celle-ci a commencé de désirer et de rechercher Dieu, la paix s'achève dans la pleine vision et l'éternelle possession du Bien immuable » : (Saint Augustin). — *Le Christ, idéal du moine*, pp. 591-593.

J'ai appris que vous aviez reçu l'Extrême-Onction. Tout votre corps a été sanctifié et consacré à Dieu par ce sacrement, et vous avez été remise entre ses mains paternelles pour qu'il vous garde et vous console. La grâce de ce sacrement dure pendant toute la maladie, et vous obtient à chaque instant de nouvelles grâces actuelles.

Ma chère enfant, il est bien pénible et bien dur pour *la nature* d'être ainsi, à votre âge, si souffrante, si impuissante. Et cependant, si on pouvait vous voir comme les anges vous voient, qu'on vous porterait envie ! Ayant été baptisée et ayant reçu la sainte communion, vous êtes l'image de Jésus-Christ, et maintenant que vous êtes étendue sur votre lit de souffrance, vous êtes l'image de Jésus-Christ sur la croix. Chaque fois que vous vous unissez à Notre-Seigneur crucifié, par des actes de patience et de conformité à la sainte volonté de Dieu, vous devenez de plus en plus chère au Cœur de Jésus. Votre état de souffrance accepté avec amour et en union avec Jésus-Christ est aussi agréable à Dieu que celui d'une religieuse, et si vous êtes fidèle, si vous ne perdez aucune des grâces qu'vous recevez à présent, vous pourrez même dépasser votre sœur, malgré ses alpargates et sa toque de carmélite. — *Lettres de direction*, p. 104.

Je viens de célébrer le saint sacrifice pour vous et pour moi ce matin, sans savoir si vous étiez encore en vie ou déjà *in sinu Patris* : « dans le sein du Père ». J'ai beaucoup prié pour vous depuis la réception de votre lettre m'annonçant l'administration des derniers sacrements. Comme je vous aime dans le Père, c'est dans son cœur que je vous place, sachant qu'il vous aime plus et mieux que moi. Je ne veux et ne demande pour vous que ce qu'il désire.

Bien que tout semble annoncer une fin prochaine et que je vous aie déjà remise entre les mains du Père céleste qui vous aime, je ne puis me persuader que c'est la fin : *Deducit ad inferos et reducit* : « Le Seigneur conduit au tombeau et en ramène ». Nous sommes des riens dans ses mains et il peut nous employer comme il l'entend. S'il trouve bien de nous unir à son Fils comme des hosties qu'il broye, c'est un trop grand honneur pour nous. Restez dans un abandon complet plein de foi et d'amour, et si l'angoisse étreint votre cœur, dites avec Job : Même s'il me tue, j'espérerai en lui ». — *Un maître de la vie spirituelle*, pp. 279-280.

Je ne pourrais vous dire ce que c'est que de se trouver dans un pareil moment ; l'expérience seule peut faire comprendre ce qu'on éprouve quand on se voit près de paraître devant Dieu. Quand je me suis vu ainsi au seuil de l'éternité¹, je me suis senti envahi par la crainte et je me suis résolu, si Dieu me laissait la vie, à être tel au moment de la mort que je ne puisse plus avoir cette crainte.

C'est une grande chose que la mort, cette heure est solennelle. Saint Benoît nous dit de l'avoir toujours présente devant nos yeux : *Mortem quotidie ante oculos suspectam habere*. Pour moi, je vous avoue que je l'ai constamment présente à mes regards.

1. [En 1915, lors d'une grave maladie au cours de laquelle D. Mar-mion il se vit à deux doigts de la mort.]

Par la grâce de Dieu, je commence aujourd'hui ma 60^e année ; c'est dire que l'ombre des collines éternelles commence à se projeter sur ma vie. Je demande vos prières, afin que je puisse dignement employer pour Dieu les années qui me restent, si années il y a.

Nous marchons ensemble vers cette éternité où tout sera consommé dans l'amour de notre Dieu.

Dieu est très bon pour moi. Il m'éprouve de toutes façons, mais en même temps m'unit de plus en plus à lui. La pensée de Dieu, de l'éternité, de la mort ne me quitte guère, mais elle me laisse dans la joie et une grande paix. J'ai grande crainte de la majesté, de la sainteté, de la justice de Dieu, et en même temps une assurance fondée sur l'amour que notre Père céleste arrangera tout *pour le mieux*.

Moi aussi, j'ai grande peur de la mort. C'est la punition *divine* du péché : *merces peccati mors*, et cette crainte de la mort honore Dieu ; et si elle est accompagnée de l'espérance, elle honore Dieu beaucoup. Souvent ceux qui ont le plus redouté la mort durant leur vie n'ont plus cette crainte quand la mort arrive. Pour moi, en faisant mon chemin de croix tous les jours, je me recommande à Jésus et à Marie pour le moment de mon agonie et du jugement, et j'ai la conviction qu'ils seront là pour m'aider.

Je sens un grand et ardent désir du ciel. Cependant, je ne sens pas que mon œuvre est terminée. Je crains le jugement, mais je me jette dans le sein de Dieu avec toutes mes misères et mes responsabilités, et j'espère dans sa miséricorde. Rien d'autre ne peut nous sauver, car nos pauvres œuvres ne sont pas dignes d'être présentées à Dieu, et c'est uniquement son amour paternel qui daigne les agréer : *Non aestimator meriti sed veniae quaesumus largitor admitte*, comme nous le disons à la messe.

Pensons à ce qui nous arrivera quand nous entrerons dans l'éternité, à ce qui nous sera donné alors. Il y a une parole de l'Écriture sainte qui m'a beaucoup frappé ces jours-ci : *Denudabit abconsa sua illi*. Il faut méditer cette parole : « Dieu se montrera à l'âme « sans secret », tel qu'il est : *denu-dabit*. Il lui « découvrira sans voiles » les *abconsa*, les « abîmes », de sa divinité, il sera pour elle tout ouvert, il se montrera dans la lumière, dans le plein jour de sa vérité essentielle.

Nous sommes remplis de misères, de faiblesses, mais le Christ a bien voulu prendre sur lui toutes ces infirmités, afin de nous communiquer sa force. Dans la mesure où nous reconnaissons notre misère, où nous acceptons de participer à la Passion de Jésus, à la faiblesse dont il a bien voulu se revêtir, dans cette même mesure nous participons à sa force divine : *Gloriabor in infirmitatibus meis... Cum infirmor tunc potens sum* : « Je me glorifie de mes infirmités... c'est lorsque je suis faible, que je suis fort ». Nous devenons alors l'objet de la miséricorde divine et des complaisances du Père céleste qui nous voit en son Fils.

C'est à l'heure de la mort surtout que nous expérimenterons ce mystère et en bénéficierons. Le Christ a aboli la peine de la mort, notre mort a été ensevelie dans la sienne. Désormais, c'est sa mort qui crie miséricorde pour nous, et le Père voit dans notre mort la reproduction de la mort de son Fils. C'est pourquoi « la mort des justes est précieuse aux yeux du Seigneur » *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. Depuis quelque temps, j'implore le Christ chaque matin à la sainte messe et lui demande de prêter à tous les mourants sa propre mort. En faisant cette prière, nous pouvons être assurés que le Christ accomplira pour nous, au moment de notre agonie et de notre mort, ce que lui nous aurons demandé pour les autres. — *Un maître de la vie spirituelle*, pp. 523-527. ¹

1. [On trouvera dans cet ouvrage pp. 522-542 le récit des derniers jours de dom Marmion].

SIXIÈME PARTIE

**PARTICIPATION A LA GLOIRE ÉTERNELLE
DU CHRIST**

INTERVIEW WITH A 2004 GRADUATE

INTRO

What's your name?

What's your major?

What's your minor?

What's your favorite class?

What's your favorite professor?

What's your favorite place to study?

What's your favorite hobby?

What's your favorite food?

What's your favorite movie?

What's your favorite book?

What's your favorite song?

What's your favorite quote?

Notre participation à la gloire éternelle du Christ.

A la passion de Jésus succède sa glorification.

Nous ayant obtenu la grâce de porter notre croix avec lui, le Christ Jésus nous donnera également de partager sa gloire, après que nous aurons été associés à ses souffrances : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.*

La gloire de Jésus est infinie, parce que dans sa passion, il a, étant Dieu, touché l'abîme de la souffrance et de l'humiliation. Et c'est « parce qu'il s'est anéanti si profondément que Dieu lui a donné une telle gloire » : *Propter quod et Deus exaltavit illum.*

La passion de Jésus, en effet, si capitale qu'elle soit dans sa vie, si nécessaire qu'elle soit à notre salut et à notre sanctification, ne termine pas le cycle de ses mystères.

Vous avez remarqué, en lisant l'Évangile, que quand Notre-Seigneur parle de sa passion aux apôtres, il ajoute toujours qu' « il resuscitera le troisième jour » : *Et tertia die resurget.* Ces deux mystères s'enchaînent également dans la pensée de saint Paul, soit qu'il parle du Christ seul, soit qu'il fasse allusion au corps mystique. Or, la résurrection marque pour Jésus l'aurore de sa vie glorieuse.

C'est pourquoi l'Église, quand elle commémore solennellement les souffrances de son Époux, mêle à ses sentiments de compassion des accents de triomphe. Les ornements de couleur noire ou violette, le dépouillement des autels, les « lamentations » empruntées à Jérémie, le silence des cloches attestent l'amère désolation qui étreint son cœur d'Épouse en ces jours anniversaires du grand drame. — Et quelle hymne fait-elle alors retentir ? Un chant de triomphe et de gloire : *Vexilla Regis prodeunt* : « L'étendard du roi s'avance, voici briller le mystère de la croix... Tu es beau, tu es éclatant, arbre paré de la pourpre royale... Heureux es-tu

d'avoir porté, suspendu à tes bras, celui qui fut le prix du monde !... Vous nous donnez, ô Dieu, la victoire par la croix ; daignez nous sauver, nous régir à jamais ! « Exalte, ô ma langue, les lauriers d'une action glorieuse ! Sur les trophées de la croix, proclame le grand triomphe ; le Christ, Rédempteur du monde, sort vainqueur du combat en se livrant à la mort ». « Le Christ est vainqueur par la croix » : *Regnavit a ligno Deus. La croix représente les humiliations du Christ* ; mais depuis le jour où Jésus y fut attaché, elle occupe la place d'honneur dans nos églises. Instrument de notre salut, la croix est devenue pour le Christ le prix de sa gloire : *Nonne haec oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam ?* : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, pour entrer dans sa gloire ? »

Il en est de même pour nous. La souffrance n'a pas le dernier mot dans la vie chrétienne. Après avoir participé à la passion du Sauveur, nous communierons aussi à sa gloire.

— *Le Christ dans ses mystères*, pp. 294-296.

Une des raisons de la suprême glorification du Christ dans sa Résurrection et dans son Ascension est d'être une récompense des humiliations que Jésus a subies par amour pour son Père et par charité pour nous.

Je vous l'ai dit souvent : En entrant dans ce monde, le Christ s'est livré tout entier au bon plaisir du Père : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* ; il a accepté d'accomplir jusqu'à la pleine consommation le programme des abaissements prédis, de boire jusqu'à la lie lamer calice des souffrances et des ignominies sans nom ; il s'est anéanti jusqu'à la malédiction de la croix. Et pourquoi tout cela ? *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem.* « Afin que le monde sache que j'aime mon Père », ses perfections et sa gloire, ses droits et ses volontés.

Et voilà pourquoi : *Propter quod* — remarquez ces mots, empruntés à saint Paul, ils indiquent la réalité du motif — « voilà pourquoi Dieu le Père a glorifié son Fils, pourquoi

il l'a exalté au-dessus de toutes choses, au ciel, sur la terre, dans les enfers : *Propter quod et Deus exaltavit illum.*

Après le combat, les princes de la terre récompensent dans la jubilation les vaillants capitaines qui ont défendu leurs prérogatives, remporté la victoire sur l'ennemi et reculé, par leurs conquêtes, les limites du royaume.

N'est-ce pas ce qui se réalise dans les cieux au jour de l'Ascension, mais avec un éclat incomparable ? Avec une souveraine fidélité, Jésus avait accompli l'œuvre que son Père réclamait de lui : *Quae placita sunt ei facio semper... Opus consummavi* ; s'abandonnant aux coups de la justice, comme une victime sainte, il était descendu dans des abîmes incompréhensibles de douleurs et d'opprobres. Maintenant que tout était expié, soldé et racheté ; que les puissances des ténèbres étaient défaites ; que les perfections du Père étaient reconnues et ses droits vengés, que les portes du royaume céleste étaient rouvertes à toute la race humaine, quelle joie ce fut pour le Père céleste — si nous osons balbutier ainsi de tels mystères, — de couronner son Fils après la victoire remportée sur le prince de ce monde ! Quelle allégresse divine que d'appeler la sainte humanité de Jésus à goûter les splendeurs, la bénédiction et la puissance d'une éternelle exaltation !

D'autant plus qu'au moment d'achever son sacrifice, Jésus en personne avait demandé à son Père cette gloire qui devait étendre celle du Père lui-même : « Père, l'heure est venue : glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie ! »

Oui, Père, l'heure est venue. Votre justice a été satisfaites par l'expiation ; qu'elle le soit aussi par les honneurs qui reviennent à votre Fils Jésus à cause de l'amour qu'il vous a manifesté dans ses souffrances. O Père, glorifiez votre Fils ! Affermissez son règne dans les cœurs de ceux qui l'aiment ; ramenez sous son sceptre les âmes qui se sont détournées de lui ; attirez à lui celles qui, assises dans les ténèbres, ne le connaissent pas encore ! Père, glorifiez votre Fils, afin qu'à son tour votre Fils vous glorifie en nous manifestant votre

Être divin, vos perfections, vos désirs ! *Pater, clarifica Filium tuum ut Filius tuus clarificet te.*

Mais le Père nous a déjà répondu : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore » : *Clarificavi et iterum clarificabo.* — Et nous l'entendons redire au Christ lui-même ces paroles solennelles prédites par le psalmiste : « Tu es mon Fils... Demande, et je te donnerai les nations pour héritage,... pour domaine les extrémités de la terre... Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit tes ennemis à servir d'escabeau à tes pieds »...

Les œuvres divines resplendissent d'ineffables et secrètes harmonies dont le caractère unique ravit les âmes fidèles.

Voyez : où le Christ Jésus a-t-il commencé sa passion ? Au pied de la montagne des oliviers. Là, durant de longues heures, son âme sainte — qui prévoyait, dans la lumière divine, la somme d'afflictions et d'avanies qui devaient constituer son sacrifice, — a été en proie à la tristesse, à l'ennui, au dégoût, à la peur, à l'angoisse. Nous ne saurons jamais quelle atroce agonie le Fils de Dieu a subie dans le jardin des oliviers : Jésus y a souffert, par anticipation et comme en raccourci, toutes les douleurs de sa Passion : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi » !...

Et où notre divin Sauveur a-t-il inauguré les joies de son Ascension ? Sagesse éternelle, Jésus — qui, en ceci, ne l'oublions pas, ne fait qu'un avec son Père et l'Esprit-Saint, — a voulu choisir, pour s'élever aux cieux, la cime de cette même montagne qui avait été le témoin de ses douloureux abaissements. Là même où elle s'est abattue sur le Christ comme un torrent vengeur, la justice divine le couronne d'honneur et de gloire ; là même où il a été préludé, dans l'horreur des ténèbres, à de puissants combats, s'est levée la radieuse aurore d'un incomparable triomphe.

N'est-ce pas que l'Eglise, notre Mère, est en droit d'exalter comme « admirable » la glorification de son divin chef ? *Per admirabilem ascensionem tuam.* — *Le Christ dans ses mystères,*
PP. 342-344.

Étendue de notre glorification.

Notre gloire et notre béatitude, participation de celles de Jésus, seront immenses. « Ne perdez pas courage au milieu de vos tribulations, écrit saint Paul ; au contraire, alors même que notre être extérieur, soumis à la déchéance, va s'affaiblissant sans cesse, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour, jusqu'à ce qu'il atteigne le terme bienheureux ; car notre légère affliction du moment produit pour nous, au delà de toute proportion, un poids éternel de gloire ». « De même, écrit-il encore, si nous sommes enfants de Dieu, nous sommes ses héritiers et les cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec lui pour être glorifiés avec lui ». Et il ajoute : « Car j'estime que les souffrances du temps présent n'ont pas de proportion avec la gloire à venir qui sera manifestée en nous ». C'est pourquoi, dans la mesure même où « nous participons aux souffrances du Christ, rejoisissons-nous, car lorsque la gloire du Christ sera manifestée au dernier jour, nous serons aussi dans l'allégresse » : *Communicantes Christi passionibus, gaudete, ut et in revelatione gloriae ejus gaudetatis exultantes.*

Courage donc ! vous répéterai-je avec saint Paul. « Voyez, disait-il, en faisant allusion aux jeux publics qui avaient lieu de son temps, voyez à quel régime sévère se soumettent ceux qui veulent prendre part aux courses dans l'arène pour remporter le prix. Et quel prix ? Une couronne d'un jour. Tandis que nous, c'est pour une couronne impérissable, que nous portons notre croix, — et cette couronne, c'est de participer pour toujours à la gloire et à la béatitude de notre chef. — *Le Christ, vie de l'âme*, pp. 256-257.

Aussi bien, Notre-Seigneur, quand il parle de cette béatitude, nous apprend-il que Dieu fait entrer le fidèle serviteur « dans la joie de son Seigneur ». Cette joie, c'est la joie de Dieu même, la joie que Dieu possède en connaissant ses

perfections infinies, la bénédiction que Dieu éprouve dans l'ineffable société des trois Personnes ; le repos et le rassasiement infinis dans lesquels Dieu vit : « sa joie sera notre joie » : *ut habeant gaudium meum impletum in semetipsis* ; sa bénédiction et son repos, notre bénédiction et notre repos ; sa vie, notre vie ; vie parfaite, dans laquelle toutes nos facultés seront pleinement rassasiées.

Là se trouve « cette participation entière au bien immuable », comme l'appelle excellement saint Augustin : *Plena participatio incommutabilis boni*. C'est jusque-là que Dieu nous a aimés. Oh ! si nous savions ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment !...

Et parce que cette bénédiction et cette gloire sont celles de Dieu même, elles seront, pour nous, éternelles. — Elles n'auront point de fin ni de terme. « La mort ne sera plus, dit saint Jean ; il n'y aura plus ni deuil, ni cri de douleur ni souffrance ; mais Dieu lui-même essuiera les larmes des yeux de ceux qui entreront dans sa joie ». Il n'y aura plus de péché, ni de mort ni de crainte de mort ; rien ne nous ravira cette joie ; c'est *toujours* que nous serons avec le Seigneur : *Semper cum Domino erimus*.

Écoutez en quels termes pleins de force Jésus nous a donné cette assurance : « Je donne à mes brebis la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira d'entre mes mains. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et nul ne peut les ravir de la main de mon Père ; mon Père et moi nous sommes un ». Quelle assurance nous donne le Christ Jésus ! Nous serons toujours avec lui, sans que rien ne puisse désormais nous en séparer ; et en lui, nous goûterons une joie infinie que personne ne pourra nous enlever, parce que c'est la joie même de Dieu et de son Christ. « Maintenant, disait Jésus à ses disciples, ici-bas, vous êtes dans l'affliction, mais je vous reverrai. Je viendrai moi-même afin de vous donner place avec moi dans mon royaume. Votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie » : *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis*.

O promesse divine, donnée par la Parole incréée, par le Verbe en personne, par la Vérité infaillible ; promesse pleine de douceur : « Je viendrai moi-même !... » Nous serons au Christ, et par lui au Père, dans le sein de la bénédiction. « En ce jour, dit Jésus, vous connaîtrez — non plus *in umbra fidei*, dans les ombres de la foi, mais dans la pleine clarté de la lumière éternelle, *in lumine gloriae* — que je suis dans le Père, et vous en moi et moi en vous » ; vous verrez « ma gloire de Fils unique », et cette vision bienheureuse sera pour vous la source toujours vive d'une joie inammissible.

Disons-lui donc : « O Seigneur Jésus, Maître divin, Rédempteur de nos âmes, Frère aîné, donnez-nous de cette eau divine qui nous rassasiera à jamais, qui nous fera vivre ; donnez-nous ici-bas de rester unis à vous par la grâce, afin que nous puissions être un jour « là où vous êtes », afin que nous puissions voir pour toujours, comme vous l'avez demandé pour nous à votre Père, la gloire de votre humanité, et jouir de vous, à jamais, dans votre royaume » ! — *Le Christ, Vie de l'âme*, pp. 482-483 ; *Le Christ dans ses mystères*, p. 60.

Mesure de notre félicité éternelle.

Nous jouirons de Dieu dans la mesure même que la grâce aura atteinte en nous au moment de notre sortie de ce monde.

Ne perdons pas de vue cette vérité : le degré de notre bénédiction éternelle est et demeurera fixé pour toujours par le degré de charité que nous aurons atteint, avec la grâce du Christ, quand Dieu nous appellera à lui. Chaque moment de notre vie est donc infiniment précieux, car il suffit pour avancer d'un degré dans l'amour de Dieu, pour nous éléver davantage dans la bénédiction de la vie éternelle.

Et ne disons pas qu'un degré de plus ou de moins importe peu. — Qu'est-ce qui importe peu, quand il s'agit de Dieu, d'une bénédiction et d'une vie sans fin, dont Dieu même est la source ? Si, selon la parabole exposée par Notre-Seigneur en personne, nous avons reçu cinq talents, ce n'est pas pour

les enfouir, mais pour les faire fructifier. Et si Dieu mesure la récompense aux efforts que nous aurons faits pour vivre de sa grâce, pour augmenter cette grâce en nous, c'est peu, n'est-ce pas, de ne rapporter au Père céleste qu'une moisson telle quelle ? Jésus nous l'a dit lui-même : « Mon Père des cieux trouve sa gloire à vous voir abonder, par ma grâce, en fruits de sainteté, qui seront pour vous, dans le ciel, des fruits de béatitude » : *In hoc clarificatus est Pater meus ut fructum plurimum afferatis.* C'est tellement vrai que le Christ compare son Père à un vigneron qui nous émonde, par la souffrance, afin que nous portions plus de fruits : *Ut fructum plus afferat.* Aimons-nous d'ailleurs si faiblement le Christ Jésus, que nous comptions pour peu d'être, dans la Jérusalem céleste, un membre plus ou moins resplendissant de son corps mystique ? Plus nous serons saints, plus nous glorifierons Dieu durant toute l'éternité, plus grande sera notre part dans ce cantique d'action de grâces que les élus chantent au Christ Rédempteur : *Redemisti nos, Domine* : « C'est vous, Seigneur, qui nous avez rachetés ».

Veillons donc à écarter sans cesse les obstacles qui peuvent diminuer notre union à Jésus-Christ ; à laisser l'action divine nous pénétrer si profondément, à laisser la grâce de Jésus agir si librement en nous qu'elle nous fasse « parvenir à la plénitude de l'âge du Christ ». Écoutez les pressantes exhortations que saint Paul, qui avait été ravi au troisième ciel, faisait à ses chers Philippiens : « Pour vous, leur disait-il, que j'aime avec tendresse dans les entrailles de Jésus-Christ, je demande à Dieu, que votre charité abonde de plus en plus... afin que vous soyez purs et irréprochables, jusqu'au jour du Christ, remplis des fruits de justice par Jésus-Christ, pour la gloire et la louange de Dieu » : *Et hoc oro ut caritas vestra magis ac magis abundet ut sitis... repleti fructu justitiae per Jesum Christum, in gloriam et laudem Dei.*

Et voyez surtout comment lui-même se montre un admirable exemple de l'accomplissement de ce précepte. Le grand apôtre est arrivé à la fin de sa carrière ; la captivité qu'il endure à présent à Rome a suspendu le cours des nom-

breux voyages entrepris pour répandre la bonne nouvelle du Christ ; il touche au terme de ses luttes et de ses travaux. Le mystère de Jésus qu'il a révélé à tant d'âmes, il en vit si profondément qu'il peut dire à ces mêmes Philippiens : « Le Christ est ma vie, et la mort m'est désormais un gain ».

Cependant, continue-t-il, « si en vivant plus longtemps ici-bas je dois retirer du fruit, je ne sais que choisir. Je suis pressé de deux côtés : j'ai le désir de mourir et d'être pour toujours avec le Christ, ce qui est de beaucoup le meilleur ; mais il est plus nécessaire que je demeure encore sur la terre à cause de vous... pour l'avancement et la joie de votre foi. Notre patrie est dans les cieux, d'où nous attendons notre Sauveur Jésus-Christ, qui transformera notre corps si misérable en le rendant semblable à son corps glorieux, par la vertu puissante qui lui assujettit toutes choses ». Et l'Apôtre, si plein de charité, bien qu'il soit prisonnier, termine enfin par cette salutation émue et pressante : « C'est pourquoi, mes chers et bien-aimés frères, ma joie et ma couronne, demeurez ainsi fermes dans le Seigneur ». — *Le Christ, Vie de l'âme, pp. 487 et suiv.*

Plus on est cher à Dieu, plus on souffre dans ce monde. Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, a souffert comme jamais homme n'a souffert. Marie, notre Mère, est la Mère des douleurs. Pourquoi ? Parce que Dieu est si bon. Il donne aux incrédules, aux méchants qui n'auront pas le bonheur de jouir de son beau paradis, les biens de ce monde, des biens qui durent quelques années, et puis sont passés pour toujours. Mais à ses amis, il donne des biens éternels, car chaque petite souffrance supportée pour Dieu et en union avec Jésus aura une récompense ineffable pour toute l'éternité. C'est pourquoi Marie fut si pauvre ; c'est pourquoi elle a souffert un martyre toute sa vie, depuis que le saint homme Siméon lui eut prédit les souffrances de son Fils.

Tâchez donc, ma chère enfant, d'unir toutes vos peines de corps et de cœur au Sacré-Cœur de Jésus, car c'est cette

union qui leur donne tout leur mérite. — *Lettres de direction, p. 101.*

Vous avez été si *souffrante*. S'il n'y avait que ce pauvre monde avec ses épreuves, ses séparations et ses tristesses, je serais bien peiné de cette nouvelle, car j'aime bien ma chère enfant. Mais je tiens mes yeux fixés sur ce beau paradis où nous serons tous un jour, et où chaque jour de souffrance ici-bas supportée *avec Jésus* et *pour lui* aura une récompense, une joie, un repos éternels. Oui, ma chère enfant, Jésus vous traite comme il a traité sa Mère, et comme il traite ceux qu'il aime spécialement. Bon courage. Je prie pour vous tous les jours, afin que Notre-Seigneur vous donne une *entière* soumission à sa sainte volonté... Un seul jour de faiblesse et de maladie supportée avec joie pour Jésus compte pour des mois [en santé ordinaire]. — *Ibid. pp. 102-103.*

Certes, cette vie est pleine de tristesse et de larmes, car on doit constamment voir souffrir ceux qu'on aime et se séparer de ceux qui nous sont les plus chers. Mais il y a une patrie en haut, la maison de notre Père céleste. Là, il n'y aura pas de larmes, ni de séparation, là nous serons pour toujours avec ceux que nous aimons. Mais pour cela, il faut souffrir ici-bas, et c'est pour cela que souvent les plus grands amis de Dieu souffrent beaucoup sur cette terre, afin qu'ils ne s'attachent pas aux choses de ce monde, puisqu'ils auront un bonheur *infini* pour toute l'éternité. — *Ibid., p. 100.*

Merci de votre si bonne lettre. Je vous aurais écrit, mais je ne savais trop où vous vous trouviez. Je prie *beaucoup* et tous les jours pour vous. Je me réjouis de vos joies et je souffre de vos peines, comme si elles étaient les miennes propres. Cependant, levez les yeux vers Dieu et regardez les choses à la lumière de l'éternité et de la vérité. Cette terre n'est pas notre *home*. Le ciel est notre vraie *patrie*, et notre Père céleste arrange les choses de façon que nous ne nous

attachions pas trop à ce qui *doit* passer. Il nous donne des joies, afin que notre passage par cette étape, par cette vie, soit supportable, mais il envoie la croix à tous, car pour aller au ciel il *faut* porter la croix avec Jésus.

Je remercie notre Dieu du fond du cœur de la protection qu'il vous envoie et des grâces qu'il vous donne. Je sais que vous avez beaucoup souffert et je prie Notre-Seigneur tous les jours de vous garder, de vous consoler, et de vous venir en aide. Cependant, à mesure que j'avance vers les collines éternelles, je *vois* que notre vie ici-bas n'est qu'un passage, une épreuve, et que tous ceux qui sont unis à Jésus-Christ doivent s'attendre à participer à sa croix. Accepter cette croix telle qu'elle se présente, c'est là *la vraie sainteté*.

W

Plus j'avance dans la vie, plus je vois que cette vie n'est qu'une courte apparition encadrée par deux éternités, l'une qui précède, l'autre qui suit. Cette vie est une épreuve qui précède l'éternité, une expiation, une participation à la Passion de Jésus-Christ. Dieu est si bon, qu'il verse dans cette coupe quelques gouttes de jouissances (bien éphémères) pour rendre la vie supportable, mais ce n'est nullement son intention que nous nous fixions dans ces jouissances. Saint Benoît a un mot qui nous montre notre vraie attitude envers la jouissance que Dieu nous donne : *Delicias non amplecti* : Ne pas *l'embrasser*, ne pas *s'y livrer*. Il ne dit pas de ne pas jouir. Dieu nous envoie lui-même des jouissances et il permet, il veut même parfois que nous les acceptions, mais il ne veut pas que nous nous *enfoncions* dans la jouissance, car alors on risque de quitter Dieu et de se livrer à la créature. Les différentes épreuves si dures par lesquelles vous avez passé depuis quelques années, sont des leçons de votre Père céleste pour vous détacher des créatures. — *Lettres de direction*, pp. 292-294.

A

Résurrection des corps.

Dieu est si magnifique dans ce qu'il fait pour son Christ qu'il veut que le mystère de la résurrection de son Fils s'étende non seulement à nos âmes, mais aussi à nos corps. Nous ressusciterons, nous aussi. C'est un dogme de foi. Nous ressusciterons corporellement, comme le Christ, avec le Christ. En peut-il être autrement ?

Le Christ, vous ai-je dit souvent, est notre tête ; nous formons avec lui un corps mystique. Si le Christ est ressuscité — et il est ressuscité dans sa nature humaine, — il faut que nous, ses membres, nous partagions la même gloire. Car ce n'est pas seulement par notre âme, c'est aussi par notre corps, c'est par tout notre être que nous sommes les membres du Christ. L'union la plus intime nous lie à Jésus. Si donc il est ressuscité glorieux, les fidèles qui, par la grâce sanctifiante, font partie de son corps mystique, lui seront unis jusque dans sa résurrection.

Écoutez ce que nous dit saint Paul à ce sujet : « Le Christ est ressuscité et il constitue les prémisses de ceux qui sont endormis » ; il représente les premiers fruits d'une moisson ; après lui, la moisson doit suivre. « Par un homme, Adam, la mort est venue sur la terre ; mais par un homme aussi viendra la résurrection des morts ; comme tous meurent en Adam, ainsi tous seront vivifiés dans le Christ ». « Dieu, dit-il encore, plus énergiquement, nous a ressuscités dans son Fils » : *conresuscitavit nos... in Christo Jesu.* Comment cela ? C'est que, par la foi et la grâce, nous sommes les membres vivants du Christ, nous participons à ses états, nous sommes un avec lui. Et comme la grâce est le principe de notre gloire, ceux qui sont, par la grâce, déjà sauvés en espérance, sont déjà aussi, en principe, ressuscités dans le Christ.

C'est là notre foi et notre espérance.

Mais « maintenant notre vie est cachée avec le Christ en Dieu » ; nous vivons à présent sans que la grâce produise ses effets de clarté et de splendeur auxquels elle aboutit

dans la gloire, tout comme le Christ, avant sa résurrection, retint le rayonnement glorieux de sa divinité et n'en laissa voir qu'un reflet à trois disciples au jour de la Transfiguration sur le Thabor. Notre vie intérieure n'est ici-bas connue que de Dieu ; elle est cachée aux yeux des hommes.

De plus, si nous tâchons de reproduire dans nos âmes, par notre liberté spirituelle, les caractères de la vie ressuscitée de Jésus, cependant c'est un labeur qui s'opère encore dans une chair blessée par le péché, soumise aux infirmités du temps ; nous n'arrivons à cette liberté sainte qu'au prix d'une lutte sans cesse renouvelée et fidèlement soutenue. Nous aussi, il nous faut, comme le Christ en personne le disait aux disciples d'Emmaüs, le jour même de sa résurrection, « souffrir pour entrer dans la gloire » : *Nonne haec oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam ?* « Nous sommes, dit l'apôtre, les enfants de Dieu et ses héritiers ; nous sommes cohéritiers du Christ ; mais nous ne serons glorifiés avec lui que si nous souffrons avec lui ».

Que ces pensées célestes nous soutiennent durant les jours qui nous restent à passer ici-bas. Oui, viendra le temps où « il n'y aura plus ni douleurs, ni cris, ni pleurs ; Dieu lui-même essuiera les larmes de ses serviteurs » devenus les cohéritiers de son Fils ; il les fera asseoir à l'éternel festin qu'il a préparé pour célébrer le triomphe de Jésus et de ceux dont il est le frère aîné. — *Le Christ dans ses mystères, pp. 334-335.*

Exhortation finale.

Restez donc fermes dans la foi au Christ Jésus ; gardez une invincible espérance dans ses mérites ; vivez dans son amour ; ne cessez, tant que vous êtes encore ici-bas, « loin du Seigneur », comme dit saint Paul, d'augmenter par une foi ardente, par de saints désirs, par une charité qui vous livre sans réserve à l'accomplissement généreux et fidèle du bon plaisir divin, votre capacité de voir et d'aimer Dieu, de jouir de lui dans l'éternelle béatitude, de vivre de sa propre

vie. Le jour viendra où la foi fera place à la vision, où à l'espérance succédera la bienheureuse réalité, où l'amour s'épanouira en Dieu dans une étreinte éternelle. Il nous semble parfois que cette béatitude est si lointaine ; mais non, chaque jour, chaque heure, chaque minute nous en rapproche.

« Recherchez, vous dirai-je encore avec saint Paul, les choses qui sont en haut, là où le Christ est assis à la droite de Dieu ; mettez votre affection dans les choses d'en haut, et non dans celles de la terre », comme la fortune, les honneurs, les plaisirs ; car « vous êtes morts à l'attrait de toutes ces choses » qui sont fugitives ; « votre vie, votre véritable vie », celle de la grâce, gage de la béatitude éternelle, « est cachée avec le Christ en Dieu ». Mais « quand le Christ votre chef, votre vie, apparaîtra » triomphant, au dernier jour, « vous apparaîtrez aussi avec lui dans cette gloire » que vous partagerez avec lui, parce que vous êtes ses membres : *Cum Christus apparuerit vita vestra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.*

Qu'aucune douleur donc, qu'aucune souffrance ne vous abatte ; car « toute affliction du temps présent, si légère soit-elle, produit pour nous, au delà de toute mesure, un poids éternel de gloire » ; — qu'aucune tentation ne vous arrête ; car « si, au temps de l'épreuve, vous êtes trouvés fidèles, l'heure viendra où vous recevrez la couronne qui doit marquer votre entrée dans la vraie vie promise par Dieu à ceux qui l'aiment » ; — qu'aucune joie insensée ne vous séduise ; car « les choses visibles ne durent qu'un temps, et les choses invisibles sont éternelles ; le temps est court, et le monde passe ». « Ce qui ne passe point, c'est la parole du Christ Jésus » : *Verba autem mea non transibunt* ; « ces paroles sont pour nous des principes de vie divine » : *Spiritus et vita sunt.* — *Le Christ, Vie de l'âme*, pp. 489-490.

En attendant que nous rejoignions Jésus dans les cieux, ou plutôt qu'il nous y attire lui-même, puisqu'il « nous y prépare une place », vivons-y, par la foi en la puissance illi-

mitée de sa prière et de son crédit, par l'espérance de partager un jour sa félicité, par l'amour qui nous livre joyeusement et généreusement au fidèle et entier accomplissement de sa volonté et de son bon plaisir : c'est ainsi que nous nous préparerons à participer pleinement à l'admirable mystère de la glorification de Jésus. — *Le Christ dans ses mystères*, pp. 360-361.

*BIENHEUREUX CEUX QUI PLEURENT
PARCE QU'ILS SERONT CONSOLÉS*



SUPPLÉMENT

QUELQUES TÉMOIGNAGES

C'est surtout aux heures d'épreuve et de souffrance, disions-nous dans l'Avant-Propos (p. IX), que l'emprise de D. Marmion, même sur des âmes qui ne le connaissent qu'à travers des livres, se révèle particulièrement efficace. Et nous ajoutions que le lecteur était en droit ici de réclamer, en guise de preuves, des témoignages.

Le recueil de ces témoignages forme un dossier copieux qui s'amplifie sans cesse et dont l'intérêt est extrême. On voit que ces témoignages viennent de tous les points de l'horizon spirituel. Leur nombre et leur spontanéité, la variété de leur origine autant que l'unanimité des sentiments qu'ils expriment leur donnent une valeur singulière. Ils traduisent de façon émouvante le travail actuel de l'Esprit dans le monde des âmes au contact de la doctrine de D. Marmion.

Nous ne pouvons évidemment en donner ici que quelques-uns,¹ assez toutefois pour laisser entrevoir la profondeur du rayonnement de D. Marmion sur les âmes.

Grâces de patience dans la maladie.

« Personne, écrit une malade vivant dans le monde et particulièrement éprouvée, personne ne comprend comment je puis « tenir » dans les épreuves actuelles, mais moi je sais que je « tiens » à cause de l'aide donnée par la lecture des écrits de dom Marmion. Je ne suis pas seule à trouver que cette spiritualité

i. La plupart viennent de personnes vivant dans le monde ; nous ne remontons pas au-delà de 1934 ; un interligne sépare entre eux les témoignages. Le terme de saint et autres analogues qui se rencontrent sous la plume de quelques correspondants ne doivent évidemment être entendus qu'avec les réserves imposées par le décret d'Urbain VIII.

donne la force pour pratiquer ce qu'elle demande. Dom Marmion sûrement prend sous sa protection ceux qui suivent sa voie. Je n'ai jamais éprouvé cela pour aucun auteur spirituel ; et cependant, j'en ai lu beaucoup. »

D'une autre malade : « Vous ne sauriez croire combien les livres de dom Marmion me font du bien. Pour moi, alitée depuis 6 mois déjà, sans secours religieux ou à peine — mon curé m'apporte Notre-Seigneur trois ou quatre fois par mois — je vis de dom Marmion, de sa *Vie* surtout.

Vous dirais-je que le matin, quand une petite servante vient arranger ma chambre, je lui lis du dom Marmion et que, méditant avec elle souvent cette phrase : « La fidélité en tout est la plus délicate fleur de l'amour pour lequel rien n'est petit », j'ai maintenant la joie de la voir monter vers un degré d'union très réel avec Notre-Seigneur ? »

« Grâce à dom Marmion, le long temps de solitude, d'immobilité et de jeûne de secours religieux devient un temps de grâces et de grande paix spirituelle... Dieu veuille qu'à son école, mon temps de maladie serve à ma sanctification et au salut des âmes. »

« Je goûte de plus en plus les passages des œuvres de D. Marmion sur la souffrance. Je suis infirme depuis plusieurs années, mais je travaille à imiter Notre-Seigneur qui « durant sa Passion restait dans le grand silence de la paix parce qu'il trouvait la force dans la vue de son Père ». Cette pensée de D. Marmion m'a beaucoup frappée. »

« C'est à la clinique de ... où j'ai fait de longs stages qu'on m'a mis en mains les livres de D. Marmion. Vivement intéressée j'ai voulu posséder ces précieux volumes. Je les ai tous ; quand on les connaît, on n'a plus envie d'en lire d'autres. »

« Lorsque le découragement me guette, je n'ai qu'à ouvrir l'un de ses livres à n'importe quelle page ; il y a toujours une ligne, un mot qui fait du bien. » (1938)

« Malade depuis trois ans, vivant ainsi dans le recueillement, loin du monde, je cherche à devenir une âme unie en tout à Dieu.

Je suis heureuse de vous dire toute la vie intense que donne à mon âme la lecture de dom Marmion. Quel ami sûr pour aider l'âme à prendre son essor toujours plus haut vers les cimes, et se donner à Dieu pour les âmes !... » (1938)

« Je me suis mise sous la douce et lumineuse direction de D. Columba. Sa *Vie* est pour moi un véritable livre de chevet par lequel D. Marmion, ce maître dans l'épreuve, guide mon âme dans la voie de la souffrance, et chaque jour ce saint directeur me fait découvrir des horizons jusqu'ici inconnus. Je ne saurais vous dire les grâces toutes intérieures que j'ai reçues par ce saint directeur. Puissé-je ne pas être trop indigne de tant de bienfaits : ce secours d'en haut me tient dans la paix et le saint abandon. » (avril 1939)

« Dans ma maladie si pénible, j'ai des moments très durs, presque de désolation, où la patience est difficile : alors une lecture de mon cher et vénéré Père me rend le calme et la paix. Je crois que je puis dire en toute sincérité qu'avec le secours de la grâce — car je sais que je ne puis rien par moi-même, — que depuis que j'ai D. Marmion avec moi, lui qui sait bien que j'ai besoin de lui, il m'obtient de progresser dans la voie de la patience. » (Juin 1939)

« D. Marmion et ses ouvrages sont d'un si grand secours et d'un si grand réconfort au milieu de mes souffrances. Je ne laisse jamais passer un jour sans solliciter son intercession. Qu'il m'obtienne la grâce de faire et d'accepter la volonté de Dieu en toutes choses ; que je puisse de plus en plus faire miennes ces paroles de D. Marmion : « Supporter ses souffrances avec douceur en union avec les douleurs de Jésus, c'est beaucoup *agir*. » (Novembre 1939)

**La doctrine de D. Marmion source de lumière et de confiance,
de force et de paix dans l'épreuve.**

« Je vous dirai que, pour ma part, la seule pensée de dom Marmion dans les moments plus difficiles de la vie est comme un

baume de paix, qui fait tomber bien des agitations et jette une lumière sereine et simplifiante sur les complications de la terre. » (1938)

« Je ne puis vous dire assez tout le bien que dom Marmion ne cesse de faire à mon âme et combien je sens visiblement son assistance tous les jours et dans les épreuves si crucifiantes que m'envoie Notre-Seigneur. Que de grâces, que de lumières il m'a obtenues ! Comme il sait mettre dans l'âme la confiance et la paix et comme il rend facile l'amour envers Notre-Seigneur ! » (1938)

« J'ai connu, il y a environ 15 ans, les ouvrages de D. Marmion et fus de suite conquise par la clarté et la simplicité de sa doctrine, si pratique et profonde à la fois. Traversant de dures épreuves, ils furent pour moi un véritable sillon de lumière, entraînant mon âme à une union à Dieu sans cesse plus profonde. C'est ainsi que certains chapitres du *Christ idéal du moine* et aussi ses lettres dans *L'union à Dieu* sont pour moi de précieux aides dans ma recherche de perfection et de correspondance au vouloir divin. Il m'a donc semblé qu'après une vie si féconde, D. Marmion serait, au ciel, un puissant intercesseur pour m'aider à mener à bien, au travers de toutes les obscurités et toutes les luttes, une vie que je voudrais féconde pour moi et pour d'autres âmes : c'est pourquoi je le prie avec une confiance immense, certaine qu'après m'avoir procuré tant de lumières dans le passé, il continuera dans l'avenir. » (1938)

« Tout ce qui est de dom Marmion porte tellement l'empreinte d'une âme sainte, compatissante et encourageante ! Il relance, il pacifie, tout y est si pratique et si bien approprié aux besoins de chacun ! En ce moment plus encore, peut-être, parce que Notre Seigneur me fait partager une part de sa croix, je suis à même d'approfondir cette doctrine de notre union au Christ souffrant et rachetant les âmes. (Août 1938)

« Dom Columba est un vrai ami pour moi ; je ne puis dire toutes les lumières et tous les secours que m'ont apportés et

m'apportent encore constamment ses livres]; la paix qui m'en-vahit lorsque, en proie à quelque difficulté, je relis un passage de ses écrits. Aucun autre livre n'a pour moi cette vertu d'apporter une réponse simple, profonde, apaisante à tout. Aussi je fais connaître dom Marmion autour de moi, et c'est toujours un émerveillement pour ceux à qui il est révélé. » (1938)

« Je veux vous redire encore que quels que soient mes soucis je n'ouvre jamais *L'union à Dieu* sans recevoir une réponse et surtout sans me sentir envahie par une grande paix et une résignation à toute épreuve. Faut-il que D. Marmion soit saint pour qu'on se sente ainsi transformée et meilleure au seul contact de ses ouvrages. » (1939)

« ... Dans une grande épreuve, dom Marmion a été pour moi la lumière qui conduit au Christ. Son enseignement est si complet, sa doctrine si sûre que j'éprouve toujours en le lisant une impression de plénitude, certaine que suivre cette lumière, c'est aller infailliblement au Christ et réaliser l'union à Dieu... (22 février 1939)

« ... De plus en plus je suis une fervente columbanienne, parce que, de plus en plus, je suis soutenue par dom Marmion. Les épreuves de toutes sortes m'assailtent, me poursuivent même, avec une persistance qui semblerait étrange à qui ne saurait pas « voir ». Grâce à dom Marmion, « je vois »; je me suis constitué par lui un fond de confiance et de sérénité que rien ne peut entamer. Mes progrès spirituels depuis deux ou trois mois sont considérables, et c'est à lui, à ses livres, que je les dois en grande partie. Aussi ma dévotion pour lui est-elle immense. Je le prie chaque jour. Priez-le plus que jamais pour moi, n'est-ce pas ? — Ma tâche est si lourde et l'horizon si chargé de nouvelles épreuves qu'il me faut beaucoup de grâces pour tenir ». (25 avril 1939).

« Ma confiance en ce grand saint ne diminue pas, je pourrais même dire que depuis de longs mois je m'appuie davantage sur lui, car j'ai été obligée de revenir à la campagne, et tout en

ayant la facilité d'assister à la messe chaque jour, je me sentais cependant très isolée et bien seule si je n'avais pas mes chers livres de D. Marmion, que je n'ouvre jamais sans y trouver le réconfort et une nouvelle force pour marcher de l'avant. Chaque matin, je médite quelques instants ses paroles : « J'essaye d'aller avec un sourire à la rencontre de tout ce qui me contrarie ». Je trouve ces paroles magnifiques. Comme je voudrais qu'elles se réalisent en moi ! Que D. Marmion m'obtienne cette grâce ! » (avril 1940)

Abandon à Dieu.

On a vu plus haut avec quelle insistance D. Marmion prêchait aux âmes l'esprit d'abandon. Cet esprit est vécu si pleinement par D. Marmion qu'il le transfigure. Ne serait-ce pas pour cela que son action prolongée après la mort est si puissante pour y établir les âmes ?

« J'espère en récitant chaque jour la prière, pouvoir, grâce à son intercession, obtenir quelque chose de son admirable abandon d'enfant à la volonté du Père céleste. C'est la seule chose qui compte, n'est-ce pas ? pour tous. Cette pensée de procurer la gloire du Père en acceptant ce qu'Il veut bien nous envoyer, aide très souvent à retrouver du courage dans les heures pénibles où l'on est seul devant la vie et devant soi-même. » (1938)

« J'ai compris maintenant que toutes les joies et souffrances viennent du Cœur de Celui que j'aime et qui s'appelle Jésus. Dans toutes les occasions difficiles, les épreuves, je relis surtout le beau chapitre de D. Marmion sur *L'abandon à la Providence*, et j'y trouve une parole qui parle à mon âme et lui donne la paix et la joie même, comme, du reste, chaque fois que j'ouvre un de ses livres. Je ne demeure pas longtemps sans les ouvrir, il y a là une grâce spéciale pour mon âme ».

« Je suis plus que fidèle aux livres (je les possède tous) de dom Marmion : j'en fais mon unique lecture spirituelle. J'essaye

comme lui « d'aller avec un sourire au devant de tout ce qui me contrarie », et ma vie n'est que cela...

Il n'y a que dom Marmion avec sa haute spiritualité qui m'a obtenu cet abandon filial à la volonté de Dieu, cette soumission toute d'amour au bon plaisir divin. » (janvier 1939)

« C'est à dom Marmion que je dois d'être tout abandonnée à la volonté divine ; avant de le connaître, j'étais souvent inquiète et troublée. A présent, mon âme est en paix. » (février 1939).

« Que dom Columba nous anime tous de plus en plus de son esprit qui nous fera aller à Dieu avec la confiance et l'abandon de l'enfant. J'ai parfois des heures bien sombres, mais plus je vais, plus je me sens l'enfant du « Père » ... Dom Marmion n'est certes pas étranger à cette disposition d'âme qui fait qu'envers et contre tout je garde confiance en la miséricorde de Dieu. » (22 janvier 1939)

« Pour moi, dom Marmion est vraiment le maître, l'ami envoyé par Dieu, et je ne parviens pas à me détacher de lui. En le relisant encore et encore, je découvre de nouvelles profondeurs de sagesse et de lumière divine. Enfin, quand je suis dans l'épreuve, il semble me donner comme une participation de sa confiance inébranlable. » (27 novembre 1939)

« Je trouve dans les ouvrages de D. M. non seulement les conseils pour réaliser la vraie union avec le Christ et l'abandon à la divine Providence, mais votre bon Père a les paroles qui entraînent ; comme on sent qu'il vivait ce qu'il enseignait : on n'approche pas du feu sans être réchauffé, éclairé. » (20 décembre 1939)

La paternité spirituelle de dom Marmion.

Il est un sentiment qui plus que tout autre traduit l'entreprise bienfaisante de dom Marmion sur les âmes : c'est le sentiment qu'éprouvent beaucoup d'entre elles à le regarder comme un père.

Et c'est là « le miracle » — miracle qui ne se produit que pour ceux qui en sont dignes — que des âmes qui n'ont pas connu dom Marmion sur terre ni éprouvé l'influence extraordinaire qui rayonnait de sa personne, de son enseignement oral, de sa direction, le regardent non seulement comme un maître, un guide, mais comme un ami, un ami de toujours, comme un père, leur Père, plein de bonté, à qui on se livre en toute sécurité, en toute confiance. Elles, qui ne l'ont pas vu, il leur suffit de lire quelques-unes de ses phrases pour être touchées par elles, et pour être touchées comme les toucherait la phrase d'un ami, d'un père, écrite pour elles.

On saisira tout ce que les témoignages qui suivent ont de particulièrement prenant :

« Si vous saviez le bien que dom Marmion m'a fait et qu'il me fait ! Sa *Vie* que j'ai lue et relue, et que je relisais sans cesse dans un moment d'épreuve, m'a été une telle grâce ! Son âme, une âme de père, s'est littéralement penchée vers moi, elle m'a éclairée, soutenue, fortifiée, elle m'a non seulement entraînée, mais comme portée dans des régions plus hautes, si hautes que là les épreuves se transforment parce qu'on ne les voit plus que sous le rayonnement divin... Je vous donne toute liberté de dire les grâces réelles et profondes que j'ai reçues par dom Marmion. »

« Depuis de nombreuses années, D. Marmion est vraiment mon Père ; je vis en continuelle union avec lui : tout ce que je lui demande pour mon avancement spirituel m'est toujours accordé. Il se plaît à m'obtenir ses attraits, sa grâce, surtout son amour pour le Père céleste, le Verbe incarné et un ardent désir de me transformer à tout instant en cette divine Image ».

« J'ai une immense confiance en l'intercession du cher et saint Père abbé, car il m'a donné tant de preuves de sa paternelle et puissante protection. De là-haut, il continue à avoir une profonde influence sur ma vie spirituelle. Ces grâces intenses ne peuvent s'exprimer, mais je puis vous affirmer qu'en des moments d'épreuve, alors que mon âme était dans l'angoisse, 'ai été réellement aidée par lui». (1938)

« Je suis gâtée par dom Marmion comme sa vraie enfant, écrit une mère de famille très éprouvée. Je continue à puiser dans la lecture de *L'union à Dieu* les lumières dont j'ai tant besoin pour m'aider à souffrir... Dom Marmion fait naître une telle paix dans l'âme et dans le cœur. » (1938)

« Nous pouvons certes nommer D. Marmion notre Père, car il est réellement le père de nos âmes. C'est dans ses écrits que toutes nous allons puiser notre nourriture, notre force, notre flamme pour monter et nous unir à Dieu. Comme il doit être glorifié là-haut du bien immense qu'il opère dans les âmes et de la gloire rendue incessamment à la sainte Trinité grâce à ses ouvrages si élevants et divinisants. Au ciel il doit connaître notre reconnaissance. Puisse-t-elle nous mériter de sa part de nouveaux bienfaits, et une union toujours plus intense avec les trois Personnes divines ! » (janvier 1939)

« Depuis de longues années, dom Columba est devenu pour moi une sorte de « directeur céleste ». Quand la vie pèse trop lourdement, et que le ciel semble sourd à mes prières, je n'ai qu'à ouvrir un de ses livres — le plus souvent *L'union à Dieu* — pour avoir la réponse à tout. Il est devenu en quelque sorte mon « maître d'oraison », que nous faisons souvent ensemble dans les heures de sécheresse. Aussi ma reconnaissance est-elle grande envers ce saint si humain, si abordable. » (mars 1939)

« Je fais connaître D. Marmion le plus possible. C'est à la fois si dogmatique et si simple. Puis, on sent en lui une sorte de paternité spirituelle sur laquelle on s'appuie. Il sait donner des preuves de cette paternité. » (7 avril 1939)

« ... Dom Marmion est tellement le Père de mon âme ! Que d'actes d'amour ses livres m'ont fait faire ! Que de lumières m'apporte toujours sa doctrine substantielle, si élevée, et pourtant si assimilable, qu'on se sent tout disposé à la vivre. » (12 mai 1939)

« D. Marmion laisse en mon âme une impression de paternité que je ne puis définir. J'aime à le prier et à vivre en contact

surnaturel avec lui, comme avec un père spirituel qu'on a connu et aimé. » (8 juin 1939)

« Pour ma part, je ne comprends dans les livres que ce que je *sais* déjà. C'est ainsi que je goûte D. Marmion.

Comme un Père, il me dit : « oui » pour beaucoup de choses, et ce « oui » est une précieuse lumière. Puis dans les heures qui, sans lui, seraient obscures, il me redit, il me rappelle ce dont je veux vivre ; il m'aide à travers les alternatives de soleil et d'ombre à me maintenir sous le même horizon surnaturel. »

Citons enfin ce témoignage tout récent (avril 1941) où est exprimé avec bonheur le profond sentiment produit chez certaines âmes par le contact avec la doctrine columbanienne ; plus encore que les témoignages qui précédent, celui-ci montre qu'il ne s'agit plus d'une simple influence d'auteur à lecteur, de maître à disciple, mais d'une réalité d'ordre surnaturel où intervient l'action de l'Esprit.

« Il y a, pour l'âme qui lit D. Marmion, presque l'impression d'une présence aimée toute proche, comme serait celle d'une personne très chère près de vous dans une pièce obscure, — sans la voir, on *sait* qu'elle est là. Il se fait un contact d'âme, et, en parcourant, — non, le mot n'est pas juste, — malgré l'inexactitude du terme, je préfère dire : en *priant* ses lignes, c'est une voix aimée qui vous parle, quelqu'un qu'on aime et qui, sur vous, se penche pour vous aider, pour vous soulever, pour vous entraîner, enfin, quelque chose d'unique, échappant à l'analyse, mais qui *donne Dieu*. »

Trois lettres.

Témoignage d'une jeune fille inconnue mais qui traduit à merveille l'action profonde et persistante de dom Marmion sur une âme. Les deux premières lettres se suivent de quelques jours ; la troisième, à une année de distance, nous apporte une heureuse confirmation des précédentes. Nous nous abstiendrons de les commenter : leur sincérité les rend suffisamment révélatrices.

Les divers éléments de l'emprise bienfaisante de la doctrine columbanienne, relevés dans les précédents témoignages, s'y trouvent ramassés. On les saisira ici sur le vif dans un cas concret et topique. A ce titre, la valeur démonstrative de ces lettres est totale (1).

I

« Ce n'est pas le récit d'une conversion éclatante que je veux vous faire mais plutôt m'acquitter d'une dette de reconnaissance envers dom Marmion pour tout le bien qu'il m'a fait et me fait encore...

En 193..., au mois de..., je tombais malade. « Repos complet », dit le docteur. — « Comment ! Rester enfermée toute la journée chez moi, sans rien faire... Non ! jamais ! »

J'ai bien montré que je n'étais pas prête à suivre Notre-Seigneur en recevant cette épreuve comme une incroyante. Peu après, mon confesseur me conseilla de faire mon oraison dans *L'union à Dieu* de D. Marmion. Bientôt, je me suis calmée ; les heures passaient plus vite, le repos était devenu mon « travail ». Je ne me suis plus séparée de ce livre si précieux auquel j'ai joint dans la suite *Un maître de la vie spirituelle, Le Christ vie de l'âme, Sponsa Verbi*.

Voilà maintenant ... mois passés que je suis étendue ; cependant, jamais je n'ai été si heureuse, si tranquille, au grand étonnement de tout le monde. C'est qu'on ne connaît pas le trésor que j'ai trouvé.

« Pour vous, il n'y aura jamais de paix que dans l'abandon complet de vous-même entre les mains de votre Père céleste... Dieu vous fera connaître sa volonté au moment voulu ; dites-Lui : Je veux être à vous tout entière, mais à votre façon... Jésus-Christ ne veut pas vos œuvres ; ce qu'Il veut, c'est vous-même, et Il n'acceptera pas d'autre don... Quand on se donne tout entier à Notre Seigneur, on Lui fait grande injure en se troublant de quoi que ce soit »...

1. [Les mots en *italiques* ont été soulignés par l'auteur des lettres].

Combien de fois ces quelques phrases de D. Marmion m'ont sauvée du naufrage ! Non, je ne veux pas faire cette injure à Jésus. J'ai enfin compris que cette maladie était pour moi, plus une grande grâce qu'une épreuve, et qu'une seule chose, tout à fait réalisable, importait : notre sanctification dans le Christ pour la gloire de Dieu. Fin du mois de ..., j'allais mieux : je suis revenue en arrière, mais dom Columba veillait... Si tout marche normalement, je dois être à peu près remise dans ... mois ; peut-être Jésus préférera prolonger mon inaction ? Qu'importe ? Tout ce que je Lui demande, par l'intercession de dom Marmion, c'est de faire de moi une sainte, *coûte que coûte*. Lorsque quelque chose ne va pas tout à fait comme je voudrais, ou si l'avenir m'inquiète, je ferme les yeux et je dis bien vite : « Oui, mon Dieu, il faut absolument que vous fassiez de moi une sainte, et pour cela je veux bien *tout* », puis je Le laisse faire.

Dans cette atmosphère de paix, de sainteté, où la simplicité et la bonté du Père Abbé nous entraînent, un véritable changement s'est opéré en moi.

Je le prie de m'aider à atteindre cette sainteté que Dieu attend de moi, pour si étroit que soit le chemin qui y conduit. »

II

... « Cette grande grâce que D. Marmion m'a obtenue est vraiment une preuve de sa bonté et de son amour pour les âmes. C'est bien lui qui est venu au devant de moi, car je ne l'avais pas prié encore. Chacun a ses dévotions particulières : moi, n'en avais pas, et je n'en cherchais pas. Le Bon Dieu m'a montré nettement que j'ai au ciel un intercesseur puissant, un Père plein de bonté et de sollicitude pour moi. Maintenant je le prie avec grande confiance, mais dans le sens qu'il m'a lui-même indiqué par ses avances.

Mon directeur m'écrivait un jour : « Quand vous aurez épousé la pensée de dom Marmion... », mais plus on le lit, plus on le pénètre, plus on vit sa doctrine, et moins on l'épuise. Au contraire, on rencontre toujours quelque chose de nouveau adapté aux besoins du moment... »

L'année dernière, je choisissais comme devise : « Tout pour Lui seul », — et c'est sous la conduite de dom Marmion que je m'efforce de la vivre chaque jour pleinement. C'est la raison pour laquelle vous pouvez user de ma lettre comme il vous plaira... »

III

« Il y a juste un an, je vous écrivais pour vous dire de quel secours D. Marmion avait été pour moi. Depuis le commencement de ma maladie, en ..., je ne me suis pas servie d'autres livres que les siens pour faire oraison et je ne me sens aucun besoin d'en changer, car ils me satisfont pleinement. J'ai fait une petite retraite pendant laquelle j'ai repris *Sponsa Verbi* pour la quatrième fois, je crois, et où je fais toujours de nouvelles découvertes. J'ai ainsi lu, relu, médité tous les ouvrages et la « Vie » de dom Marmion, mais si je veux quand même faire un choix dans cet ensemble, mes préférences vont à *L'union à Dieu*. Si, pour n'importe quelle raison, j'étais un jour obligée d'abandonner bien des choses, je ne me séparerais pas de ce livre que je connais si bien, que j'ai bariolé de marques à l'encre et au crayon, et dans lequel je puise bien souvent pour moi et pour d'autres.

En ce moment, je lis *Le Christ idéal du moine*. Ce qui m'a le plus frappé jusqu'ici, c'est l'explication que donne D. Marmion du « *Justus ex fide vivit* » où il fait remarquer que saint Paul n'a pas dit : « *cum fide* ». Cette distinction m'a expliqué bien des caractères de ma vie intérieure ; oui, c'est bien cela : je vis avec la foi, et non de la foi... J'ai mis l'image, portant le texte : « Quand on se donne tout entier à Notre-Seigneur... » dans mon livre d'oraison ; ainsi je le lis chaque jour, et cela m'aide toujours beaucoup.

De ce contact prolongé avec la doctrine de dom Marmion, je retire une impression de simplicité, de clarté, de netteté, extraordinaire : il n'y a qu'à se sanctifier, le reste n'importe que dans la mesure de notre sanctification. Aussi, je dis souvent à Dieu : « Je veux devenir une sainte coûte que coûte, à n'importe quel

prix, j'accepte *tout* pour cela, prenez-Vous-y comme Vous vourez... puis je ferme les yeux sur les conséquences.

Pour rien au monde je ne donnerais cette maladie si mal commencée et qui, malgré ça, m'a apporté tant de grâces. Je vois maintenant les choses d'une façon tout à fait différente et je voudrais que tout cela reste ainsi ! Mais je m'aperçois bien que je n'ai pas changé et qu'avec les forces mes défauts reviennent aussi... J'ai seulement une plus grande dette envers le Christ... Dom Marmion m'a fait *voir* quel chemin il fallait prendre et ce que j'avais à y faire. Jésus m'a chargée de grâces. Je dois travailler maintenant avec Lui pour la gloire du Père. En somme, je crois que je suis revenue au point de départ avec une base plus solide : un abandon aveugle et confiant au bon Plaisir divin. Je ne dis pas que la réalisation m'en soit toujours facile...

Qu'est-ce que le Bon Dieu n'est pas en droit d'attendre de moi après m'avoir tant gâtée ? Heureusement qu'Il ne nous découvre nos défauts que peu à peu !... Mais de cela non plus je ne veux pas me troubler pour ne pas Lui faire injure, Il m'aidera quand il le faudra. Je crois que de moi aussi « Notre Seigneur exige l'abandon complet entre les mains du Père céleste, comme un témoignage de ma confiance et de mon amour... »

« Il n'y a qu'à se sanctifier. Le reste n'importe que dans la mesure de notre sanctification... Le juste vit *de la foi*... dans l'abandon complet entre les mains du Père céleste comme témoignage de confiance et d'amour »... C'est tout l'enseignement qui se détache, en traits de feu, de la vie et des œuvres de D. Marmion. Et n'est-ce pas un grand motif de joie et d'espérance de voir des âmes vivant dans le monde comprendre et chercher à réaliser l'enseignement si élevé d'un tel maître ?

En temps de guerre.

Citons d'abord ce témoignage d'un religieux d'Espagne qui, pris par « les rouges », fut forcé lors de la guerre civile de servir dans une « Brigade sanitaire » :

« Lorsque me trouvant encore dans la zone rouge je vous écrivis pour vous demander la *Vie* de D. Marmion, j'avais cru, en voyant le retard apporté à le recevoir, que le précieux livre avait été arrêté par les rouges ; mais grâce à Dieu, il n'en était pas ainsi, car je le reçus le 24 décembre 1938, comme un présent du Père céleste à la veille de la Nativité de son Fils.

Maintenant je suis dans l'Espagne libérée. Lorsque j'ai passé du camp rouge au camp national, le seul objet que j'ai pu emporter avec moi a été votre livre.

Je ne puis vous dire le service que m'a rendu la *Vie* de D. Marmion lorsque, dans la solitude spirituelle des champs de bataille rouges et athées, j'y puisais lumière et force. Seul le souvenir de D. Marmion m'animait, et me donnait beaucoup de courage pour me maintenir dans l'idéal de notre vie. » (janvier 1939)

L'autre guerre, celle où nous sommes engagés, nous a apporté bien des preuves de la protection de D. Marmion sur ses fidèles « clients », mais nous nous bornons ici à trois témoignages qui montrent à quel point, dans une épreuve aussi tragique, la doctrine de D. Marmion est source de lumière et de force. Le premier témoignage est dû à un séminariste français au moment de sa mobilisation, le second à une religieuse ; une personne vivant dans le monde a signé le troisième.

« C'est D. Marmion, vous le savez, qui m'a fait découvrir ma voie au séminaire, qui m'a préparé au grand jour de mon sous-diaconat. C'est avec lui que je désire entrer dans le mystère de la croix. Au moment du départ, quand dans toute ma bibliothèque, il m'a fallu choisir les quelques amis avec lesquels je partiraient au devant des volontés du Seigneur, ce sont encore les livres du Père Abbé Columba que j'ai mis dans ma valise, sans oublier de glisser dans mon portefeuille la précieuse relique que vous avez bien voulu me transmettre. Priez pour que je pratique cet abandon joyeux à la volonté du Père, qui est bien la marque de la piété « columbanienne ». (septembre 1939)

« Voici donc la guerre avec toutes ses tristesses, ses angoisses... Pour moi je pense à la parole de mon cher D. Marmion : « Quand on s'est donné tout entier à Notre Seigneur on lui fait grande injure en se troublant de quoi que ce soit », et je tâche de la mettre en pratique... Je pense que c'est le moment où jamais de pratiquer l'abandon dont notre cher Père a si bien parlé. Ce chapitre de l'« Idéal du moine » est un de ceux que je préfère, et qui m'a fait le plus de bien... Que du haut du ciel D. Marmion m'obtienne la grâce de ne pas manquer à toutes les occasions que le Seigneur m'envoie à présent de m'unir à Lui et de Le glorifier en faisant toujours sa volonté. » (octobre 1939)

« ... Je confie à dom Marmion mes angoisses, mes perplexités, mes difficultés bien harcelantes et aiguës... De plus en plus il m'apparaît comme le *servus misericordiae*, vrai serviteur du Père des miséricordes. N'est-ce pas un des aspects saillants de sa mission : répandre la miséricorde ?

C'est pourquoi je lui confie éperdument mes plus cruelles souffrances, et il me semble qu'il me communique une part de son inébranlable confiance dans les mérites infinis du Christ et dans sa miséricorde plus grande que tout le mal. Au milieu de la tempête, il n'y a que le fil d'or d'en-haut qui nous soutient, et c'est bien la main de dom Marmion qui me tend ce fil... » (avril 1940)

La Table des matières se trouve en tête du volume, après l'Avant-Propos, pages XXII-XXIV.

PRIÈRE

*pour demander des grâces par l'intercession de
DOM COLUMBA MARMION¹*

Seigneur Jésus, qui avez accordé tant de lumières à votre serviteur Columba sur votre divinité et sur les richesses de la grâce d'adoption, daignez avoir pour agréables les prières que nous Vous adressons par son intercession : donnez-nous surtout la même ardeur de foi, afin que, nous aussi, inébranlablement confiants dans vos mérites infinis et vivant en enfants de Dieu, nous puissions, par un amour humble et généreusement fidèle, parvenir à l'éternelle joie dans le Sein du Père. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR :

† P. J. CAWET, Episc. Himeriensis
Namurci, 10 Aug. 1935.

PRIÈRE

*pour obtenir la glorification de
DOM COLUMBA MARMION*

Seigneur Jésus, qui avez comblé votre serviteur Columba d'abondantes lumières sur votre divinité et sur les richesses de la grâce d'adoption, daignez, nous Vous en supplions, Vous servir de ses écrits pour attirer un grand nombre d'âmes à la connaissance et à l'amour de votre Personne sacrée, et, si tel est votre bon plaisir, l'appeler lui-même aux honneurs de la béatification, afin qu'on recoure de plus en plus à son intercession et qu'on apprenne, à son exemple, à se dévouer humblement et généreusement à votre divin service.

Vous qui vivez et régnez avec Dieu le Père en l'unité de l'Esprit-Saint dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR :

† P. J. CAWET, Episc. Himeriensis
Coadj. Namurcensis
Namurci, 11 Aprilis 1936.

1. Les personnes qui reçoivent des grâces attribuées à D. Marmion sont priées de les faire connaître à D. Raymond Thibaut, Abbaye de Maredsous (Province de Namur— Belgique). On trouvera à la même adresse des fragments d'un habit de chœur et des images du grand abbé.

L'UNION A DIEU DANS LE CHRIST

d'après les lettres de direction de dom Columba Marmion

PAR DOM RAYMOND THIBAUT

Un vol. de XXIV-328 pages avec portrait en héliogravure 18 fr.

Cinquantième mille

« Œuvre excellente. Logique, clarté, objectivité, juste pondération : telles sont les qualités qui caractérisent ce livre tout à fait remarquable. Ouvrage de tout premier ordre que tout prêtre directeur d'âmes, tout chrétien soucieux de connaître les secrets d'un Christianisme supérieur, doit assidûment méditer. »

A. GOOSSENS, S. J. *Revue des auteurs et des livres.*

« Ces lettres ont le plus grand intérêt doctrinal ; elles dirigent les âmes dans une voie d'amour et de vérité. Dom Marmion, à la magnifique pensée surnaturelle, sait cependant parler un langage profondément humain, que chacun de nous est capable d'entendre. Il faut lire ces pages dont l'enseignement est profond et bienfaisant. »

Croix de Paris.

« C'est un charme de retrouver dans ce livre dom Marmion en action, si on peut dire, avec sa belle doctrine lumineuse, réconfortante, très humaine en même temps que très surnaturelle. »

L'Apôtre de Marie.

« Les directives spirituelles de D. Marmion valent pour beaucoup d'âmes parce qu'elles prennent les choses par le fond, par la réalité la plus surnaturelle. Elles font voir la conduite quotidienne par en haut. Elles pénètrent des grands sentiments profonds qui sont la base même de la vie chrétienne. Rien de plus simple, encore une fois, mais aussi rien de plus *vrai*, et de plus nécessaire aux agitations et aux incertitudes de notre temps ». *Revue des Jeunes.*

« De cette spiritualité nous dirions volontiers qu'elle est simplement chrétienne tant elle prend les choses par leur aspect le plus profond et le plus universel. » *La Vie Spirituelle.*

« Contenu très riche et très sûr, nombreuses formules si heureuses qu'elles attirent et ramènent l'attention... Toute âme vraiment désireuse de vie intérieure fervente doit méditer ce recueil. »

P. C. SEVRAIN, S. J. *Nouvelle Revue Théologique.*

